PQ
2390
.S5
P67
1864
SMRS

65

Ne pas confondre
avec Louis Reybaud

p. 21 G. Antier (Acéte)

PORTRAITS
CONTEMPORAINS

PARIS — DE SOYE ET BOUCHET, IMPR., 2, PLACE DU PANTHÉON

JACQUES REYNAUD

PORTRAITS

CONTEMPORAINS

M. MIRÈS, P. DE BÉRANGER, M. THIERS,
G. MEYERBEER, ISAAC ET ÉMILE PEREIRE,
ROSINA STOLTZ, M. VILLEMAIN,
ADELAÏDE RISTORI, COMTESSE D'AGOULT,
P.-M. MILLAUD, ROSE CHÉRY (Mme MONTIGNY),
PIERRE LEROUX, LOUIS JOURDAN,
M. COUSIN, LE VICOMTE D'ARLINCOURT,
LE DOCTEUR CABARRUS, ROSSINI,
F. SOLAR, ALFRED DE MUSSET, JULES LACROIX,
EUGÈNE SCRIBE, E. BENAZET,
LE DUC DE PERSIGNY, M. SAINTE-BEUVE,
ARSÈNE HOUSSAYE, M. MOCQUARD,
THÉOPHILE GAUTIER.

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M D CCC LXIV

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/portraitscontemp00sain

PORTRAITS CONTEMPORAINS

I

M. MIRÈS.

Les révolutions sont des fées, bonnes ou mauvaises, je ne discute pas; toutefois, d'un coup de baguette, elles opèrent des miracles à étonner l'univers. Nous avons à vous peindre un de ces hommes apportés par elles au sommet d'une pyramide qu'il a souvent mesurée d'en bas auparavant et qui lui semblait inaccessible. Il y est arrivé cependant ; il s'y maintient, il domine cette fourmilière de gens qui l'examinent avec envie à leur tour, en se berçant de l'espoir d'un autre cataclysme, dans lequel ils emporteraient d'assaut la forteresse imprenable aujourd'hui. Ainsi va le monde, ainsi va ce siècle plus qu'un autre. On peut vivre à présent par curiosité, comme on lit un roman dans un journal, en disant :

— La suite au numéro prochain.

Ces portraits, écrits tranquillement sous la

dictée impartiale de mes souvenirs et de mes observations, deviendront peut-être un jour de l'histoire; peut-être aussi les bouleversements et les passions des hommes leur donneront-ils une autre couleur, peut-être s'effaceront-ils devant des transformations imprévues. Qui le sait? Les jugements changent suivant la distance, suivant la lumière. Je dis ce que je sais et ce que je pense, j'ai la conscience intime et certaine de n'avoir fait de mal à personne, d'avoir indiqué légèrement les taches adhérentes à l'humaine faiblesse, j'attends donc patiemment l'avenir et je livre mes pauvres petites feuilles à leur destinée ; que Dieu les conduise !

M. Mirès est un type opposé à ceux qui ont déjà posé devant nous. Il a ses opinions et sa manière d'être à lui. Ce n'est point un fervent sectateur de Moïse, il a lu Voltaire et il s'en souvient ; il regarde son temps plus que les antiques croyances, et il ne transporterait pas le Sinaï à la place de la Bourse. Il a lu les philosophes du dix-huitième siècle, et il s'est imbu de leurs raisonnements, ainsi que l'ont fait beaucoup d'hommes éminents de plusieurs générations. La philosophie peut servir en toutes les positions, même en celle de millionnaire. Il y a partout des épines ; l'or est souvent lourd à porter, il acca-

ble, et qui nous dira les mystères de cette fatigue, les déceptions et les découragements nés de trop de bonheur? Le regret est une de ces plantes vivaces qui, malgré la vigilance, grimpent autour des colonnes de marbre et percent les murs des palais; on a beau l'arracher, elle repousse, elle donne de pâles et tristes fleurs aux parfums effacés; pourtant ces fleurs attirent et plaisent plus que les brillantes étoiles chatoyant aux mille feux des bougies. On se souvient des jours mauvais, des jours où, ainsi que le disait madame du Deffand, *c'était le bon temps, on était bien malheureux*, mais on était libre, on respirait à l'aise, on aimait gaiement, on était aimé *pour soi-même*, on inspirait de ces dévouements que l'argent ne payerait jamais. Si on souffrait, un ange consolateur s'installait auprès du lit de souffrance, vous arrachait à la mort et ne demandait pour récompense que cet amour, avoué aux yeux de tous, devenu une joie plus grande en devenant un devoir.

M. Mirès a commencé, on le sait, par le journalisme très-militant; il a assis sa destinée sur le terrain mouvant de la presse, et, bien qu'il ne s'occupe plus du littérature pour lui-même, bien qu'il ne s'occupe pas trop non plus de celle des autres, il a conservé la même ten-

dresse pour le carré de papier imprimé; c'est indélébile, comme l'encre de la petite vertu. Il a un journal, il en a deux, il en aurait trois; ce sont des bagues aux doigts qui ne gênent point et qui reluisent. Il se tient au courant des nouvelles, des bruits, des propos des différents mondes auxquels sa position le rattache. Il en cause avec la verve de son pays, avec cet esprit très-vif des bords de la Garonne, auquel l'accent ajoute une sorte d'étrangeté qui le poinçonne.

Il n'a point été élevé, comme Richelieu, sur les genoux des duchesses, il a pourtant assez de tact pour qu'il n'y parût pas, s'il le voulait. Je ne puis m'empêcher de voir un système, un parti pris, dans certaines façons dont on l'accuse, dans certains mouvements d'humeur, déconcertants pour ceux qui les supportent, lorsqu'ils ne se regimbent pas contre eux. Il pourrait être autrement, il pourrait oublier son chapeau sur une table, il pourrait répondre plus doucement, il a tout ce qu'il faut pour tenir la place qu'il occupe, il n'a besoin que de se laisser aller à sa nature et de ne point retenir ses intincts.

Ceci est une boutade du peintre qui dit à son modèle :

— Tenez-vous donc droit et souriez, afin que votre portrait soit aussi agréable qu'il est res-

semblant, afin que ceux qui vous aiment vous reconnaissent bien, et que ceux qui ne vous connaissent pas aient du plaisir à vous regarder.

Ce modèle donc est très-entendu en affaires, il est superbe à voir dans la lutte et sur la brèche des reports et des actions. Il a une énergie rare et une volonté persistante, il préfère briser les obstacles plutôt que de les tourner; la résistance l'irrite et l'enflamme, le difficile le transporte, l'impossible l'enivre. Il ferait un chemin de fer dans la lune, si on lui donnait un point d'appui; il serait capable d'en soutenir la thèse, de la prouver, et, qui pis est, d'enlever des actionnaires; ils souscriraient en chœur, après avoir écouté le développement de ses projets. Son éloquence est prestigieuse, il a celle de l'imprévu et du moment, cette éloquence qui, semblable à une vrille, pénètre les cerveaux les plus obtus, quelquefois de force et malgré eux; qu'importe! le trou est fait et la victoire est gagnée. Il a autant de résolution que de courage et d'audace; il s'est pris corps à corps avec la fortune, elle a été bientôt vaincue, il la tient sous ses pieds, il l'enchaîne et la contraint à lui obéir.

Un de nos amis nous a raconté la naissance du Crédit Mobilier, et si nous reproduisons fidèlement le récit qui nous a été fait, c'est qu'il met

en relief le côté saillant de l'intelligence de M. Mirès; il eut l'initiative de cette institution.

En 1851, M. Benoist Fould prenait les eaux à Baden; il lisait les journaux français, et, dans son désœuvrement, il parcourait la quatrième page.

Tout à coup, l'annonce d'une société, au capital de je ne sais combien de millions, frappe sa vue, il s'arrête, la lit, l'étudie, et, pendant son séjour à Bade, il médite sur cette annonce, sur cette société, ainsi que sur l'homme qui l'avait formée. Cet homme était M. Mirès; cette société était la Caisse des Actions réunies.

M. Benoist Fould, dont l'esprit vif et essentiellement pratique savait s'approprier les idées justes, comprit que l'époque était venue où il fallait au Crédit public et à la grande industrie un concours, sinon un appui.

En voyant l'abondance des capitaux se diriger vers les fonds publics et les grandes entreprises, M. Fould devina le rôle actif que pouvait jouer une puissante société financière, puisque un spéculateur, alors inconnu et sans puissance, avait réuni plusieurs millions.

Ce courant d'idées conduisit M. Fould à rêver la création d'une association purement financière appliquée aux fonds publics et aux valeurs in-

dustrielles. Mais, pour atteindre ce résultat, il lui fallait le concours d'hommes réunissant à une grande habitude, une influence positive.

Sous ce double rapport, M. Mirès ne pouvait lui convenir, car, en 1852, M. Mirès était encore un enfant de l'annonce, et nulle alliance n'était possible entre les hautes notabilités financières et la quatrième page des journaux.

M. B. Fould s'adressa aux deux frères Péreire, ils réunissaient les avantages que M. Fould recherchait.

MM. Pereire avaient été les premiers à initier la France aux chemins de fer, ils avaient fait des études sérieuses, et ils avaient, à diverses époques, exprimé à ce sujet des idées très justes.

MM. Pereire devaient d'autant mieux comprendre les intentions de M. B. Fould, qu'en 1836, ils avaient déjà, dans le *Journal des Débats*, exposé les principes de sociétés analogues à celle de M. Mirès, et dont l'apparition avait été un sujet de fructueuse méditation pour M. B. Fould, pendant son séjour aux Eaux.

On doit à ces différentes circonstances la création du *Crédit Mobilier*.

L'esprit d'initiative de M. Mirès s'est produit bien souvent encore.

En 1853, il créa pour le compte du Crédit

foncier de Nevers et de Marseille des lettres de gage, qui représentaient le fameux billet de cent francs, rapportant trois francs soixante-cinq centimes par an ou un centime par jour.

Il avait ajouté à cet attrait des lots au moyen de tirages. Mais ces lettres de gage faisaient concurrence aux obligations du Crédit foncier de France, et le gouvernement refusa d'approuver le traité.

Un de ses grands mérites est de savoir choisir ses hommes et de s'entourer de ceux qui peuvent le servir utilement. Il trace à chacun le chemin qu'il doit suivre, son coup d'œil est sûr en ce genre, il se trompe rarement. Il a tendu la main à bien des gens qui, par lui, ont gagné des richesses, je dis *gagné*, parce qu'il en est ainsi : il leur a fait tirer parti d'eux-mêmes. C'est la meilleure et la plus délicate façon d'obliger, sans blesser les susceptibles.

M. Mirès aime la beauté, il a pour elle des enthousiasmes méridionaux qui se traduisent de mille façons. Il oubliera volontiers une conversation grave et sérieuse devant un frais visage ou une jolie tournure ; il ne sait pas refuser de beaux yeux qui supplient : c'est le côté chevaleresque de son caractère. On m'a conté qu'un soir il marchait à travers les rues de Paris, avec

un ami associé à son sort, alors peu brillant : ils étaient dans une des positions extrêmes de leur vie accidentée, et demandaient des inspirations à la promenade et au clair de lune, ces deux conseillers de la détresse ; chacun donnait son avis, chacun proposait son moyen, et les conclusions n'étaient pas gaies. Tout à coup, au détour d'une rue, ils se croisèrent avec une jeune fille au pied leste, au sourire éveillé, à la démarche aérienne ; l'ami s'en allait le regard à terre, les mains dans ses poches, le chapeau en avant, il ne la remarqua pas plus qu'une borne, et continua son homélie :

— Ah ! dit-il spontanément, je crois que j'ai trouvé ; écoute bien.

Il se retourne, il était seul ; son camarade galopait sur les ailes de la fantaisie après cette apparition gracieuse et fantastique, oubliant les craintes, les nécessités de l'existence devant ces entraînements de la jeunesse, devant ces mirages de l'imagination, qui, chez les uns, deviennent de la poésie, chez les autres de la passion, chez d'autres encore du caprice.

On a beaucoup parlé de la maison de M. Mirès. Elle est fort splendidement meublée et admirablement tenue. C'est un de ces appartements princiers, où l'on peut recevoir largement et

avec la magnificence d'une telle position. Il ne s'occupe ni des tableaux ni des curiosités ; il ne collectionne pas. Il voit peu de monde ; cependant, il donne habituellement une grande fête chaque hiver et plusieurs dîners. Le matin, il tient cour plénière de solliciteurs et de bâilleurs de projets ; son perron est l'échelle de Jacob : ceux qui le montent et le descendent ne sont pas tous des anges, il est vrai. Il accueille les idées et les enregistre dans sa mémoire. Son esprit est actif et brillant ; quand il veut causer, il sait le faire, sur d'autres matières que l'argent et les napoléons à perdre ou à gagner ; il ne s'agit en tout pour lui que de vouloir.

Il donne volontiers, surtout à ceux qui s'y prennent avec adresse et peut-être un peu de mise en scène. Il est facile à exalter, ainsi que les natures impressionnables, il sait pourtant fort bien ce qu'il fait. Les complaisants ne manquent pas dans le cercle de ses rayons dorés, il les connait et les accepte pour tels, il a trop de finesse pour ajouter foi à des protestations intéressées, il les classe suivant leurs capacités, non pas suivant leurs exagérations. On ne *l'attrape* pas avec des grimaces.

En même temps très-susceptible de laisser-

aller et très-ferme, il cède quelquefois par lassitude et par ennui de refuser. Il est vif, il s'impatiente, cependant il ne blesse pas volontairement; si cela lui arrive et qu'il s'en aperçoive, il revient et n'a pas le sot amour-propre des cœurs médiocres. Il ne boude pas, il dit ce qu'il pense, ensuite il n'en est plus question.

Il n'est pas grand travailleur de cabinet, l'activité de son tempérament l'en empêche; il n'a point de paresse, au contraire, il voudrait envahir le temps et le rendre son tributaire pour agir davantage. Ses goûts ne le portent pas vers le coin du feu et la tranquillité de l'intérieur; il va, il vient sans cesse, il a l'amour de la locomotion; pour lui, les distances n'existent pas plus que les empêchements. Il court d'un bout de la France à l'autre, il va en Italie, il y retourne sans hésitation et presque sans fatigue, son corps est l'esclave de son âme dévorante; il obéit à ce désir, à ce besoin d'action, dont presque tous les hommes d'avenir sont possédés. Il faut créer, créer encore, triompher de tout, fonder ces entreprises qui étonnent le monde et qui laissent après elles un nom à mille échos. Une fois lancé dans cette voie, le tourbillon vous entraîne, on ne l'arrêterait pas sans mourir. Le repos est un ennemi, un cauchemar; Juif Errant

de la pensée, de la spéculation, une voix incessante vous crie :

— Marche ! marche !

Et l'on marche toujours, et l'on accumule Pélion sur Ossa, et l'on n'a pas même le temps de se rendre compte du fardeau qu'on porte. Cette profession exige des organisations à part, des natures prodigieuses qui ne se démentent, ni ne s'arrêtent : on ne se soutient qu'à ce prix.

II

P. DE BÉRANGER

J'aurais à peindre beaucoup d'illustres morts, si je prenais la liste de ceux qui nous ont été enlevés depuis plusieurs années. Balzac, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Mme de Girardin et tant d'autres; mais je n'ai rien à dire sur eux que ce qui a déjà été dit, ce que chacun sait. Il est donc inutile de répéter les choses trop connues.

Je me trouve à même au contraire de savoir sur Béranger, des détails qui n'ont pas été recueillis, ou du moins qui ne courent pas les rues. Sa jeunesse si gaie et si insouciante, fournit une étude que compléte sa verte vieillesse et à laquelle ce talent charmant de poëte prête une auréole pleine de lumière.

Béranger était positivement d'une famille noble déchue, nous le lui avons entendu dire à lui-même, il n'en tirait pas vanité, pourtant il n'était pas fâché qu'on le sût, et en plaisantait avec

cette finesse pleine de bonhomie, qui ne laissait jamais voir bien clairement le fond de sa pensée. On sait quelle fut son éducation, il nous en a instruit lui-même ; plus tard, ou plutôt en même temps il connut dans une pension, rue des Boulets-Saint-Antoine, Mlle Judith Frère, fille du maître d'armes de l'établissement ; elle avait deux ans de plus que lui, c'est-à-dire onze ans et lui neuf. Leur liaison, qui ne s'est jamais rompue, date de là, et ils sont morts habitant ensemble, à quelques mois l'un de l'autre.

Je n'ai connu Mlle Judith que vieille, portant des bonnets montés, ayant l'apparence assez revêche, bien qu'elle fut fort gracieuse. Il était facile de voir qu'elle avait été très-belle, ses traits étaient charmants, sa physionomie intelligente, son œil très-observateur. Elle avait dû avoir un teint magnifique. Ses cheveux blonds accompagnaient un ovale régulier, (je vous parle de Judith jeune bien entendu), de mon temps c'était une perruque. Cette femme joua un grand rôle dans la vie de Béranger, elle n'aima jamais que lui pendant soixante et dix ans ! Il ne lui garda pas la même fidélité, et quelque fut sa conduite, quelque furent ses écarts, rien ne put la détacher de lui, elle supporta les orages, les

abandons, les contrariétés avec une résignation admirable, entourée de jeunes gens empressés de lui plaire, elle ne les reçut que comme les amis de Béranger et ne leur permit pas d'espérer autre chose.

Patiente elle attendait, il revenait toujours. Il ne cessait point de la voir, il trouvait moyen d'excuser les escapades, dont elle était trop fière pour se plaindre. Il eut cependant plusieurs passions rivales, une entre autre que je pourrais nommer et qui dura longtemps. Le nom de baptême de la dame était Adèle : elle lui envoya un jour les poésies de Clotilde de Surville, avec une dédicace signée par elle ; ce livre existe encore tel que Béranger l'a reçu, il a survécu, hélas ! à l'amour et aux amoureux.

Judith a donc beaucoup souffert par lui, mais la peine du Talion lui fut infligée. Dans leurs vieux jours elle l'impatienta souvent ; si elle ne lui fit pas tout à fait payer ses larmes, au moins l'addition s'en trouva-t-elle moins forte. Béranger riait de ses taquineries, qui cependant l'ennuyaient, il la taquinait à son tour, ces scènes étaient plaisantes pour les spectateurs. Il existait entre eux un lieu indestructible, ils s'aimaient d'une affection que rien n'eut pu remplacer, ni pour l'un ni pour l'autre, et ils ne

pouvaient pas se survivre. Ces petites tracasseries intérieures manquèrent au poëte, lorsqu'il eut perdu sa vieille amie. L'isolement se fit dans son cœur, bien qu'il fut entouré de respect et de tendresse, il s'en alla la rejoindre.

Etant jeune, il demeura longtemps dans une maison appelée le château de Charolais, rue de Bellefond. C'était une sorte de pension bourgeoise tenue par Mme Millet, veuve d'un médecin; on s'y amusait comme on ne sait plus s'amuser aujourd'hui. Béranger jouait la comédie, ses rôles favoris étaient les niais, qu'il représentait en perfection. Un de ses triomphes fut le Chanoine de Milan, pièce alors en vogue et bien oubliée aujourd'hui. Il faisait des idylles, dont les personnages se nommaient Paul et Néris. Il raillait deux volumes durant les préjugés et les superstitions du village ; il les conserva même après ses premières chansons, un beau jour il dit à ses amis :

— On ne peut avoir deux genres.

Et il jeta les idylles au feu, en compagnie de plusieurs tragédies, à moitié achevées. Une de ces tragédies s'appelait Spartacus, une autre avait pour héros le comte Julien, et peignait les mœurs espagnoles, du temps des Maures. Il y avait entre autres une magnifique

scène, un pillage de tombeaux, c'était plein d'horreur et d'énergie.

Plus tard pendant son séjour à Fontainebleau il commença aussi un roman.

— Jusqu'ici, disait-il, on n'a parlé au peuple que de ses droits, il est temps de lui parler de ses devoirs ; il a des devoirs comme les rois.

Il trouva sans doute la tâche trop difficile, car il y renonça, et le roman s'en alla aussi au feu.

Une plus grande perte encore, ce fut sa biographie des Contemporains, il l'abandonna après quelques portraits.

— Il y en a, parmi eux, tant que j'aime et que je n'approuve pas ! Je serais forcé d'en convenir, et cela me ferait trop de chagrins. Brûlons !

Et les Contemporains brûlèrent comme le reste.

Il se donna tout entier à ses chansons, et l'on sait ce qu'il en fit, il les travaillait beaucoup, en se promenant dans les bois, s'il était à la campagne, ou sur le boulevard, aux Champs-Élysées, s'il était à Paris. Les premières parurent dans les almanachs des muses et des grâces de ce temps, où tout était mythologique. Un de ses tics en songeant ainsi était de rouler sa canne dans le sable ou sur le gazon. La cohue de Paris l'empêchait d'entendre ses pensées,

aussi le quitta-t-il plusieurs fois, au temps de ses grands travaux. Il alla à Fontainebleau, je l'ai dit; ensuite à la *Grenadière*, près de Tours, cette petite maison, illustrée par le séjour de ce grand poëte, et par une des plus ravissantes nouvelles de Balzac. Il revînt dans la grande ville, dont, malgré tout, il ne pouvait se passer. Le mouvement de l'intelligence n'est que là.

On a beaucoup admiré, avec raison, ses chansons politiques ; elles sont pour la généralité son plus beau titre à la gloire. On est injuste, à mon avis, pour les autres, il a des choses de cœur et de poésie adorables, de ces choses que tout le monde a senties et qui vous font venir les larmes aux yeux. Il a des expressions, des tours merveilleux, des mots qu'on ne peut oublier. Quant à moi, je le déclare, il est certains couplets de Béranger que je préfère à ses odes patriotiques, parce que lui seul pouvait les faire comme il les a faites. Ce sentiment, cette naïveté, cette mélancolie, cette tendresse, personne ne les eût trouvés, personne ne les eût exprimés ainsi. Ce sont des poëmes tout entiers, *la Cinquantaine*, la délicieuse romance adressée à Judith :

« Vous vieillirez oh ! ma belle maîtresse »

— et tant d'autres. Il faudrait les citer toutes.

Les impiétés qu'on lui a reprochées n'é-

taient qu'à la surface, il était très-croyant et il l'a prouvé. Il y avait dans son fait un peu d'esprit de contradiction et de fronde, il n'en fut peut-être jamais convenu, mais cela est. Parmi ses chansons, il en est une qui ne sera jamais imprimée ; elle n'est connue que de bien peu de personnes vivantes, on ne la trouve dans aucune édition de ses œuvres, même celles qu'on ne vendait pas tout haut.

Revenons à cette belle jeunesse, où il composait des idylles. Ses amis d'alors étaient M. Lebrun, l'auteur de Marie Stuart, Picard, depuis référendaire à la chambre des Comptes ; Quenescourt, fils d'un notaire de Péronne, et son camarade d'enfance, il a fait des chansons pour lui ; Wilhem, mort depuis, avec qui son amitié fut très-orageuse ; Arnauld, Davilliers, Désaugiers. Plus tard, Manuel, son frère, que l'on appelait *Titi*, M. Fortoul, M. Villemain, M. Mignet et M. Thiers, à qui il a ouvert la carrière et qui s'en sont souvenus jusqu'à la fin, M. Rigaud, son caissier officieux, gardant l'argent du poëte et refusant de lui en donner, lorsqu'il trouvait qu'il en dépensait trop. Il mettait un frein à ses libéralités et pensait pour lui à l'avenir.

Quenescourt envoyait du linge, toujours le

bienvenu ; car Béranger ne songeait pas aux nécssités de la vie. Cet ami fut parmi les plus chers, il allait le voir à Péronne; une fois il resta quatre jours en route, s'arrêtant par les chemins au bord des ruisseaux, à faire des chansons et a regarder les papillons voler. Il avait en cela beaucoup des allures de Lafontaine, auquel il ressemblait sur plus d'un point. Tous les deux étaient le bonhomme et tous les deux avaient une finesse exquise. Bien plus tard encore, Béranger se lia avec Châteaubriand, avec M. de Lamartine, celui-ci était alors royaliste constitutionnel après avoir été royaliste absolu. Comme il émettait un jour une idée très-avancée devant le chansonnier, celui-ci s'en étonna et en fit l'observation.

— Vous n'êtes pas au bout, répondit l'amant d'Elvire, j'irai plus loin que vous peut-être.

Il l'a prouvé.

Certes Béranger n'eut pas résisté au courage de Madame la duchesse d'Orléans, lui qui s'attendrissait si vivement sur les infortunes de Marie-Antoinette et de Madame la Dauphine.

— Ce sont les deux femmes les plus malheureuses qu'il y ait eu sur la terre, répétait-il.

Il ne souffrait pas qu'on les attaquât devant

lui, il trouvait que c'était une lâcheté, et son cœur en était incapable.

Parmi ses amis, il en est un qui commença pour ainsi dire sa vie à ses côtés, et dont la main lui a fermé les yeux. C'est Benjamin Antier. Ils s'aimaient comme deux frères, ils n'avaient pas une pensée qui ne fut commune. Benjamin Antier est un poëte, un chansonnier aussi ; il n'a de rival que celui qui lui fut si cher; s'il consent enfin à prendre le public pour juge, on en sera convaincu. Ils sont de la même école, bien que leurs talents ne se ressemblent pas plus que leurs caractères. M. Antier est un des hommes les plus spirituels de ce temps, on l'aime lorsqu'on l'écoute, tout est sympathique chez lui ; quand on le connaît, on l'aime bien plus encore.

Il a conservé la fraîcheur, la jeunesse, la gaieté d'une imagination de vingt ans. Bon, généreux, bienveillant, si la physionomie de son nez exprime un peu de malice, elle est tempérée par la grâce de son sourire. Son titre d'ami de Béranger lui a créé des amis de reflet, qui sont bien vite devenus les siens. Lui et sa jeune et charmante femme, type de la piété et de la vertu, ont soigné assidument les derniers moments du poëte, ils ont reçu son dernier soupir, entendu et recueilli ses dernières paroles. Leur maison

est pleine de son souvenir, on le retrouve sous toutes les formes, ils sont bien dignes d'un tel héritage, nul mieux qu'eux ne pouvait le recueillir.

Béranger fut un ami plein de dévouement et de délicatesse. Une des personnes que j'ai nommées, emportée par l'ardeur de son âge, avait une dette non soldée, et sa bourse était plate. Le premier s'en alla trouver Béranger, qui n'était guère plus riche pourtant, et lui conta ses doléances. Celui-ci se chargea de le faire payer, et pour que la chose devint plus facile, il promit d'obtenir tant par mois du débiteur oublieux. La promesse fut fidèlement tenue. Lorsque la somme fut acquittée, le créancier ravi voulut lui même remettre au débiteur la quittance, que celui-ci refusa d'accepter, en assurant qu'il devait toujours. La pieuse fraude se découvrit aussi. L'obligé courut à son ami, qui ne se laissa pas remercier et répondit simplement :

— Puisque tu ne le pouvais pas !

Chaque nuit, après de longues caravanes, ils s'en allaient souper chez Judith, qui demeurait alors dans un petit appartement très-simple et très-exigü. Elle ne s'amusait pas à les attendre, elle mettait le couvert, au coin de son feu ; une langue, un saucisson, un morceau

de pâté ou de fromage faisaient les frais du repas. Souvent elle ne se réveillait point, alors ils parlaient bas et ne faisaient aucun bruit. Avant de s'en aller, Béranger déposait sa canne à la tête du lit, elle y restait jusqu'au lendemain, c'était sa carte de visite.

Il était toujours le plus raisonnable et en même temps le plus fou de la bande. Sans aucuns besoins, aucunes fantaisies, il se regardait comme très-riche, lorsqu'il avait quinze francs dans sa poche pour donner à dîner à un camarade. Sa gaieté inépuisable, expansive, faisait de lui un convive précieux.

Lorsqu'il était en prison, on lui envoyait des cadeaux de tous les coins de la France ; il faisait avec les autres détenus politiques, des festins de Sardanapale. Un jour madame Devienne, la parfaite soubrette de la Comédie-Française, devenue madame Giraudeau, lui avait offert du vin de Bourgogne excellent, c'était celui qu'il préférait. On y fit fête et le repas se prolongeant, les geoliers vinrent pour séparer les prisonniers qui se trouvaient si bien ensemble. On les pria, on les choya, on les fit boire malgré eux et on les grisa si bien qu'ils s'en furent rouler sur l'escalier, et s'y endormirent. Le lendemain de bonne heure, le directeur en faisant sa

ronde, heurta un corps étendu sur une marche, puis un autre, ils étaient tous semés sur les degrés. La prison resta ouverte, et les prisonniers libres toute la nuit, il n'en résulta rien heureusement.

Grande colère du fonctionnaire, grande humiliation des coupables, grands regrets des joyeux convives. Béranger s'offrit en holocauste et obtint leur grâce, ils ne furent pas chassés.

Lorsqu'il quitta Sainte-Pélagie, Béranger y laissa plus de deux cents bouteilles de vins.

Les poëtes sont prophètes souvent, celui-ci l'a été beaucoup. En 1814, il se trouvait chez Régnauld de Saint-Jean-d'Angely, au moment de la débâcle, plusieurs fonctionnaires y étaient avec lui ; il passa la nuit à faire la chanson de Roger-Bontemps et la chanta au déjeuner, on applaudit fort à ce couplet :

« Vous, pauvres pleins d'envie,
« Vous dont l'éclair dévie,
« Après un cours heureux,
« Vous, qui perdrez peut-être,
« Des emplois éclatants,
« Et gai ! prenez pour maître,
« Le gros Roger-Bontemps.

Quelques semaines après presque tous ces gens-là furent destitués.

Ce ne fut pas la seule circonstance; on en pourrait citer bien d'autres, si elles n'excédaient pas les bornes de cette étude.

Béranger n'avait aucune vanité, il regardait toutes choses de très-haut et se moquait surtout des compliments qu'on lui prodiguait; on ne lui faisait pas sa cour en le louant trop. Bien qu'il fut très-indulgent, il était un peu caustique, son sourire cachait une ironie qu'il était facile de surprendre pour le peu qu'on le connut. Son caractère était d'une égalité parfaite, son commerce agréable, excepté pour ceux qui ne lui plaisaient pas, il avait une façon rude de les accueillir qui devait les éloigner sans retour. Inpénétrable et assez rude même, sur les sujets qu'il ne voulait pas traiter, personne ne savait mieux que lui éloigner poliment les ennuyeux, ceci tenait à son extrême finesse. Je crois qu'on n'a jamais su positivement la vraie pensée de ce grand cœur.

Si on lui demandait un service, il exigeait d'abord une entière franchise, il aimait les confidences, il voulait savoir et connaître parfaitement la position.

Fort discret, il n'éparpillait pas un secret, ce que les amis les plus sûrs font souvent;

ils ne pensent pas qu'on en ramasse les morceaux.

Il parlait peu, à moins qu'on ne le lançât sur une piste ou qu'il trouvât des interlocuteurs dignes de lui. Il riait aux larmes des drôleries, et comprenait vite les plaisanteries sérieuses.

Béranger était très-connaisseur en peinture, il chérissait tous les arts, excepté la musique, pour laquelle il était assez froid. Sa voix était fausse comme une serinette cassée, il ne s'en souciait guère et répétait autrefois ses refrains avec un aplomb magnifique.

Il n'allait plus au spectacle depuis quarante ans. Il fit une fois exception à ses habitudes, lors du mariage de mademoiselle Lafitte avec le prince de la Moskowa, et conduisit plusieurs fois la jeune fille au Gymnase, afin de faciliter les entrevues. Il se donna bien de la peine pour conclure cet hymenée et il a souvent juré qu'il ne recommencerait plus.

Béranger était mieux dans sa vieillesse qu'à vingt ans, sa tête avait pris du caractère et perdu de sa vulgarité. Un soir au parterre de la Comédie-Française, étant encore inconnu, il s'opposa à une cabale, par des raisons péremptoires. Un de ses adversaires s'écria :

— On dirait que vous êtes Socrate?

— Est-ce parce que je suis aussi laid que lui! répondit-il.

Son jugement était droit sur toutes les matières, il ne se passionnait point. Quelques heures de réflexion lui montraient les situations sous leur véritable jour. Il comprenait et expliquait tout, et expliquait bien des énigmes en examinant les hommes et en les appréciant à leur valeur.

Il est inutile de parler de sa bonté, de sa bienfaisance, elles sont aussi connues que son nom. On citerait des traits qui rempliraient un livre. Les dernières lignes qu'il a écrites ou dictées, sont une lettre adressée à la comtesse Waleska, pour recommander un de ses amis, M. de Valois. Il pria M. Antier de faire cette lettre, il n'en avait plus la force, mais il la signa.

La vie de Béranger était très-régulière; il se levait de bonne heure, prenait une tasse de café et recevait ensuite dans sa chambre tous ceux qui se présentaient, jusqu'au vrai déjeuner qu'il faisait avec mademoiselle Judith, entourée habituellement de quelques admirateurs du grand homme. A midi ou une heure, il sortait seul à pied, il marchait beaucoup; dans ses courses, il travaillait ou pensait énormément.

Il faisait très-peu de visites. Il aimait les animaux, surtout une certaine chatte qui le suivait partout, à la campagne, et avec laquelle il s'en allait voir pousser les roses, c'était son expression, il rentrait pour dîner, il avait presque toujours quelqu'un, il recevait avec plaisir, on en abusait. On veillait assez tard. Il buvait peu, mais il mangeait beaucoup et était heureux de faire manger les autres; ses diners étaient fort copieux.

Sa simplicité s'étendait sur tout, sa chambre était une cellule, à peine meublée. Jusqu'à trente-cinq ans, il habita deux petites pièces sans feu, au premier étage. Son lit se composait, et cela jusqu'à sa fin, de deux galettes, couvertes de serge, il ne se servait pas d'oreillers.

Il s'habillait au Temple, son seul luxe était une propreté extrême et recherchée. Il se mettait fréquemment de l'eau sur la tête. Lorsqu'il était malade, il fallait le laver sans cesse; deux heures avant sa mort, madame Antier dut lui faire les ongles.

— Tel était cet homme dont on a tant parlé, dont la mémoire vivra si longtemps, non seulement parce qu'il fut un grand et intelligent poëte, mais encore parce qu'il fut un homme de bien.

III

M. THIERS

Si j'avais été appelé à tracer ce portrait il y a quinze ans, j'aurais soulevé autour de moi mille tempêtes : les jappements des petits journaux, le concert malveillant des grandes feuilles n'eussent pas laissé à mon jugement toute la liberté, toute la latitude nécessaire, je n'aurais pu écouter ma pensée au milieu de ces bourdonnements perpétuels ; les clameurs incessantes ont cela de funeste, qu'elles égarent l'opinion et la dominent, et que malgré soi on est influencé par elles. Le bruit empêche tout au moins de chercher la lumière, on a la paresse de le faire cesser, on préfère le laisser éteindre. C'est ainsi que les erreurs s'introduisent dans les meilleurs esprits et qu'elles se propagent.

Les événements ont marché, le repos est venu. Ceux qui dirigeaient le monde sont rentrés dans la retraite, mais non pas dans l'oubli. Nous pou-

vons voir de près ces demi-dieux que nous n'éions appelés à contempler que de loin; le prestige est tombé, ils sont à notre niveau. On ne les flatte plus maintenant, on les juge.

Parmi les figures du dernier règne, M. Thiers occupe une place éminente. On a beaucoup parlé, beaucoup écrit sur son compte, et l'on n'a pas souvent été vrai dans les appréciations qu'on a faites. La passion a presque toujours présidé à ces biographies, la vengeance ou l'enthousiasme tenaient la plume; les uns niaient l'évidence, les autres adoptaient des chimères, tous se sont attachés à peindre le ministre, l'écrivain; l'homme est resté dans l'ombre, il ne pouvait que gagner à en sortir.

Cette figure, cette petite taille sont connues de tous, les portraits et les caricatures, les caricatures surtout ne lui ont pas manqué. Au premier abord on est frappé par ce regard pétillant, ce *plissement* significatif de la paupière; ce teint pâle et mat qui rend plus brillant encore le noir ardent de la prunelle, on devine une intelligence hors ligne; un second examen donne à ces traits irréguliers, à cette bouche moqueuse un grand charme de bonté; une excessive bienveillance rayonne sur cette physionomie; les bonnes femmes diraient que

M. Thiers a le cœur sur le visage; son front, parfaitement modelé, explique ce qu'il y a de complet dans son talent : les facultés de la comparaison y sont jointes aux facultés de la mémoire, c'est-à-dire les facultés qui produisent aux facultés qui reçoivent. Autant le corps est petit et mièvre, autant le cerveau est développé : toute la vitalité de l'individu est là.

Lorsque M. Thiers est arrivé à gouverner la France, les circonstances l'ont servi, c'est incontestable; il a mis tant d'adresse à les diriger ensuite, qu'il est presque parvenu à les dominer. Son ambition est immense; elle a pu l'égarer quelquefois, parce qu'elle est surtout fougueuse et envahissante. Son imagination l'a conduit en dehors du possible; il a des illusions jusque dans la sécheresse des matières gouvernementales. Il tient un peu trop à ses opinions, non par vanité peut-être, mais parce qu'il croit les avoir assez mûries pour qu'elles soient les meilleures. Cette tendance *entêtée* lui a été funeste et l'a été au pays. Ce n'est pas un homme des anciennes traditions, ce n'est pas absolument un révolutionnaire, ce n'est pas un bourgeois, c'est un artiste, c'est un amoureux du progrès, à condition qu'il deviendra entre ses mains un instrument de réussite et qu'il servira ses vues.

Elles ne sont point personnelles toutefois ; il y a de la noblesse dans son désir de régner : il veut le pouvoir plus pour la gloire qu'il lui donnera que pour le profit qu'il lui rapporte. Il songe davantage à l'avenir, à la postérité qu'au présent. Il laisse bourdonner les frelons autour de lui et poursuit sa route, sans s'inquiéter de leurs piqûres ; il ne prend pas même la peine de les écraser, tant il les croit impuissants. Cependant il a de la mémoire, sa plume a aidé à la chute d'une monarchie ; il sait quel instrument est une plume, il sait quel poison elle peut distiller, et sans le craindre, il le ménage.

Doué tout à la fois d'une grande finesse et d'une franchise relative qui se servent mutuellement, il tire admirablement parti de l'une et de l'autre. Il n'a pas appris la diplomatie, et il en connaît les *ficelles* comme s'il les eût inventées. Il excelle dans l'art de deviner les gens, et ne laisse pas paraître à cet égard tout ce qu'il découvre. S'il est maladroit dans ses combinaisons, c'est lorsque l'imagination l'emporte, lorsqu'il s'abandonne à son mirage. Il en a trop pour un homme d'État ; la science de Machiavel lui semble positive et a glacée ce tempérament méridional. La présence d'esprit l'abandonne rarement, dans le danger surtout ; le succès lui

ôte de ses avantages, il l'enivre. Il ose tout quand il réussit, il calcule moins le triomphe que la défaite.

Un des côtés saillants de cette intelligence est sa facilité d'assimilation. S'agit-il d'une étude nouvelle sur les arts, la mécanique, l'histoire naturelle, sur une chose quelconque, tout à fait en dehors de ses habitudes, il cherchera, il trouvera un homme spécial, il en causera avec lui, il en tirera la quintessence, et le sujet élaboré dans son creuset en sortira pur, brillant, limpide ; ce qui ne sert à rien est rejeté, ce qui s'effaçait est remis en lumière. C'est ainsi qu'il est devenu universel, c'est ainsi qu'il s'est fait le plus éminent causeur de notre époque, et qu'il traite avec la même habileté, avec la même éloquence des matières opposées et multiples.

Les luttes parlementaires sont loin de nous déjà...; la génération qui s'élève ne les a pas connues. Le souvenir de cette éloquence est resté vivant, et l'on en parle comme d'une actualité. Lorsque Thiers, ministre ou député, montait à la tribune, le silence se faisait, on savait d'avance que la question marcherait vivement : elle serait embrouillée ou résolue, suivant qu'il avait besoin de la résoudre ou de

l'embrouiller. Il avait des arguments irrésistibles, au moment où il les produisait, ils devaient souvent tomber devant la réflexion, j'en conviens ; il les entourait d'un tel prestige, le feu d'artifice de ses pensées, de sa parole, de ses gestes, éblouissait si parfaitement, qu'on n'avait pas le temps de répondre : on était saisi.

S'il subissait une réplique, il la provoquait exprès, il l'avait prévue, à moins qu'il ne fût emporté par la vivacité de ses impressions. Sa vive nature se laissait prendre à la fougue d'une improvisation, alors il prêtait le flanc à ses adversaires, la discussion s'animait de plus en plus, il ne reculait jamais, et s'il était vaincu, il ne succombait pas.

Son talent comme historien sera son titre le plus durable à l'admiration. Il se transforme lorsqu'il tient cette plume sage et brillante en même temps. On le croirait aussi calme, aussi paisible qu'un bénédictin au fond de son cloître. Je ne prétends pas dire qu'il soit impartial ; il a joué un rôle trop actif dans les conséquences de la révolution pour juger l'histoire de ce siècle comme la postérité la jugera. Mais il n'y a point chez lui de parti pris, il ne songe point à déguiser ce qu'il croit la vérité au profit de la

cause qu'il défend. Son style est admirable, il est imagé, sa plume est un pinceau ; il semble avoir vu ce qu'il raconte et il le fait voir aux autres. On devrait toujours écrire l'histoire ainsi.

Sa vie est habilement ordonnée.

Il se lève à cinq heures du matin, l'hiver et l'été, il travaille jusqu'à midi, et cela tous les jours, à moins d'un empêchement invincible. Il aime le travail comme on aime un plaisir favori, il est heureux au milieu de ses livres, il repose son esprit en l'occupant.

Il reçoit ensuite des visites intimes ou des gens d'affaires, c'est le moment de lui parler, non pas longuement peut-être, mais fructueusement. Il déjeûne de fort peu de chose, il est généralement sobre. Sa santé est excellente, il ne la soigne que par une existence parfaitement réglée et un régime qui n'a rien de particulier.

M. Thiers se promène de deux heures et demie à six heures. On peut le rencontrer un peu partout dans l'après-midi. Il *flâne* quelquefois sur les boulevards, il va voir les nouveautés curieuses, les tableaux, les expositions, ou bien il retourne à ce qu'il connaît déjà pour y chercher un souvenir, une anecdote.

C'est pendant ces instants de repos qu'il fait ses visites; chaque année quelque belle dame a le privilége de le recevoir assidûment dans son salon vers quatre heures. Il la choisit ordinairement parmi les plus haut placées, les plus estimées, parmi celles qui donnent moins de prise à la médisance ou à la calomnie, car cette fréquentation quotidienne ne doit révéler au monde qu'une sympathie d'esprit assez changeante, j'en conviens.

Il est avec les femmes en général d'une galanterie du meilleur goût; *il sait leur parler*, ce qui n'est pas si facile qu'on le croit, même avec beaucoup d'habitude. Il les aime, ainsi que tous les hommes bien organisés. S'il le leur dit d'une façon plus intime, s'il a eu des romans dans son passé, ceci ne nous regarde point, et il s'est toujours arrangé pour que personne n'eût le droit d'y regarder plus que nous.

Sa femme a un grand empire sur lui : la grâce de l'une et la bonté excessive de l'autre rendent cet intérieur d'un calme parfait : c'est la première condition du bonheur, et les autres n'y manquent point.

A six heures, M. Thiers rentre chez lui, il s'enveloppe dans un manteau, se met au coin du

feu et s'endort jusqu'à sept heures et demie. Son valet de chambre arrive, il fait sa toilette et va dans le salon, où presque toujours l'attendent quelques convives amis. La causerie du dîner est vive et animée. M. Thiers écoute souvent, recueille les nouvelles, résume celles qu'il a apprises dans la journée, et rien n'est perdu pour ce collectionneur de faits.

Sa maison est ouverte tous les soirs. Il s'endort parfois en sortant de table : aussi n'arrive-t-on que vers dix heures. C'est alors qu'il faut le voir, qu'il faut l'entendre, maniant la parole avec un charme d'intonations, avec un entraînement que son goût exquis domine néanmoins. Cette voix un peu écorchée, cet accent du Midi, ont des modulations musicales que l'on ne s'explique pas et qui leur viennent de la pensée dont elles sont l'expression. Sérieux ou léger, il captive ceux qui l'entendent ; s'il raconte, même la chose la plus simple, il la colore de façon à la rendre intéressante comme un drame.

Il est artiste avant tout, même avant d'être ambitieux ; cela est si vrai, que la nostalgie des grandeurs n'a jamais pu l'atteindre. Il n'a pas un moment d'ennui ; il se console de n'être plus premier ministre en étant lui-même ; il jouit de sa propre valeur, sans vanité et sans fausse

honte ; il est impossible d'avoir plus de simplicité et plus de bonhomie, tout en s'appréciant néanmoins.

Les salons de M. Thiers doivent surtout leur luxe aux objets d'art inestimables qu'il y a réunis. On y voit très-peu de dorures, les meubles sont élégants sans être somptueux ; tout s'harmonise parfaitement. Amateur du beau et amateur éclairé, il a rencontré des merveilles, en gravures d'abord, dont il est très-friand, puis en curiosités, en chinoiseries. Il en fait grand cas et s'y connaît bien.

Son cabinet de travail est une vraie galerie-musée, encombrée de vases, de bronzes, de potiches, de magots. Il a les ouvrages à la mode, il les lit et les juge ; il a tout ce qui tient à l'étude des arts, son occupation privilégiée ; des copies des grands maîtres, des tableaux originaux, il s'entoure enfin de ce qui peut éclairer ses recherches assidues, sur l'histoire et sur les traditions. En entrant chez lui, on devinerait les tendances de son esprit, même en ne le connaissant pas.

Si sa fortune était ce qu'elle fut jadis, nul mieux que lui maintenant ne saurait encourager les artistes, faire fleurir les lettres et donner à ce temps-ci une impulsion intelligente. Il a

peut-être beaucoup gagné dans la retraite et la réflexion. Certaines natures se forment en mûrissant, de même que quelques autres s'amoindrissent par l'expérience. M. Thiers n'est pas de ceux-là.

IV

G. MEYERBEER.

Ce grand maestro a plus de soixante ans! En vingt huit années il a produit quatre ouvrages :

Robert le Diable,

Les Huguenots,

Le Prophète,

L'Étoile du Nord.

Plus *le camp de Silésie*, joué à Berlin, et dont il a tiré beaucoup de morceaux pour son dernier opéra-comique, l'*Étoile du Nord*, comme chacun sait.

Ce que Meyerbeer aime le plus au monde cependant, c'est sa gloire; elle est son unique pensée, le seul but de sa vie. Il mourrait de chagrin le jour où l'Europe ne s'occuperait plus de lui. Il remplit le monde de ses succès très-mérités, il se fait un bruit incessant autour de ses œuvres et de sa personne. Ses séïdes savent prendre tous les tons pour le chanter, sa famille même et ses affections jouent un rôle dans cette

réclame perpétuelle de tous les journaux du globe.

Sa femme ou sa mère sont malade, vite les chœurs embouchent la trompette et nous apprennent que l'illustre auteur des *Huguenots* quitte Paris pour courir à Berlin.

La santé du célèbre compositeur de *Robert le Diable* le force à se rendre aux eaux de Spa, reprend un solo de petite flûte deux mois après.

Les eaux de Spa n'ayant pas réussi au grand maître à qui nous devons la partition du *Prophète*, il essaie de Kissinger ou d'Ems Wiesbaden. Il sera à Paris pour mettre en scène cette *Africaine* si impatiemment attendue depuis dix ans, répond un violon amoroso.

Les amis de cet homme de génie sont ainsi sans cesse occupés, sans sa participation probablement, à enregistrer ses faits et gestes, en Allemagne, en France, en Italie, voire même en Amérique. Quant à l'Angleterre, il est personnellement en coquetterie réglée avec elle depuis quinze ans. Meyerbeer n'a cependant pas besoin de ces petits moyens, son nom vient à toutes les lèvres, je dirais presque à tous les cœurs. N'a-t-il pas fait ce sublime duo de Valentine et de Raoul, que les amoureux voudraient entendre chanter sans cesse et qui est certaine-

ment le dernier mot de la passion? Et *Robert* tout entier! et le reste! Peut-on être oublié lorsqu'on a produit tant de chefs-d'œuvre?

Sa manière de travailler ressemble à celle d'un habile mathématicien; il calcule tout, raisonne tout d'une façon presque algébrique sur le grand jeu d'échecs de son piano à queue. Ce n'est pas que l'inspiration lui manque, au contraire, mais il s'en défie comme d'un piége, et craint tellement la vulgarité, qu'il met ses idées à la torture, jusqu'à ce qu'elles conviennent de n'appartenir qu'à lui. De là vient cette musique si belle et parfois inquiète, tourmentée; il n'accepte pas la muse telle qu'elle se présente, il lui jette sur les épaules un manteau de pourpre très lourd à porter quelquefois, alors qu'elle ne voudrait qu'un vêtement diaphane; il la pare malgré elle, et son humeur en souffre; les Muses sont despotes et tyranniques, même avec leurs amants les plus favorisés.

Meyerbeer a un genre de composition qu'on pourrait appeler *humanitaire*, c'est-à-dire qu'il a toujours un but et ne s'en écarte point. Il prend dans chaque œuvre un type, une pensée, et la suit : dans *Robert*, c'est Bertram, c'est le mauvais principe; dans *les Huguenots*, c'est l'amour. On pourrait ainsi analyser toutes ses œu-

vres et en comprendre la haute portée ; c'est une des singularités de ce grand génie, qu'il doit surtout à ce courant poétique et réfléchi de l'Allemagne : elle pose son cachet sur tous ses enfants.

Quand, après un long intervalle, le maestro se décide à livrer sa partition, sa vie ne lui appartient plus, elle appartient tout entière à son œuvre. Le musicien devient un habile homme d'affaires, personne ne s'entend mieux que lui à rédiger un traité, non pas pour en tirer plus de bénéfices ou d'avantages, cela lui importe peu, ce n'est pas une question d'intérêt, mais pour rester entièrement maître de la situation. L'avoué le plus retors ne prévoit pas les cas impossibles que pressent le maestro. Le directeur qui traite avec lui est lié, garotté, enchaîné, au point que sa volonté, ses artistes, son théâtre, son passé, son présent, son avenir deviennent aléatoirement la propriété du compositeur, il ne peut respirer qu'avec sa permission ; malheur à lui s'il essaye de sortir de son *carcere duro*, le grand homme tient une phrase de Damoclès suspendue sur sa tête et cette phrase est :

— Je retire mon opéra !

On obéit alors : une pareille menace est le plus terrible des épouvantails.

On ne se figurera jamais les soins méticuleux dont Meyerbeer entoure ses productions anciennes et nouvelles, les nouvelles surtout, rien ne lui échappe, il y pense le jour, il y rêve la nuit, non-seulement à la musique, mais au poëme, aux chanteurs, à la mise en scène, aux accessoires les plus vulgaires.

Il comprend, avant la représentation, les longueurs qu'il ne veut pas couper, il devine les effets douteux, il cherche et il trouve le moyen de tourner, de captiver l'attention pendant cinq actes, sans laisser le temps au spectateur de les compter. Il a pour cela des ressources étrangères à l'art, souvent ingénieuses et toujours hardies.

Il fera chanter un ophicléide.

Il fera soutenir un andante de ténor par un accompagnement de timbales.

Il a inventé les tuyaux de poêle dans lesquels on souffle l'admirable chœur des démons de *Robert le Diable.*

Il a inventé le soleil du *Prophète* et les patineurs du même opéra.

Il a inventé encore les chèvres et l'inondation du *Pardon de Ploërmel.* Il inventera plus, n'en doutez pas, la première fois.

Quant au choix des artistes, c'est bien une

autre combinaison. Il ferait chercher un soprano en Chine ou au Pérou, il prendrait un baryton dans Saturne, il essayerait et rejetterait dix basses; quant aux ténors, il voudrait bien pouvoir en inventer comme des chèvres, malheureusement cela ne se trouve pas sur le pavé de Paris; il se réserve même le droit de choisir les doubles, les triples de ses sujets. Lorsqu'il propose, ou plutôt lorsqu'il accorde une partition à un théâtre, il faut qu'il entende tous les chanteurs, non-seulement dans leurs rôles habituels, mais surtout dans sa propre musique; il veut savoir au juste ce qu'ils peuvent faire et ce que l'on doit exiger d'eux; ensuite il les possède parfaitement et les conduit selon leurs moyens.

La presse est son hydre, sa tête de Méduse. Ce grand génie tremble devant un rédacteur du journal le plus infime, tirant à vingt-cinq exemplaires; il a peur même des critiques sans conséquence, lui qui doit être au-dessus de ces mirmidons, et qui les renverserait d'un souffle. Le jour de la première représentation de son œuvre, il est malade, il doute du succès, lui! C'est par trop de modestie; n'a-t-il pas la certitude de ses anciens triomphes, et ne sait-il pas bien ce qu'il a fait? Il se promène toute la soirée bien loin du théâtre, il a des émissaires qui

viennent lui donner des nouvelles, il éprouve toutes les tortures, toutes les craintes d'un débutant qui attendrait la réussite pour manger un morceau de pain.

Et cependant, Meyerbeer a trois cent mille livres de rentes !

Il y a en lui une double nature, celle de l'homme et celle de l'artiste. Le génie est l'hôte de l'homme et le transforme lorsqu'il s'en empare. Dans l'habitude de tous les jours, Meyerbeer est simple, il est plus que simple même, pour un millionnaire *sextuple !* Depuis tant d'années qu'il vit à Paris pendant six mois d'hiver au moins, il reste en hôtel garni, il n'a point de train de maison, ne reçoit pas, ne donne ni fêtes ni dîners, à moins que ce ne soit à des amis très-intimes, et toujours à table d'hôte ; il prend des fiacres à gros numéros, il n'a de luxe dans aucun genre. Un de ses collaborateurs ayant besoin de lui parler, et fort pressé de se rendre à une répétition, fut forcé de l'attendre au moins dix minutes sous la porte cochère de l'hôtel de Paris, parce que le grand homme attendait lui-même le cocher *du sapin* qu'il quittait et qui lui apportait la monnaie de quarante sous. Je ne blâme point cette économie.

« — Voilà comment on fait les bonnes maisons! » dit Perrin Dandin; je veux seulement bien établir la différence des deux natures dont j'ai parlé, et combien le génie a la voix forte, combien il domine en cette organisation. Lorsqu'il commande, Meyerbeer devient splendide, magnifique, prodigue à l'excès.

L'or coule de ses mains comme l'eau dans un fleuve; il traite les musiciens de son orchestre, il traite les chanteurs, il envoie de superbes présents à ses chanteuses, il offre des dîners aux journalistes, aux critiques; il traiterait le public à trois services, s'il l'osait, car le grand diplomate n'ignore pas la réaction de l'estomac sur l'intelligence. Il achète tout ce qui manque à la mise en scène ou ce qui peut lui donner plus d'éclat. Ce n'est plus un particulier, c'est un grand seigneur recevant à sa table, ouvrant son palais aux divinités du Parnasse. Il se transforme, il rayonne; le génie lui sort par tous les pores; il étincelle dans ses yeux, dans son sourire, semblable à la Pythie antique, il est possédé.

Meyerbeer a de l'esprit, il a de la finesse, il cause bien, il voit surtout très-juste. Il a du cœur et il l'a prouvé. Il a été le plus tendre fils,

le meilleur frère, il est excellent père et bon ami. Ses habitudes sont régulières. Il a le matin quelques solliciteurs de pièces ou de rôles, quelques gens d'intelligence et de goût fiers de sa bienveillance et de son intimité. S'il a une pièce en répétition, il s'en occupe uniquement, et, ainsi que vous venez de le lire, tout est bouleversé dans sa manière d'être. Autrement, il sort, il se promène, il fait peu de visites. Il revient dîner à table d'hôte; les dîners en ville le fatiguent, il ne les accepte qu'à son corps défendant. Le soir, il va rarement au théâtre, il se promène encore, il mange des caramels au chocolat, tout en rêvant, tout en marchant à la suite d'une mélodie. Il a dans la tête cinq ou six situations dramatiques qu'il ne réalisera jamais; elles sont impossibles à faire accepter par leur hardiesse, il les sent jusqu'à la pointe de ses cheveux, il en a lui-même la chair de poule, jugez s'il la donnerait aux autres, et de quels chefs-d'œuvre nous nous enrichirions, — si les poëtes voulaient le comprendre!

Il a perdu son bras droit, non pas dans la composition de ses œuvres, mais dans leur exploitation. Ce bras droit s'appelait M. Gouin.

— C'est cet homme ignoré qui a fait *Robert*

le Diable, disait en riant Henry Heine, Meyerbeer n'est que son prête-nom.

Le fait est que M. Gouin se montrait plus ardent que le maestro à la représentation de ses onvrages, et qu'il les prônait de manière à forcer l'admiration, si l'admiration avait eu besoin d'être commandée.

Meyerbeer se plaint toujours de sa santé, qui est parfaite. N'est-ce pas une malice à l'adresse de ses confrères, qu'il rassure ainsi sur leur avenir?

C'est, au total, un grand et beau caractère; c'est une nature merveilleuse qui domine le monde musical de cette époque. Il occupe une place incontestée que la postérité lui conservera, n'en doutons pas.

V

ISAAC ET ÉMILE PEREIRE

Il est impossible de séparer ces deux frères, plus unis par les liens de la vie que les fameux Siamois ne l'étaient par le bizarre caprice de la nature. Ils ont fait ensemble leur fortune, ils en jouissent et la continuent ensemble, ils habitent ensemble, leurs affections et leurs intérêts sont communs, tout est double et tout est unité chez eux. Jamais pareille union n'eut une pareille durée ; elle repose le cœur, fatigué des querelles de famille, des trahisons de l'amitié ; elle paraît plus singulière encore en songeant à la position des gens. Ils devraient avoir cent motifs de discorde, ils ont cent points de contact, qui peuvent devenir des aspérités, des obstacles : leur union résiste à tout. Les amis célèbres de l'antiquité n'ont pas offert un semblable exemple, et ils n'étaient que des amis.

Je ne prétends pas dire pour cela qu'ils aient

le même caractère ; ils diffèrent au contraire essentiellement. L'aîné, Émile, est plus sérieux, plus profond, il a des vues plus longues, c'est réellement un homme d'affaires dans toute la force du mot. Isaac est plus hardi, plus aventureux, il donne davantage au hasard. Isaac propose, Émile dispose ; Émile mûrit les idées qui jaillissent de l'imagination de son frère, il en règle les projets, il en arrête la fougue, ils se complètent l'un par l'autre dans ce qui touche leurs intérêts financiers.

La fortune leur est venue, non-seulement par leur bonheur, mais encore par leur savoir-faire. Ils ne sont point des gens d'argent, ils n'avaient pas rêvé les millions qui leur sont échus, et se seraient satisfaits à moins. MM. Pereire n'ont aucun goût de dépense, aucune passion dispendieuse à satisfaire. Une vie cachée, une aisance confortable eussent été bien mieux leur fait que cette immense fortune dont les obligations leur pèsent. Ils ont suivi le torrent qui les a portés, ils ont vu grossir autour d'eux les flots d'or, presque sans le désirer, et surpris eux-mêmes de cette chance constamment favorable dont ils étaient suivis. Ils n'étaient point ambitieux, ils n'ont pas envié les honneurs, les triomphes d'amour-propre, cortége inséparable d'une posi-

tion telle que la leur. Leur simplicité de mœurs et de manières est demeurée la même. Ils n'ont méconnu aucun de leurs anciens amis, tout ce qui les touche s'est ressenti de leur bien-être, ils ont la mémoire de leur passé et ils ne s'efforcent ni de l'oublier ni de le faire oublier aux autres.

Voici un trait d'Émile Pereire, qui vient à l'apui de ce que j'avance.

Il était allé, avec le docteur Cabarrus, faire faire son portrait chez Nadar, le grand photographe. Nadar, on le sait, est en même temps un homme de beaucoup d'esprit. Après une conversation très-animée, il pria ses modèles de vouloir bien mettre un mot sur un album où chaque célébrité avait tracé son nom après avoir laissé son image à l'habile artiste ; on ne leur donnait point le temps de la réflexion, il fallait s'exécuter tout de suite. M. Pereire écrivit spontanément ces deux vers d'*Athalie*, en modifiant un peu le premier :

Souvenez-vous, mon fils, qu'en ces habits de lin
Comme eux vous fûtes pauvre et comme eux orphelin.

Je ne crois pas qu'on puisse exprimer plus délicatement une pensée devenue un sentiment,

une règle de conduite, et cela en prenant Racine pour interprète.

Cette mémoire du passé se réflète sur toute leur existence; elle est elle-même une partie adhérente de leur nature. Ils feraient volontiers comme le berger devenu ministre et conservant dans un coffre précieux les habits de sa première profession. Leur somptuosité ne leur tourne pas la tête, ils ne se laissent point enivrer par l'argent. Ils le prennent pour ce qu'il vaut et en font l'usage auquel il leur semble propre. Contrairement à ceux qui en ont beaucoup gagné et qui n'en ont pas toujours eu, ils ne croient pas exclusivement au mérite doré, ils jugent les gens et ne les pèsent pas.

En parlant des financiers de notre époque, j'ai eu quelquefois l'occasion de remarquer qu'ils étaient bienfaisants, ils le sont tous, en effet, mais chacun avec des façons différentes. Il y en a qui font le bien en grands seigneurs, d'autres en artistes, d'autres parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Chez quelques-uns, c'est l'esprit qui donne, chez MM. Pereire, c'est le cœur. Ils ont des mouvements spontanés dans lesquels la réflexion n'entre pour rien.

Mesdames Pereire sont de saintes femmes de la Bible. Madame Isaac est la fille de madame

Émile, Isaac a épousé sa nièce, une femme charmante, d'une éducation très-distinguée, accoutumée aux raffinements du luxe et de l'élégance. Elle monte dans les greniers pour y porter l'aumône, elle n'attend pas que les malheureuux viennent l'implorer, elle court au-devant de leurs misères. Sa main charitable s'ouvre pour tous ceux qui souffrent.

Cette charité est l'unique occupation de la mère et de la fille, elles ne s'inquiètent ni de leurs toilettes, ni des quolifichets dont le cerveau des femmes riches est rempli d'ordinaire. Les pauvres sont leurs enfants, leurs frères; ce n'est chez elles ni un calcul, ni une vanité, elles n'en font point de bruit, les journaux n'enregistrent pas le chiffre de leurs quêtes, elles sont modestes dans la bonté.

Les maris sont de moitié dans ces œuvres cachées. De même que les frères sont unis par une tendresse inséparable, de même les deux ménages doublement liés par le sang le sont encore par l'affection. Ils vivent en famille avec quelques amis, choisis non pas parmi les plus brillants et les plus illustres, mais parmi les plus sûrs et les plus dévoués.

Ils fuient le monde, la représentation est une charge pour eux. Ils donnent des fêtes parce que

fortune oblige; ils ouvrent leurs vastes salons à une foule empressée; on y rencontre un échantillon de toutes les sociétés, j'entends de tout ce qui est convenable; l'élément le plus nombreux n'est pas le faubourg Saint-Germain, bien qu'il y vienne cependant; on y trouve surtout la banque, des artistes, des gens de lettres, des célébrités enfin.

MM. Pereire aiment les artistes plus que les arts; l'esprit des uns leur plaît plus que l'enthousiasme pour les autres ne les entraîne. Ils n'ont de goût prononcé ni pour la peinture, ni pour la musique, ni pour aucune collection d'aucun genre. Cependant ils achètent des tableaux, ils donnent des concerts splendides, et ils accueillent parfaitement les écrivains. Leurs trésors ne sont entre leurs mains que pour les répandre, ils offrent des encouragements aux hommes qui font la gloire de la France, ils les aident de tout leur pouvoir, ils sont fiers de les recevoir chez eux et de les compter parmi leurs commensaux, parmi leurs amis. Ils ont des délicatesses infinies à cet égard; j'en ai entendu raconter de charmantes, elles tiendraient plus de place qu'il ne m'est donné d'en occuper ici.

L'hôtel Pereire, rue du Faubourg-Saint-Honoré, est un des plus beaux, des plus élégants

de notre grand Paris. On y a réuni des merveilles artistiques et industrielles. Les deux ménages en font les honneurs avec une grâce parfaite, mais avec tant de simplicité, qu'ils en semblent plutôt les hôtes que les maîtres. On est à son aise chez eux, on s'y croit chez soi, rien n'y manque, tout y est à profusion, mais avec une sage économie. Ce ne sont pas des fêtes de grand seigneur comme chez M. de Rothschild, c'est encore l'aristocratie de la finance sans doute, pourtant c'est une aristocratie modifiée, une aristocratie qui ne vise pas à la noblesse et aux étalages de cour, c'est l'aristocratie de ce temps et de ce pays-ci, à laquelle tout le monde peut prétendre avec des écus, l'aristocratie égalitaire. Peu de personnes atteindront cependant la position prise par MM. Pereire, même avec cette condition indispensable. Ces places ne s'emportent pas d'assaut, elles se gagnent.

Il est plus difficile de les conquérir que de naître avec trente quartiers de noblesse derrière soi. On naît avec la volonté de Dieu, on s'élève avec la sienne.

Cette maison nous offre un modèle accompli de la vie de famille ; c'est tout à fait une intimité d'intérieur ; les repas où l'on dit tout ce qu'on pense ; le soir, la table et la lampe,

la causerie, la lecture, les nouvelles du jour, les conjectures, les espérances, le bonheur de ne se rien cacher sans que la part de chacun en soit diminuée; point de nuages, point de discussions, pas de ces distractions autorisées par le monde, qui entraînent hors du logis, des mœurs un peu puritaines peut-être, jointes à une indulgente bienveillance pour autrui; enfin toutes les conditions du bonheur. Si le bonheur est en ce monde, il consiste surtout à ne demander à sa position que ce qu'elle produit. Nous avons tous une fortune à dépenser, les uns dans leurs coffres-forts, les autres dans leur cœur, dans leur esprit ou dans leurs espérances.

N'exigeons pas plus que nous ne pouvons avoir; ne rêvons pas l'impossible, car l'impossible c'est l'infini, et nous ne l'obtiendrons pas sur cette terre. Que serait le ciel, ensuite?

VI

ROSINA STOLTZ.

Bien qu'elle ait quitté notre théâtre depuis longtemps, madame Stoltz appartient essentiellement à l'histoire de l'art, dont elle est restée, en dépit de sa retraite, une des plus vivantes et des plus magnifiques expressions. Depuis elle, nous n'avons plus vu à l'Opéra de cantatrice aussi complète; il est des rôles qu'elle a marqués de son cachet, dans lesquels elle ne peut être ni surpassée ni même égalée, tels que : *la Reine de Chypre*, *Charles VI*, et surtout *la Favorite*. Elle s'était incarnée dans ce personnage de Léonore; ceux qui l'ont vue, qui l'ont entendue, n'oublieront jamais cette passion, cette fièvre dont elle était dévorée, et qu'elle communiquait à tous les spectateurs. On eût pu lui dire, le jour de la première représentation de ce beau drame, ce que disait un courtisan

à l'entrée de l'infortunée Marie-Antoinette dans Paris, après son mariage :

« Madame, ils sont là *trois* mille amoureux de vos charmes. »

En elle l'attrait le plus puissant, ce jour-là, était ce talent qui devient du génie, lorsqu'il part du cœur.

Madame Stoltz a une voix bien timbrée, sympathique, vibrante ; la nature lui a donné un instrument superbe, l'art lui a appris à s'en servir magnifiquement ; son style est large, sa vocalise est brillante : mais cette voix, mais cette science, ne sont chez elle que des auxiliaires ; ce qui la distingue surtout, c'est ce *diable au corps* que Voltaire voulait inculquer à mademoiselle Gaussin, et qu'il regardait comme la condition indispensable à la perfection d'un artiste. Elle sent si profondément ce qu'elle chante, qu'en faisant aux autres une illusion entière, elle se fait aussi cette illusion à elle-même. Elle pleure de vraies larmes, elle a réellement perdu son Fernand, elle est véritablement Catherine Cornaro, exilée à Chypre ; elle chassera l'ennemi du sol de la France avec Odette. Donnez-lui une épée, elle combattra, elle s'enivrera de son propre chant, et s'exaltera au point de changer la chimère en réalité.

Quel auditoire résisterait à un pareil entraînement? qui ne marcherait pas derrière elle? qui ne partagerait pas ses douleurs? Les pierres ne se levaient-elles pas devant la lyre d'Amphion?

La diva possède un autre art, très-nécessaire au théâtre, elle sait s'habiller. Ses costumes sont exacts, harmonieux et choisis avec goût; elle les modifie, elle les arrange à l'air de son visage, sans pourtant sortir du caractère de l'époque qu'elle représente. Ce n'est pas elle qui jouerait *Robert le Diable* en crinoline, ainsi que cela se pratique maintenant rue Lepelletier. L'art véritable entre dans les plus petits détails; il est surtout dans l'ensemble, il se choque de la moindre dissonance; et je ne dis pas seulement pour la musique, on le comprend bien.

Madame Stoltz a abandonné la scène au milieu de sa gloire, elle a laissé des regrets fort *adroits;* on la voit toujours jeune, toujours éclatante; son départ ressemble à ces amours fauchées dans leur floraison, alors que les déceptions ne sont pas encore arrivées, alors qu'on est tout l'un pour l'autre; celles-là on ne les oublie jamais, on les voit à travers des souvenirs enchanteurs que rien n'efface et que tout vivifie. C'est un prisme chatoyant sans cesse devant les rayons qui le frappent.

Le caractère de Rosina Stoltz est plus difficile à peindre que son talent : elle est fort peu et fort mal connue, parce qu'elle échappe à l'analyse, et après l'avoir soigneusement observée, on n'est pas plus certain de l'avoir bien jugée.

Ce n'est pas qu'elle soit dissimulée ; au contraire, elle a de ces brusques franchises qui vont souvent jusqu'à la rudesse. En d'autres moments, elle deviendra la chatte la plus câline et la plus séduisante, elle endormira la défiance avec un regard de ses yeux de velours, qui ressembleront, un quart d'heure après, à des diamants noirs lançant des flammes.

Son esprit est incontestable ; elle a une des conversation les plus pétillantes que je connaisse. Elle est drôle, et elle est originale ; ses expressions ne sont pas celles de tout le monde, elle a du pittoresque dans l'image et de l'imprévu dans la repartie. Elle écrit bien, son style est concis ; il a une sorte de rigidité élégante qui est plutôt ordinairement le partage des hommes ; elle ne fait point de phrases, elle va droit au but ; elle dit ce qu'elle veut dire, et elle le dit bien.

Sa mobilité est aussi extrême que sa vivacité ; c'est un oiseau ; elle semble en avoir les ailes, comme elle en a le ramage. On la croit en Angleterre, elle est en Italie, elle vous écrit

des bords du Rhin, et votre réponse courra après elle jusqu'à Rio de Janeiro. Ses résolutions sont toutes spontanées, elle aime l'inconnu ; elle se jettera tête baissée au milieu des périls, si elle aperçoit à l'horizon une faible lueur qui promette le beau temps.

Sa volonté est de fer ; les obstacles l'irritent, ils ne l'arrêtent pas ; active, infatigable, elle dévore la vie, en même temps qu'elle est dévorée par elle ; son imagination est aussi développée que celle d'un romancier, et néanmoins le positif la domine également.

Personne ne sait mieux aimer, elle a aussi le courage de ses antipathies et tient très-haut le drapeau qu'elle porte ; un mot d'elle est un stigmate, la cicatrice ne s'en efface pas lorsque la plaie est fermée. Elle a une façon de louer les gens qui les écrase à ne point se relever ; rien n'est de meilleure compagnie que son ironie et sa colère, mais malheur à qui doit subir ses compliments en certains cas.

Dévouée et bonne à l'excès, lorsque son cœur l'y porte, elle méprise souverainement la banalité ; elle ne craint qui que ce soit ; elle veut avoir des ennemis : c'est, selon elle, l'appoint de sa valeur.

Elle s'emporte et elle s'apaise, elle est douce et elle est vive, elle s'exalte sur tout ce qui

touche à l'art ou à la passion, et puis tout à coup, sans transition, il lui échappe une de ces réalités décourageantes qui prouve une grande connaissance du cœur humain et de ses misères. Il semble que ses ailes d'oiseau, dont je parlais tout à l'heure, se ploient subitement, et qu'elle se laisse tomber sur la terre.

Madame Stoltz poursuit un projet qui lui sourit, avec la persistance d'un chasseur ; elle accepte volontiers une lutte ; elle la soutient, elle est heureuse de triompher, et une fois ce triomphe obtenu, elle ne profitera peut-être point de la victoire. Elle n'a aucune petitesse dans le caractère, et cependant elle en saisit jusqu'aux moindres circonstances.

Son orgueil est grand, il est pour elle un appui et un soutien. C'est un frein salutaire que l'orgueil chez les femmes : autant la vanité leur est nuisible, autant l'orgueil (justifié bien entendu) peut leur sauver de fautes et servir leurs intérêts ; l'orgueil donne de l'assurance, il aide à tirer de soi-même tout le parti qu'on vaut. L'absence de tout orgueil est un défaut ; bien plus, c'est un malheur. Les autres ne vous jugent pas à votre hauteur, si vous vous effacez d'avance devant leur arrêt.

Généreuse à l'égal d'une reine, la belle cantatrice sait donner ; elle a la délicatesse du bien-

fait, ce qui prouve un cœur d'élite et un esprit supérieur. Elle a de grandes manières, elle est distinguée, elle occupe tout naturellement, dans un salon, la place que sa personnalité lui assure.

Elle ne pose pas, elle est naturelle ; elle aime à rire, sans être gaie. Elle possède un tact rare, elle ne dit pas un mot de trop; il n'est pas de livre musqué du dix-huitième siècle qui raconte plus spirituellement et plus convenablement les anecdotes. Ce secret, perdu dans les boîtes à mouches de nos grand'mères, a été trouvé par elle.

Très-modeste de goûts, elle est somptueuse en tout ce qui tient à l'art ; l'art est son Dieu, son culte ; elle lui sacrifierait tout, excepté son cœur, ou plutôt ses affections. Elle n'est pas coquette, elle aime à plaire, ce qui est naturel ; pourtant, elle n'a rien de ces férocités féminines qui bouleversent en se jouant l'existence d'un homme assez malheureux pour aimer véritablement. Le paganisme avait idéalisé cette déception cruelle dans la fable d'Ixion, follement épris de la reine des dieux ; elle lui envoyait une vapeur formée de son image : lorsqu'il croyait avoir attendri la déesse, l'infortuné n'embrassait que le vide.

La grande artiste s'habille avec simplicité, elle ne cherche pas à faire de l'effet et à attirer l'attention, autrement que par ce qu'elle vaut.

La toilette lui sied parfaitement ; néanmoins, sa beauté est de celles que l'âme illumine, et à qui la parure donne du relief et de l'éclat. Très-recherchée dans les mièvreries de l'élégance, qui révèlent la femme comme il faut, elle est d'une propreté scrupuleuse et ordonnée; elle n'a rien de la bohême : c'est une maîtresse de maison accomplie, elle fait les honneurs de chez elle avec grâce, sans familiarité et sans raideur.

Madame Stoltz a des amis qui l'apprécient, elle a des envieux qui l'accusent et qui ne consentent à lui accorder que les défauts de ses qualités. Elle est née sous une heureuse étoile, on ne lui pardonne pas son bonheur ; elle le sent vivement, comme elle sent toutes choses, surtout la reconnaissance : qui lui a rendu le moindre service est sûr de la retrouver tôt ou tard. Elle sait gré à ceux à qui elle plaît, et elle n'a d'autres désirs que de leur plaire davantage encore. C'est une nature richement douée, à laquelle on s'attache fortement lorsqu'on la connaît bien. Elle vous saisit tout d'abord par son charme incontestable ; après, elle vous rebute quelquefois par ses inégalités ; si l'on persiste, on découvre des trésors.

Elle n'a pas les inconvénients mesquins des femmes ordinaires, les tripotages et les propos;

on peut lui confier un secret important, elle ne l'éparpillera pas.

Excellente mère, elle élève son fils pour en faire un homme; sa tendresse est éclairée, c'est un flambeau, ce n'est pas un brasier inutile et étouffant.

Rosina est exclusive dans son art et dans ses sympathies ; elle a des admirations pour des œuvres dédaignées, et des protections adorables pour les faibles et les malheureux. Elle s'attache énormément par le bien qu'elle fait, sa mémoire garde l'empreinte de ce qu'elle a vu souffrir; elle ne se plaint jamais, elle plaint les autres : c'est déjà la moitié du soulagement. E le est aussi fière qu'elle est forte, c'est peut-être là le secret de son bonheur, qui fait tant de jaloux autour d'elle.

Elle vit en famille, fort retirée, presque toujours à la campagne quand elle ne voyage pas; un de ses plaisirs favoris est de monter à cheval, elle y est très-hardie. Sous une apparence frêle et délicate, elle cache une énergie sans borne ; elle est infatigable ; ses nerfs lui tiennent lieu de santé, quand la sienne succombe.

Elle lit, elle s'occupe de ce qui l'entoure, mais surtout elle chante ; son art est toujours sa divinité chérie. Elle n'a besoin ni d'auditoire, ni d'applaudissements ; c'est pour elle, c'est pour l'art lui-même qu'elle l'exerce. Je ne saurais trop le répéter, jamais, depuis la Mali-

bran, une artiste ne fut possédée par l'art à ce point. Elle peut être fantasque sous d'autres rapports, sous celui-ci elle est immuable : elle chantera, comme le cygne, à sa dernière heure.

Dans une de ses excursions en Italie, elle a fait copier à Pompéi la *maison de la Chanteuse;* et cette maison, elle la fait exécuter au Vésinet. C'est un vrai bijou antique, qu'elle seule peut habiter. Les meubles sont d'un goût aussi pur que s'ils avaient été faits à Rome, du temps d'Auguste. Un corps de logis est spécialement réservé aux amis que la fortune abandonne. Léonore sera doublement heureuse de les y recevoir; c'est pour elle une sorte d'obole payée au destin, qui l'a constamment favorisée et récompensée sous ce rapport.

Elle vivra là tranquille, jouissant des beaux jours qu'elle s'est préparée, entourée d'affections, sans bruit ni faste, mais avec toutes les aisances de l'intérieur. Elle fuit le monde et les cercles d'apparat, elle ne recherche que l'intimité. Madame Stolz est de ceux qui aiment à se souvenir, elle n'a aucunes prétentions ni aucuns flatteurs ; on peut compter sur elle, enfin, quand elle a promis, et ceci devient de plus en plus rare, non-seulement chez les femmes, mais chez les hommes également. La religion de la parole se perd avec toutes les autres.

VII

M. VILLEMAIN.

Avez-vous vu le magnifique portrait de ce célèbre académicien-ministre, peint par Scheffer? Je ne crois pas que l'art puisse aller plus loin; c'est la perfection. Le peintre est parvenu à idéaliser des traits irréguliers, un visage plus qu'ordinaire. Il a vécu dans l'intimité de son modèle, il a saisi la bouche ironique, l'œil pétillant, le regard observateur, qui dénotent en même temps une vaste intelligence et une grande âme, un profond savoir et un courage que rien n'arrête. Le teint pâle et plombé des natures passionnées prend sous ce pinceau fascinateur une transparence qui lui donne du charme. Ce portrait est ressemblant; il est beau et il n'est pas flatté, dans l'acception *bourgeoise* de ce mot. L'esprit du modèle *possède* sa physionomie, ainsi que le diable possédait le corps au moyen-âge, il est visible, il est palpable; où

trouver une beauté plus positive que celle-là?

Nous avons de grands esprits en ce temps-ci; ils ne courent pas les rues, ils se font chercher et ils ont raison. Presque tous ont touché de près ou de loin à la politique; elle a tout envahi; la politique et l'argent sont les principaux mobiles de ce siècle. Il faut louer ceux qui n'ont pas sali leurs mains dans les *tripotages* de l'agio, et qui ont conservé pur et sans alliage le caractère de l'écrivain au milieu des écueils dorés qu'ils côtoyaient. Leur vieillesse est honorée et la postérité entourera leur nom d'une palme toujours fleurie.

M. Villemain a dans le tableau de Scheffer, comme dans la nature, un port de tête aussi fier que celui de l'Apollon. Son geste commande ou supplie, il est toujours juste, toujours élégant et toujours noble. Cette qualité si précieuse pour un orateur, est un des grands charmes de l'éloquence; elle la complète, elle lui est indispensable. L'à-propos et la sobriété du geste traduisent ou dissimulent la pensée en la laissant deviner. Lorsque M. Villemain faisait le cours qui l'a rendu si célèbre, il n'avait ni plus d'ardeur, ni plus de brillante faconde qu'il n'en a aujourd'hui, malgré ses soixante-dix ans. On regrette de ne plus le voir dans cette chaire

du Collège de France, où la foule palpitait sous sa parole abondante et poétique. Un pareil professeur réveillerait notre jeunesse engourdie, il la ferait sortir de la torpeur intellectuelle dont on se plaint avec juste raison, il dirigerait ses pensées vers les matières sérieuses et utiles qui font les hommes supérieurs.

M. Villemain n'est pas un Français, c'est un Athénien du beau temps, un Grec convaincu. C'est à la fois Ésope et Démosthène, il leur ressemble à tous les deux. Philosophe et orateur, il a pris à l'un ses saillies, à l'autre l'élégance de son langage. Il raille et instruit, il enveloppe ses leçons sous des images étincelantes, il voit avec une promptitude merveilleuse le côté défectueux des choses; il le stigmatise par un mot.

Imbu de la civilisation et de la littérature anciennes, sa vive imagination lui en exagère les beautés. Sa mémoire prodigieuse lui retrace les pages chéries par sa studieuse jeunesse, et jette un reflet d'or sur ces souvenirs bien aimés. Il ne voit ni Socrate condamné, ni Périclès banni, ni les émeutes sans cesse renaissantes contre ces gouvernements démocratiques, dont les susceptibilités entravaient Phidias lui-même, cette gloire éternelle de son pays. Ces ombres dispa-

raissent devant les fastes de l'histoire grecque, devant les splendeurs d'Athènes et de Corinthe. L'âge mûr de ce païen rétrospectif a conservé toute la fraîcheur de ses premières années. Il faut l'entendre traiter son sujet favori! Il connaît les secrets des temples, comme les assemblées du peuple, ou les discussions des philosophes. Il a assisté aux jeux olympiens, aux courses de l'hippodrome, aux discours du portique. En l'écoutant, vous croiriez y être encore; il vous y conduit avec lui, il vous inocule son enthousiasme, il vous fait aimer ce qu'il aime, admirer ce qu'il admire.

C'est un caractère d'une grande fermeté, un peu *envahisseur* peut-être; il impose son opinion; ses convictions très-profondes sur toutes les matières, n'admettant point qu'on les discute. Il ne fuit pas la lumière cependant, il la dirige à son gré. Il éclaire les endroits où la clarté doit se faire; il ne souffre pas la comparaison, et donne toujours la préférence au passé sur le présent, à la civilisation ancienne sur celle que nous croyons avoir conquise.

Il a des goûts simples et magnifiques en même temps. L'étude a pour lui des charmes qui le captivent. Il travaille presque constamment; ses travaux sont sérieux, et personne néanmoins

ne sait manier comme lui cette arme terrible de la frivolité, dont on ne se défie pas, qui dans certaines mains n'a qu'une pointe émoussée, une portée nulle, et qui, dans la sienne, atteint toujours le but qu'elle frappe, sans que l'on sente d'abord la blessure.

M. Villemain a l'âme noble et grande ; il est aimé de ceux qui le connaissent bien. Ce n'est pas une sensibilité mesquine et rétrécie. Il ne voit pas beaucoup ce qu'on lui cache, malgré sa pénétration ; mais il compatit fort à ce qu'il découvre. Il regrette peu les grandeurs, il ne se gêne pas volontiers, et les grandeurs sont une gêne.

Il a l'orgueil de ce qu'il est ; sans en faire parade, il ne le dissimule point par une modestie fausse. Il a du naturel ; ce naturel est *paré*, si je puis m'exprimer ainsi ; il a toute l'élégance acquise dans la fréquentation de la belle société d'Athènes et du haut monde de Paris. En lui, rien de gauche ni d'apprêté ; il semble, lorsqu'on l'écoute, qu'on parlerait absolument comme lui, qu'on dirait les mêmes choses et de la même manière; vous vous demandez s'il ne vous a pas pris votre pensée pour l'exprimer bien mieux que vous ne le feriez vous-même.

Si son gilet de flanelle était moins *provocateur*, si ses manches avaient des boutons, si son valet de chambre s'entendait plus souvent avec sa blanchisseuse, on n'aurait pas plus de plaisir à l'entendre, mais on en aurait bien plus à le regarder.

Il a de l'enthousiasme, qu'il modère en le laissant deviner. C'est une sorte de sourdine, qui n'empêche pas l'harmonie des sons ; au contraire, elle les rend plus veloutés et plus doux.

M. Villemain se lève de bonne heure ; aussitôt, il passe dans son cabinet, avec ses chers livres, il se plonge tout entier dans ces délices, et oublie le monde pendant quelques heures. L'Académie, dont il est le secrétaire perpétuel, l'occupe beaucoup. Il prend du souci pour les élections, pour les discours ; il accorde les billets et s'inquiète de savoir s'ils sont en bonnes, ou plutôt en *belles* mains. Il est heureux de voir la salle bien remplie et bien meublée surtout ; ce qui n'empêche pas les épigrammes et les mots qu'il jette à ses voisins, et surtout les observations dont il ne fait part que dans l'intimité.

Tout Paris le connaît et il connaît tout Paris. La vie agitée qu'il a menée l'a conduit dans des mondes divers ; depuis la cour jusqu'à la bo-

hême, il est partout à sa place. Il va maintenant surtout dans le faubourg Saint-Germain ; on l'y accueille avec bonheur ; on se l'arrache ; il est plus à la mode qu'un lion de vingt ans. Les maisons où il est le plus familier sont celles de mesdames de Broglie, d'Haussonville, la marquise de Bloqueville, la marquise de Bethisy, la comtesse de Baumont-Dupuytren. Il dîne presque toujours en ville, il va même au bal ! Cependant, il préfère les cercles peu nombreux, où on cause, où on l'écoute.

Il y met une suprême coquetterie ; si quelqu'un entre quand il parle, il en profite pour s'éclipser ; il veut qu'on le regrette, qu'on le cherche, qu'on le désire. Son principe est de se retirer au milieu de ses plus grands succès, un peu avant le moment où on s'apercevrait qu'on s'est occupé longtemps de lui.

Il ne se couche pas tard, les veilles lui sont contraires ; il prend souvent ce prétexte pour se dérober aux empressements.

Toute nuance d'opinion disparaît devant la joie de l'avoir chez soi ; on ne lui demande compte que de ce qu'il dit, non pas de ce qu'il pense ou de ce qu'il a pensé. Il a le bon goût de ne fronder personne et de laisser les partis s'arranger sans lui dans les salons. Ils ne l'at-

taquent pas, ils le ménagent ; on ne s'en occupe qu'au point de vue de son talent, de son savoir et de son amabilité ; c'est une sorte d'égide qui le défend du reste.

Avec les femmes, il est d'une galanterie empressée, pas trop complimenteuse et pleine de respect. Il s'est fait un système, celui de se poser en *impossibilité*. Il se pare de ce qu'il appelle carrément sa laideur ; à l'abri de cette *négation*, il veut être sans conséquence. Il badine, il ne demande rien, il prend en jouant une main qu'on ne peut lui refuser ; ce serait avoir l'air de le craindre ; cette main, il la garde, il la baise, il la quitte, il la reprend : on n'y fait plus attention, il ose davantage, tout en captivant l'esprit et le reste par le prestige de cette conversation, qui absorbe au point de ne plus laisser la faculté de la pensée.

Beaucoup de femmes ont été prises à ce piége, j'en suis sûr. Il renouvelle la fable des Sirènes en les changeant de sexe, ce qui est plus difficile.

M. Villemain doit savoir par expérience que le bizarre tente souvent les imaginations, et, comme Azor, il est devenu le *prince charmant* plus d'une fois en sa vie.

VIII.

ADELAÏDE RISTORI.

Bien que Mme Ristori ne soit pas notre compatriote, elle a acquis, par son talent et par ses succès en France, le droit de cité. C'est nous qui l'avons révélée au monde, sans nous elle restait confinée en Italie, où elle n'était même pas appréciée à sa valeur, et où sa gloire se bornait à quelques triomphes secondaires.

Grâce à Paris, elle est arrivée au premier rang, elle a conquis une place qui ne lui sera pas ôtée et que nulle maintenant ne peut lui disputer. Elle est la première entre les reines, elle a reçu de la nature tous les dons nécessaires à la carrière qu'elle parcourt si brillamment. Grande, très noblement prise dans sa taille, d'une beauté émouvante et passionnée, elle a des yeux qui parlent, elle a un sourire de perles, elle a un geste impérial, elle marche comme marcheraient Junon ou Pallas, et sa voix est une

musique pleine de suavité ou de force, suivant l'impression qui la domine. Jamais tragédienne ne fut plus merveilleusement dotée. Elle a toutes les cordes, la fureur, la rage, l'amour, l'ironie, la tristesse, la tendresse, la grâce. Elle appelle les larmes, même lorsqu'on ne la comprend pas, seulement par l'expression de sa physionomie et par la mélodie de son organe d'harmonica.

Ses inspirations sont sublimes, elle trouve dans ses rôles ce que l'auteur n'avait pas deviné, elle en suit jusqu'à la dernière nuance, par un geste, par un regard, elle exprime plus qu'une autre en cent paroles. Qui ne se rappelle la manière dont elle s'enveloppait dans son voile à la fin du second acte de *Myrrha?* Qui n'a senti ses yeux se mouiller en la voyant s'agenouiller devant le crucifix dans *Marie Stuart?*

Cependant Mme Ristori n'est pas parfaite, elle ne l'est pas pour nous, du moins, car, en la jugeant, nous ne devons pas oublier qu'elle est Italienne et que le génie des deux peuples ne se ressemble pas plus que celui des deux langues.

Selon notre point de vue et nos habitudes, Mme Ristori manque quelquefois de goût et de tenue. Elle s'abandonne trop, elle est trop en

dehors, elle ne contient pas ses impressions; elle est exagérée, enfin. Lorsque son intelligence, admirablement unie avec son cœur, lui a dicté un de ces mouvements sublimes dont je vous parlais tout à l'heure, elle le pousse jusqu'à la dernière expression ; elle ne sait pas s'arrêter à temps, elle gâte ce que l'on admirait, en cessant d'être naturelle, et oublie la dignité de Melpomène pour descendre jusqu'au mélodrame.

Il faudrait près d'elle un homme de goût qui la rappelat à l'instinct de sa nature privilégiée, en la détournant de ceux de son pays. Une telle femme appartient à l'univers ; elle parle un idiome plutôt qu'un autre par le hasard de la naissance, mais elle exprime les sentiments, les passions de l'humanité toute entière ; chacun doit se retrouver en elle et l'applaudir en la comprenant.

Cette tache est la seule que l'on puisse découvrir dans ce talent si plein d'entraînement et d'enthousiasme. Elle s'adresse directement au cœur et elle le pénètre ; elle a des accents qui déchirent et qui transportent. Elle est surtout profondément sympathique. On ne peut la voir jouer sans l'aimer, elle compte autant d'amis que de spectateurs. Même dans les rôles odieux

on lui trouve des excuses ; il semble que le personnage qu'elle représente ne puisse agir autrement; ou la fatalité le pousse, ou la passion l'emporte, ou les circonstances le dominent. On l'excuse, mais on est disposé à lui pardonner, parce que Mme Ristori s'est incarnée en lui et que ce beau visage ne peut cacher une âme entièrement dépravée. Il est des rôles qu'elle n'accepte pas, ils lui répugnent et elle veut s'identifier avec ses héroïnes.

Mme Ristori a eu un grand tort pour ce pays-ci, elle n'a pas connu le public parisien et son inconstance. Elle a cru qu'une fois adoptée avec la *furia francese* elle durerait toujours, elle s'est trompée. Il nous faut du nouveau à tout prix ; elle nous a donné Goldoni et les mauvaises tragédies d'au-delà des Alpes, nous les avons acclamées d'abord, nous les avons supportées ensuite, et désertées après.

Bien conseillée, elle eut fait autrement : elle eut choisi des pièces, drames ou tragédies du répertoire français, jouées ici par Mlle Mars, Mlle Rachel, Mme Dorval ou Mlle Georges, on y eut couru, uniquement pour savoir si elle les égalait ou si elle leur était inférieure. Chaque création eut été une recrudescence de vogue, la rage de la comparaison nous possède. En triant

dans le théâtre d'Hugo, de Dumas, de Scribe, elle eût trouvé une mine inépuisable de triomphes ; elle ne l'a point fait, et c'est une faute dont la quasi indifférence de la foule l'a punie, injustement, c'est vrai, car elle est toujours la merveilleuse artiste que nous avons adorée ; seulement, elle l'a été trop longtemps de la même manière.

Il n'est pas difficile de deviner que Mme Ristori a beaucoup de cœur, c'est le cachet de son talent. Elle aime uniquement son mari, le marquis Capranica del Grillo, jeune seigneur génois, qui l'a épousée par amour, en dépit des obstacles. Leur union est entière, et deux charmants enfants sont venus resserrer ces liens si tendres. Jamais un mot n'a été hasardé sur la vertu de cette femme entourée d'hommages et d'adorations. Elle ne vit pas comme une comédienne, mais comme la plus honorable mère de famille, remplissant tous ses devoirs, qui sont pour elle un bonheur. Ses parents ont trouvé chez elle un asile et des soins empressés. Elle est bonne et secourable pour sa troupe. Quoi qu'en aient dit les journaux et les méchants, elle n'est point envieuse, elle ne cherche pas à briller seule, elle s'entourerait de camarades dignes d'elles, si elle en rencontrait de so-

ciables ; elle doit se contenter de ce qu'elle peut ramasser, et ce ne sont guère que des comparses, il faut en convenir. Les acteurs hors ligne ont tous le faible de se craindre entre eux, c'est un manque de réflexion et de justesse d'esprit. Un ensemble complet donne mille fois plus de prix à une pièce et à ceux qui la jouent, ils s'électrisent mutuellement et ne s'écrasent pas. Mme Ristori est trop intelligente pour en douter, aussi répétons-nous que si elle cède à ce préjugé, c'est qu'elle ne peut faire autrement.

Son esprit est vif, pétulant, elle parle avec une vélocité telle qu'on a peine à la suivre lorsqu'on n'a pas une entière habitude de la langue italienne, qu'elle prononce avec un accent aussi pur qu'harmonieux. Sa conversation est gaie, pleine d'animation, ses yeux pétillent, elle rit comme un enfant.

Si l'on veut la voir dans tout l'éclat de sa beauté, dans la splendeur de sa physionomie, il faut lui parler de son pays. Le feu du patriotisme éclate en ses moindres mouvements, l'énergie d'une Jeanne d'Arc et d'une Jeanne Hachette la domine. Vous avez entendu les strophes de Judith, je ne puis vous en dire plus, vous la connaissez.

Mme Ristori est bonne et secourable, elle fait du bien à tous, jamais elle n'a refusé son concours aux malheureux. Elle est excellente amie, expansive, généreuse, pleine de charmes dans la vie ordinaire. On ne peut se figurer la délicatesse exquise et pleine de recherches qu'elle a mise dans sa lutte involontaire avec Rachel. Elle avait des timidités et des hontes adorables ; elle craignait surtout qu'on l'accusât de braver sa rivale, de la défier, et personne ne rendait plus de justice qu'elle au génie de Roxane et d'Hermione. Elle la louait franchement, loyalement, en femme digne de l'apprécier, elle l'applaudissait des mains et du cœur.

Adélaïde Ristori travaille beaucoup, bien qu'elle ne soit pas de ceux qui stéréotypent un rôle, l'inspiration lui vient trop naturellement pour qu'elle note un mot, un geste, et qu'on la retrouve invariablement semblable à chaque représentation. Elle s'occupe elle-même de ses costumes, de la mise en scène d'une pièce et de la façon dont les autres la jouent. Elle se donne une peine infinie pour que tout soit harmonisé. La vie nomade lui ôte l'aptitude de l'intérieur ; elle manque aussi de ce goût féminin qui pare les moindreschoses, ses vues sont trop élevées pour descendre jusque-là, Sa toilette révèle

qu'elle est étrangère, on a pu en juger au théâtre lorsqu'elle s'est montrée dans la comédie ; ce genre ne peut être apprécié par nous, il est l'expression de mœurs trop différentes des nôtres, et la manière italienne s'écarte tellement de nos traditions, que nous ne saurions la supporter sans fatigue.

La belle Adélaïde est en même temps douce et violente ; elle s'emporte, elle gronde comme la foudre et s'appaise comme elle. Ses habitudes sont d'une simplicité extrême ; elle n'a point la recherche des futilités, elle ne dépense pas son argent en folies, et se crée une fortune qu'elle transmettra intacte à ses enfants. Elle ne reçoit pas, elle va dans le monde sobrement, elle craint de se fatiguer, et elle préfère le repos dans sa famille aux empressements des salons. Elle jouit partout d'une estime méritée, et on la recherche dans les cercles les plus difficiles et les plus triés. Elle est fort grande dame, accueille gracieusement ceux qui vont la voir et les classe avec un tact remarquable.

La presse parisienne a beaucoup fait pour elle, elle le sait et s'en souvient. Les sottises et les calomnies répandues à cet égard, n'ont trompé que ceux qui ont voulu l'être. Mme Ristori n'a point payé les éloges qu'elle a reçus,

l'enthousiasme qu'elle a inspiré ; elle eut dû payer le public tout entier, elle eut dû payer toutes les gazettes, dans tous les pays. Il est absurde de voir une cabale où il y a eu un mouvement universel. C'est un petit moyen que celui-là, il est vrai qu'il n'y a pas de petits moyens pour l'envie, qu'elle les accepte tous, et qu'elle a le secret de les mettre en œuvre, d'en faire une arme terrible.

En résumé, Mme Ristori est une artiste éminente, un grand cœur et une femme de bien. Je ne nie pas qu'elle n'ait du savoir faire et la finesse indispensable pour parvenir. Cette finesse est le corollaire du talent, elle l'aide à se faire valoir et à se maintenir au rang qu'il a conquis, elle le complète, pour ainsi dire ; l'on ne peut reprocher à un caractère ce qui le rend complet, ce qui le met en lumière, ce serait de l'injustice et de la mauvaise foi.

IX

MADAME LA COMTESSE D'AGOULT.

(DANIEL STERN.)

Les femmes ont conquis leur place parmi les intelligences de ce temps-ci. On a fini par convenir qu'elles pouvaient entrer en lice, et, excepté quelques vieilles plaisanteries sur les bas-bleus, la paix s'est faite au Parnasse, les muses terrestres y sont admises, à de certaines conditions, néanmoins, ainsi que nous le prouverons tout à l'heure.

Celle qui nous occupe en ce moment est un esprit penseur, viril : elle n'a de son sexe que les antécédents, et sa plume n'a pas le moindre ruban rose. Elle a pris un pseudonyme masculin, elle a sagement agi, ceux qui ne sont pas dans le secret ne le devineraient jamais, la postérité s'y tromperait sans les biographies.

Le style de Daniel Stern est concis, il est ferme, il est incisif. Je ne sais s'il est travaillé; il n'en a pas l'air ; il est naturellement froid et

sec, comme celui des législateurs et des moralistes. On voit que l'auteur réfléchit plus qu'il ne sent : il a plus de science que d'imagination.

Son excursion dans le roman n'a pas été heureuse : le roman exige des qualités, peut-être même des défauts, qui manquent à Daniel Stern. Pour concevoir une fable, pour la suivre, pour la rendre attachante, il faut y mettre de soi, sans doute, de son expérience, si ce n'est de ses impressions, mais il faut surtout songer au lecteur et ne pas prendre des excentricités pour des règles communes. Sauf quelques talents hors ligne, qui peuvent tout faire passer, dont le nom seul impose, le public demande à ceux qui l'affrontent, de l'amuser d'abord. Les analyses de sentiment réussissent peu aujourd'hui, à moins que ce ne soient les sentiments qui courent les rues et que tout le monde éprouve. On fera pleurer les mères, on touchera les jeunes fiancées, on intéressera les ambitieux : quant à la passion, c'est autre chose, surtout hors des habitudes ordinaires. On ne l'admettra que si elle est assez violente pour devenir communicative : elle a besoin de se faire pardonner. Le siècle n'est pas à la passion : il ne la conçoit plus ; il traite de fous ceux qui la rêvent : il se peut qu'il ait raison.

Les principes émis par Daniel Stern ne sont pas ceux de bien des gens. Il lève haut le drapeau de l'avenir; il a des idées sur la philosophie, sur les matières sociales, que je ne suis pas appelé à discuter. Je n'ai point à m'expliquer sur la réalisation des utopies, sur les vérités qui en dérivent : je ne vois ici que l'écrivain, et je ne dois juger que lui.

Peut-être lui reprochera-t-on une individualité multiple; peut-être y a-t-il beaucoup d'emprunts dans ses hardiesses. Son opinion est formée par la lecture, par la fréquentation, par les évènements : la conviction ne me semble pas irrésistible. Je ne sais si Daniel serait un martyr, bien qu'il soit compté parmi les apôtres. Il se peut qu'il cherche encore la solution qu'il croit avoir trouvée. Le sens droit, les anciennes habitudes, les liens du passé, doivent lutter dans son intelligence avec les aspirations nouvelles. Il ne se l'avoue que malgré lui, il l'avoue encore moins aux autres ; je suis sûr, pourtant, qu'il a plus de peine à se persuader lui-même, qu'à convertir les disciples les plus entêtés.

Il y a quelque chose d'austère dans la fraternité de Daniel Stern ; ce ne sont point les élans de ces âmes brûlantes, jetées au milieu des in-

certitudes, parce qu'elles sont blessées, parce qu'elles ont souffert. Elles veulent réformer l'humanité, plutôt pour qu'elle soit satisfaite, que pour la rendre meilleure. Leur premier besoin est de sécher les larmes, avant de savoir pourquoi elles coulent. Madame d'Agoult s'arrête aux moyens d'abord, le but n'est que secondaire. Elle dit : « Les hommes seront heureux lorsqu'ils auront conquis la science, la liberté ; lorsque leur intelligence aura résolu tous les problèmes de la nature : aidons-les à devenir heureux en travaillant à l'œuvre de leur régénération. » C'est prendre la question de très-haut, de trop haut pour une femme, prétendent ceux qui blâment sans chercher à rien expliquer.

Nous ne permettons pas à la *faible* moitié du genre humain de se placer à notre niveau, d'aborder des questions d'une portée supérieure, si nous leur passons la littérature légère. Nous réduisons nos compagnes à la part que la nature leur a faite : nous leur demandons de la grâce, du charme, de la bienveillance, nous apprécions la bonté de leur cœur et le brillant de leur esprit ; nous désirons qu'elles soient mères, qu'elles soient femmes avant tout. Mais si elles nous disputent les graves enseignements, si elles touchent à des sujets au-dessus de l'entende-

ment du vulgaire, nous essayons de les rabaisser : il leur faudra le génie de Staël ou de George Sand pour lutter contre nous; et, si nous ne pouvons les vaincre sur le terrain qu'elles ont conquis, nous irons jusqu'à souiller leurs traces sur celui qu'elles ont quitté. C'est donc un malheur pour une femme que de s'élever hors de sa sphère : quel que soit son talent, elle n'en recueillera qu'amertume et déceptions.

Madame la comtesse d'Agoult était la nièce de madame la vicomtesse d'Agoult, dame d'atours de madame la dauphine. Elle devait avoir la survivance de cette charge. Si on lui eût annoncé l'avènement de Daniel Stern, elle se fût voilé le visage : ces principes et ces idées étaient pour elle à l'état de mythes. C'était alors une jeune femme blonde, élancée, élégante dans sa taille et dans ses manières; elle était fort remarquée, elle avait des succès nombreux et mérités.

On la citait pour son esprit, qui ne ressemblait point à celui des autres. Femme du monde jusqu'à la pointe de ses jolis pieds, elle tenait merveilleusement son salon et conduisait à grandes guides un bataillon de soupirants; elle savait trouver le mot propre à les retenir sans les encourager. Elle les renvoyait satisfaits, tout en ne leur accordant rien. Ils ne songeaient à se

plaindre que quand la réflexion leur prouvait qu'ils n'étaient pas heureux. C'était là un grand art, une de ces stratégies dont une femme seule est capable et où elle battrait les plus habiles généraux.

Parfaitement gracieuse avec les indifférents, elle était presque irrésistible pour ceux qui l'aimaient. Elle recevait peu de femmes, non pas qu'elle les craignît, mais elles la gênaient : le besoin d'indépendance a toujours dominé chez elle. Avant de rêver la liberté du genre humain, elle rêvait la sienne. La représentation, les entraves imposées par la société l'ennuyaient, elle les dédaignait. Adroite et fine, elle s'excusait si bien, qu'elle semblait faire une grâce en s'excusant.

Elle se sentait supérieure à son entourage, et en abusait peut-être. Elle ne daignait pas s'occuper de ce qui occupe les autres femmes, bien qu'elle fût aussi femme que possible.

Le trait distinctif de son caractère est l'orgueil : elle ne s'en cache pas. Cet orgueil est chez elle singulièrement élastique : elle le place comme une aigrette sur sa tête, où il lui convient, tantôt en bas, tantôt en haut; mais, si bas qu'il soit, c'est toujours une aigrette de pierreries ; il garde son éclat.

Allemande par sa mère, elle a beaucoup pris

de ce côté : elle est rêveuse, elle reste des heures entières sans parler, elle a des élans poétiques, souvent réprimés par un esprit railleur. Elle s'enthousiasme moins qu'elle n'en a l'air, elle est lisse et brillante comme le cristal, elle peut prendre les couleurs du prisme et les renvoyer, elle peut se réchauffer au soleil et se glacer ensuite lorsqu'il s'éloigne.

Elle n'est point méchante et ne fait jamais de mal sciemment, bien qu'elle soit ironique, et que sa gaieté ait même besoin de cette ironie pour se soutenir. Elle est franche et réservée pourtant.

Elle dit volontiers ce qu'elle pense, surtout quand c'est une pensée acerbe, car elle a de la bravoure et ne craint pas de désobliger. Ses jugements littéraires sont pleins de loyauté et souvent justes, à moins que la passion et ses souvenirs ne l'égarent. Elle a des antipathies et des sympathies insurmontables. Le cours de son existence lui a créé des rancunes dans tous les camps : c'est ce qui arrive généralement à ceux qui en changent. Les anciens amis se blessent, les nouveaux se défient : des gages authentiques ne les rassurent pas toujours.

Madame d'Agoult est ambitieuse, son attraction est de monter, elle ne regarde pas derrière elle, ses yeux sont fixés sur l'avenir.

Elle a l'intelligence très-vive et comprend avec une rapidité, une lucidité prodigieuse; elle n'est pas aussi heureuse dans sa manière d'exprimer ce qu'elle conçoit, elle a plus d'esprit que de talent.

Bien que très-ferme et très-décidée, elle sait pardonner; peut-être n'oublie-t-elle pas, et ne peut-elle s'empêcher de le montrer quelquefois par des mots qui semblent lui échapper. Elle a des affections sincères; elle prouvera ces affections au besoin; elle a pourtant une singulière crainte de s'engager. Ce n'est point un de ces cœurs dévoués qui se jettent la tête baissée dans un gouffre pour y suivre ou pour sauver ceux qu'ils aiment. Elle essayera d'abord de tourner l'abîme ou de passer par-dessus : et si cela lui paraît impossible, elle y descendra doucement, en suivant la pente la plus facile, en s'accrochant aux branches et en tâchant de ne pas se blesser. C'est déjà beaucoup que d'y descendre : tant de gens s'en détournent et cherchent même à le combler, afin d'étouffer les cris de la victime et de ne pas être gênés par leurs remords.

Il faudrait des volumes pour bien peindre ce caractère, dont les couleurs tranchées se fondent en des multitudes de nuances. Il y a dans madame la comtesse d'Agoult une étude re-

marquable à faire; elle a tenté plusieurs écrivains; je ne sais s'ils ont réussi, ou plutôt ils n'ont présenté que les côtés faibles, laissant dans l'ombre ce qui les excuse et pourrait les effacer : tout dépend du point de vue.

Ce type ne sera jamais vulgarisé : il restera dans l'histoire de la société de ce temps, mais non pas dans les rangs inférieurs. Malgré ses tendances démocratiques, le nom de Daniel Stern n'a point pénétré les masses : il n'a point d'autorité sur la foule. On en trouverait la raison dans les antécédents de madame d'Agoult, dans le monde auquel elle appartient par sa naissance et par son mariage. Mirabeau seul a pu faire oublier au peuple qu'il était né gentilhomme. De nos jours, ces transformations sont plus faciles, j'en conviens, puisque les rangs ne sont point marqués et qu'ils se confondent. Pourtant il en reste quelque chose, et plusieurs de nos hommes politiques s'en aperçoivent à leurs dépens.

X

P.-M. MILLAUD.

Si je faisais une biographie au lieu de faire un portrait, j'aurais beau jeu à raconter les commencements de M. Millaud, sa vie accidentée, ses débuts dans le journalisme d'abord, dans la finance ensuite. Ceci, tout le monde le sait, et je ne me servirai de ces détails qu'autant qu'ils me seront nécessaires pour faire mieux connaître l'homme que je m'occupe de peindre aujourd'hui. Aussi, je dirai qu'au milieu des péripéties de la bohême, il a conservé sa gaieté et son courage, qu'il a toujours espéré en l'avenir, et n'a jamais douté de son étoile, bien qu'il ne l'eût point encore vu briller et qu'un nuage l'eût voilée dès sa naissance.

Le *Journal des chemins de fer* fut la source de sa richesse, et le *Conseiller du peuple* de M. de Lamartine la clef de ses relations. Sa fortune s'éleva avec une rapidité prodigieuse; elle ne

lui tourna ni la tête ni surtout le cœur. Il resta le même envers ses amis, il les reconnut sous ses plafonds dorés comme il les avait connus dans sa mansarde. Le premier besoin de sa prospérité fut de faire du bien, il en fit autant qu'il put, il se laissa exploiter, même en se doutant qu'il l'était; un refus lui est pénible, il préfère accorder ce qu'on lui demande, plutôt que de s'imposer la nécessité de dire non.

M. Millaud, en ce siècle incrédule, est resté ferme dans ses principes religieux, il l'est jusqu'à la dévotion. Il obéit strictement aux prescriptions du culte israélite. Ainsi le sabbat est observé chez lui dans toute sa rigueur; du vendredi au samedi soir, il n'y a ni plaisirs ni affaires. Il ne monterait pas en voiture pour des nécessités urgentes, lorsqu'il a la goutte, il préfère souffrir. Ses chevaux et ses cochers sont consignés impitoyablement pendant ces vingt-quatre heures chaque semaine. Il a la superstition des profondes croyances et ne s'en cache pas; le respect humain ne passe chez lui qu'après ses convictions, il ne craint pas qu'on le sache. Il a pour ses coreligionnaires une affection fraternelle et le leur prouve de tout son pouvoir.

Il les secourt, il les aide, il les encourage,

les fervente plus que les autres ; il s'en entoure de préférence à toute société, et cause volontiers de matières bibliques et des espérances du peuple de Dieu.

Il ne dîne presque jamais en ville, va très-peu dans le monde, par scrupule ; il craint de manger à son insu des viandes proscrites.

Un des côtés les plus estimables de son caractère, c'est la piété filiale ; il a chez lui son père et sa mère, deux vieillards dont l'existence s'est écoulée dans la médiocrité et la retraite, et qui n'avaient jamais rêvé de pareilles magnificences. Ils occupent l'appartement d'honneur, ils sont entourés des recherches du luxe, bien qu'ils n'aient rien changé ni à leurs habitudes, ni à leur costume. Sa bonne vieille mère, ne voit personne que son cher fils et sa famille et s'occupe que d'œuvres de bienfaisance. Elle est heureuse du bonheur qu'elle donne. Jamais M. Millaud ne manque d'entrer chez ses parents avant de s'en aller le matin, et de recevoir leur bénédiction. On se croirait au temps des patriarches, en voyant ce respect et ces égards, si loin de nos mœurs actuelles. Quels que soient les convives qu'il traite, le père de M. Millaud a la première place à la table de son fils. Il bénit le repas, selon l'usage israélite, et

jamais rien ne change à cette cérémonie.

La vie du célèbre banquier est toute d'intérieur. Il reçoit peu, presque toujours les mêmes personnes, cinq ou six hommes de lettres, parmi lesquels Méry est assidu, quelques financiers, voilà tout. Le jeudi, le cercle est un peu plus nombreux ; il a de rares dîners, un grand bal tous les ans, où il déploie sa magnificence. Il reçoit bien, sans façon et sans morgue, rien n'indique chez lui le parvenu sous ce rapport. Il n'est ni vaniteux de ses succès, ni envieux de ceux des autres. Pour son propre compte, il est fort sobre, il n'a pas besoin d'étalage et vivrait parfaitement avec cinq francs par jour.

Généreux par inclination, il ne met dans cette générosité ni ostentation ni morgue. Il ne proclame pas les bienfaits qu'il répand et ne croit pas beaucoup à la reconnaissance.

Il adore ses enfants, autant qu'il vénère ses père et mère; c'est, dans toute la force du mot, un homme de famille. Sa grande fortune ne lui est pas nécessaire : une petite maison avec les siens, une aisance modeste lui iraient bien mieux que son hôtel doré dont on a tant ri ; cet hôtel est fort beau, il est moins *éclatant* que sa réputation. Les meubles somptueux n'y manquent point, non plus que les curiosités et les objets

d'art. Ce qui y manque, c'est l'harmonie, c'est peut-être le goût. M. Millaud est passionné pour les belles choses, mais il n'est pas véritablement connaisseur. Il fera trois lieues dans Paris pour trouver un objet précieux, un tableau de maître, et se laissera facilement attraper par un brocanteur hardi, armé de phrases sonores et d'une assurance imperturbable. Il a pourtant le sentiment du beau, tout en admirant un peu sur la parole d'autrui.

Sa conversation a toute la vivacité méridionale, il a infiniment d'esprit, un de ces esprits prime-sautiers qui amusent et qui séduisent. Il est gai, il est jovial, il est quelquefois caustique, pourtant son épigramme n'écorche que l'épiderme. Ce qu'il recherche surtout c'est la causerie littéraire, ce sont les bruits des arts et des théâtres. Son goût le plus prononcé est celui des lettres; il a prouvé dernièrement qu'il savait et qu'il pouvait faire une pièce, il en a souvent quelqu'une dans la tête : en marchant, en courant à ses affaires, il compose un scenario qu'il délaisse pour en retrouver un autre le lendemain.

Il ne peut oublier qu'il a été journaliste ; une de ses prétentions c'est de l'être encore. Il tient plus à ce titre qu'à celui de millionnaire. Son

éducation a été fort négligée, comme instruction d'abord, comme manières ensuite. Il n'en a pas acquis dans le monde qu'il fréquente, et se contente de sa ronde bonhomie. Son visage exprime admirablement ce qu'il est; qui le voit le connaît. L'œil fin, la bouche excellente, son esprit et son cœur se révèlent par son regard et par son sourire. Le rayon qu'il darde par-dessous ses lunettes est observateur et pénétrant. Son accueil est brusque quelquefois, il manque de formes, sans avoir aucune intention de malveillance. Il ne devine guère les demi-mots, les délicatesses de langage dont les gens du monde se servent entre eux : il faut s'expliquer catégoriquement avec lui, non pas que l'adresse lui manque, personne n'en a davantage, personne n'a plus de tact et de délicatesse, mais il ne saurait se ployer à des coutumes qui dérangent les siennes, et perdre son temps à y dresser son intelligence. Il plaisante volontiers, même lorsque la plaisanterie peut l'atteindre, il va au-devant. Nous lui avons entendu dire un mot qui peint la lucidité de sa perception :

« — On prétend que la France s'ennuie, que « le malaise se fait sentir, je sais bien pourquoi, « c'est que depuis six semaines, je ne lui ai pas « demandé d'argent. »

Le financier, chez M. Millaud, est d'une espèce toute particulière. Sa facilité de conception n'a pas de rivale à la Bourse, les idées arrivent en foule à son cerveau, il *pompe* celles des autres et les dépouille de ce qui les gêne en un clin-d'œil. C'est un rêveur en affaires, on pourrait l'appeler le poète de la finance. Dès qu'une piste se présente, il la suit, il la dévore, il voudrait pousser le temps et les événements au gré de son désir. *Vite! vite!* s'écrie-t-il; c'est la poudre, c'est le salpêtre. *Qu'on aille ici, qu'on aille là! qu'on imprime ce rapport, qu'il soit distribué, mettons la chose en train, qu'elle marche et que rien ne l'arrête!* Son activité, son impatience sont infatigables. Quand vient l'heure sérieuse du travail, lorsqu'il s'agit de mûrir le fruit dont il a fait éclore la fleur, alors l'assiduité manque, il flâne, il cause, il rit, il cherche du nouveau, et ce nouveau le réveille, le pique, l'attire, il recommence, il se retrouve, il se dépense encore avec la même ardeur.

Il est plein d'audace et de résolution, il se lance dans l'inconnu avec la fougue d'un savant aspirant à une découverte. Son élocution va jusqu'à l'éloquence, lorsque cela est nécessaire. Il est clair, il est précis, il est surtout entraînant. Il montre avec une adresse extrême les beaux

côtés d'une entreprise, il les fait valoir, il les met en relief, il les expose de façon à les éclairer complétement et à supprimer les ombres. On le comprend et on a confiance; c'est ainsi qu'il a réussi promptement.

Son humeur a des boutades, il est alternativement ferme ou faible; il résiste ou il cède, suivant qu'il est disposé, ou que les influences savent choisir le moment. Ce n'est point un caprice, c'est une impression qu'il ne raisonne pas, qui n'a d'autre raison d'être que parce qu'elle est.

La vie de Millaud est très-réglée : il est réveillé le matin par la foule des visiteurs qui se pressent autour de son lit. Ceux qui ont conçu un projet, exécutable ou non, se croient bien venus à le lui présenter. Ce que ses cartons contiennent de chimères et d'extravagances défraierait tous les journaux de France pendant toute l'année. Les gens qui veulent dessécher la mer pour y construire des villes; ceux qui comptent faire passer par dessus les toits de Paris des chemins de fer aériens; ceux qui creusent des voies souterraines, les ballons, les bateaux-monstres, et bien d'autres encore dont nous ne saurions nous douter. Tout est là. Il écoute, s'il n'accepte pas. Il prend un peu de ce côté,

un peu de cet autre, et ses rêves élargissent les rêves qu'on lui raconte. Il est souvent encore couché à midi, faute d'avoir pu s'arracher à ses solliciteurs. C'est aussi le moment des demandes; rarement on se retire désappointé.

Il déjeune, il voit sa famille, il va à ses affaires, il rencontre cent personnes et leur parle. Sa journée se passe à l'extérieur, et dans beaucoup d'endroits différents. L'heure du dîner le ramène, c'est alors qu'il est heureux, entouré des siens. Il dit ce qu'il a fait, ce qu'il a vu, la soirée s'écoule ainsi, car il ne sort guère le soir, il va peu au spectacle, toujours aux premières, représentations et quant au monde nous savons qu'il ne le cherche point.

M. Millaud s'occupe peu des femmes, il les regarde au point de vue hébraïque, c'est-à-dire comme d'une nature inférieure à la nôtre. Ce sont pour lui des êtres à protéger, à soutenir, à aimer au foyer domestique. Ailleurs, elles peuvent être des joujoux, mais rien de sérieux ne s'attache chez lui à la pensée de l'amour. Il ne le connaît pas dans l'acception ordinaire, il ne fera point de folies pour les plus superbes et les plus enivrantes créatures; il les trouve belles et rien de plus. La bonté de son cœur le rendra obligeant, elles obtiendront sa bienveillance,

avec un seniment de supériorité qu'il a puisé dans les livres saints. La femme d'aujourd'hui est toujours pour lui la femme de la Bible, appelant son mari : « Mon Seigneur » et le servant à genoux, au figuré bien entendu.

En résumé, le bien l'emporte de beaucoup en cette nature exceptionnelle, la fortune si aveugle d'ordinaire, a cette fois bien placé ses faveurs.

XI

ROSE CHÉRI (Madame Montigny).

Nous avons à nous occuper d'une comédienne d'une espèce toute particulière, une comédienne comme on n'en voit guère en aucun temps, et qui est artiste de la même façon que quelques auteurs sont chefs de bureau ou officiers de cavalerie.

Mme Rose Chéri n'a d'une actrice que le talent et le titre. Hors du théâtre, si vous la rencontrez, vous ne trouverez plus vestige de sa profession. C'est une charmante femme du monde, une très-estimable mère de famille, une pieuse dame de charité, rien en elle, ni sur elle, ni autour d'elle, ne rappelle les planches et l'on serait tenté de lui dire : — Madame, une personne qui vous ressemble un peu, qui a votre voix et votre tournure, a merveilleusement joué hier *Clarice Harlowe* ou le *Père prodigue*.

Je ne sais comment m'y prendre pour juger

ces deux natures, si pleines de contrastes. La meilleure manière est de les séparer, je crois, et de les étudier l'une après l'autre ; elles y gagneront toutes deux.

Mme Rose Chéri est certainement une des reines de la scène, elle tient un emploi ou plutôt des emplois, dans lesquels elle n'a pas de rivales, elle joue des rôles opposés avec le même soin et presque toujours avec le même bonheur.

Elle compose très-bien un personnage, elle s'identifie avec lui, son talent est une cire molle, qu'elle pétrit à volonté. Elle écoute volontiers les conseils de l'auteur, tant qu'elle hésiste, tant qu'elle n'a pas tout à fait arrêté ce qu'elle nous montrera ; une fois son partit pris, une fois sa *tête morale* faite, elle ne change plus. J'ai entendu dire que cela valait mieux ainsi, elle joue alors de sentiment, d'entrain, de conviction, et tous les avis du monde ne sauraient remplacer cela. Les gens qu'on *serine* ressemblent aux perroquets et aux enfants prodiges : s'ils oublient leurs leçons, ils ne savent plus que réciter à la place et ils restent dans l'embarras.

Mme Rose Chéri a eu les débuts les plus heureux, elles a atteint presque tout de suite

un point hors ligne, elle avait même autrefois une naïveté charmante, qu'elle a un peu perdue au frottement des grands rôles. Je ne crois pas qu'on puisse être plus ravissante qu'elle l'était dans une pièce intitulée : *le Maréchal de Rantzau*, où Volnys était son partenaire. Tous ceux qui la virent alors, et qui avaient le bonheur de comprendre l'art, ont deviné facilement l'avenir qui l'attendait.

Cette éminente artiste n'est pas précisément une belle personne, c'est une femme agréable et distinguée, l'irrégularité de ses traits lui sied et lui donne de la physionomie, elle est infiniment mieux lorsqu'elle est grasse, la maigreur ne lui va pas; sa taille est charmante, elle marche bien, elle a le singulier privilége d'être en même temps raide et gracieuse. Ses toilettes au théâtre sont toujours très-riches, très-soignées et généralement de bon goût, elle devance la mode juste assez pour ne rien risquer de douteux et pour la porter la première, sans la donner. Cependant on comprend qu'elle a du tact et du goût.

Son talent est très-simple, il se ploie à toutes les exigences, elle peut représenter aussi parfaitement une fille perdue qu'une sainte victime ; elle sera dramatique ou gaie, pourvu qu'il n'y ait d'ex-

cès ni d'un côté ni de l'autre; elle a une tenue excellente, pas d'exagération, de la sensibilité et des manières de bonne compagnie; elle glisse très-bien un trait, elle ne le lance pas; il arrive à sa destination, un peu moins vite peut-être, mais il arrive, et il entre plus profondément. Son geste est sobre et vrai, elle a de certains mouvements d'épaule dans ses rôles risqués, qui sont d'une éloquence indicible. Vous rappelez-vous la *Baronne d'Ange?* — Elle a trouvé sa voie véritable, et elle ne doit jamais sortir du Gymnase, lors même que son mari le quitterait. Elle ne produirait pas le même effet sur la scène Française, bien qu'elle ait plus de mérite qu'il n'en faut pour réussir; elle perdrait en changeant de cadre. On deviendrait plus exigeant, on voudrait qu'elle fût immédiatement Célimène ou Elmire, et cela ne se peut pas.

Mme Rose Chéri a peu de mémoire, elle sait toujours ses rôles, néanmoins. C'est qu'elle est très-travailleuse, elle est aussi fort nerveuse, on le voit facilement. Elle aurait quelquefois un peu de penchant à la manière, si elle n'y prenait garde, et ce serait grand dommage, en vérité. Elle est presque plus naturelle au théâtre qu'à la ville.

Elle était autrefois très-sensible à la critique

et s'en tourmentait beaucoup, elle assure maintenant qu'elle ne lit plus rien de ce qu'on imprime sur elle, ni en bien ni en mal. Est-ce vrai? N'y a-t-il pas quelque cachette dans son juste orgueil d'artiste ? Je n'en voudrais pas jurer. On sait ce que l'on vaut, et Mme Rose Chéri a, plus qu'une autre, le droit de ne pas l'ignorer.

On l'a accusée de jalousie et de despotisme dans son théâtre, cela n'est pas. Il n'y a qu'à voir les jeunes talents qui s'y sont produits, et la protection qu'elle leur accorde. Elle est, au contraire, très-indulgente et ne critique jamais. Ce serait chez elle un système et une preuve de bon sens, si sa nature ne l'y portait pas. Elle a autant de tenue dans ses relations que dans ses rôles, elle ne montre pas tout ce qu'elle pense, en personne bien élevée, et nul ne pourrait répéter un mot venant d'elle, qui fut blessant pour qui que ce fût. On n'est pas obligé de dire toute la vérité.

Il n'est pas d'abord plus sympathique que celui de Mme Rose Chéri, elle a une coquetterie générale et cherche à plaire à tout le monde. Lorsqu'on la rencontre, elle s'intéresse à ce qui vous touche, vous en demande chaleureusement des nouvelles, on est surpris, charmé de tant de bienveillance;

comme elle est réellement charmante, on y est pris, et l'on est ravi de l'être ; une telle femme doit être une amie sûre, une agréable connaissance. Alors tout doucement s'élève entre vous un mur de glace, rembourré de velours, on n'en sent pas le froid, on le devine, il ne blesse pas, on s'appuie sur un coussin, mais le coussin cède peu à peu, la fraicheur le pénètre et vous vous trouvez mal à l'aise en face d'une barrière tombée, infranchissable pourtant, sans que le sourire et le regard de la syrène aient rien perdu de leur engageante bonté.

C'est que la divine comédienne est avant tout mère et épouse, c'est qu'elle aime sa famille et son intérieur d'une tendresse qui passe la première dans son cœur. Elle ne reçoit personne intimement, que ses parents très-proches, elle n'admet aucun étranger dans ce cénacle où elle a su fixer le bonheur. Je vous ai dit qu'elle avait beaucoup de sens, elle le prouve en ceci surtout, elle a conservé, et avec raison, une réputation intacte, ce n'est pas sans de grands sacrifices, et sans avoir tenu une ligne de conduite plus austère qu'en toute autre position, elle n'est ni prude, ni bégueule, n'allez pas le croire, elle est réservée. Sa vertu incontestable lui donne le

droit d'indulgence, et elle en use largement.

Elle vit à Passy, très-retirée. Elle s'occupe uniquement de ses enfants, qu'elle adore, de sa maison qu'elle tient admirablement ; elle est fort ménagère, tout est réglé chez elle, elle voit tout par elle-même, se lève et se couche de très-bonne heure, et met un ordre magique dans ce qui l'entoure. Elle et son mari gagnent beaucoup d'argent, ils ne le dépensent pas inutilement, ils songent à l'avenir et placent sûrement leurs économies sagement entendues. Ce n'est pas un ménage d'artistes, c'est un ménage de bourgeois ; ce n'est pas une vie d'artiste, c'est une vie bourgeoise, ordonnée, irréprochable sous tous les points. Mme Rose Chéri n'éparpille ni son cœur, ni son argent, elle se renferme dans un cercle d'affection formé par les liens du sang, elle est l'amie des siens dans toute la force du terme, ils peuvent compter sur elle, elle le leur a prouvé. Hors de là, elle n'est plus ni confiante ni expansive. Hélas ! elle a raison, elle ne ferait que des ingrats.

C'est une personne très-intelligente, plus sérieuse, plus solide que légère ; elle comprend merveilleusement l'esprit des autres, en jouit beaucoup et le fait ressortir. Le sien est con-

tenu comme toutes ses sensations, elle ne parle guère que quand on l'interroge, elle observe et fait son profit de ce qu'elle entend, elle a beaucoup lu, elle est fort instruite, mais ses lectures sont graves, son tour d'esprit l'est également, ce qui chez elle n'exclut pas la gaieté. Elle s'assimile promptement les idées des autres lorsqu'elles sont dans l'ordre des siennes. On comprend très-promptement ce qu'elle dit.

Chez elle tout est simple; sa toilette, si brillante à la scène, est d'une propreté exquise à la ville; elle est élégante, quoique modeste. Son air est doux, je ne sais pourquoi je crois à des tempêtes cachées, à des émotions inédites combattues par la raison, par le devoir et par la volonté de rendre heureux ceux qui l'entourent. Le regard a parfois une étincelle étouffée sur le champ. Le sourire prend un reflet mélancolique qui s'efface très-vite, c'est un éclair. Je me trompe peut-être, cette charmante femme ne peut m'en vouloir de cette erreur qui lui donnerait un mérite de plus. Elle a beaucoup de savoir-vivre, reçoit parfaitement, et met chacun à son aise par sa grâce et ses attentions; fort bonne musicienne, elle trouve le temps d'ouvrir son piano au milieu de ses occupations de tout genre. Les relations sont délicieuses avec elle,

il est dommage qu'elle les étende si peu, elle laisse en même temps un souvenir et un regret.

Foncièrement pieuse, sans affectation ni hypocrisie, elle et son mari remplissent régulièrement leurs devoirs religieux, ils n'en parlent jamais, ne se cachent ni ne s'affichent, c'est chez eux une conviction, une honorabilité ajoutée aux autres. Ils ne blâment pas ceux qui ne les imitent point. Nul ne se douterait de cette croyance pratique, si le hasard ne la révélait; c'est au total une de ces maisons où l'on voudrait vivre, où le calme, le bien-être semblent fixés pour toujours. On ne saurait désirer mieux à une artiste qu'on aime, que cette existence qu'elle s'est créée et qu'elle conservera indubitablement, car rien ne peut la lui enlever. Elle a mis son bonheur dans le devoir, dans les sentiments tranquilles de l'âme, elle s'appuie avec certitude sur son mari, sur ces chers petits êtres qui l'entourent, sur Dieu avant tout. Ils ne lui manqueront pas. Elle a choisi la meilleure part, et mieux avisée que Madeleine, elle a commencé par là.

VI

PIERRE LEROUX.

Voici un homme dont on a bien diversement parlé, qui fut un des croquemitaines les plus redoutés par les bonnes gens, et dont le nom seul a fait trembler, pendant plusieurs années, ceux qui ont peur de leur ombre. Ce farouche *républicain*, *ce socialiste terrible*, *ce tribun fougueux*, ainsi que le répétaient à qui mieux mieux les journaux du temps, est incapable de faire du mal à qui que ce soit; il n'est pas de caractère plus doux, plus conciliant que le sien. Il n'a aucune initiative, et dans un moment de révolution il n'aurait aucune influence sur les masses, il manque de cette hardiesse, de ce diable au corps, nécessaire à un chef de parti. Il a, j'espère, le courage moral; le courage physique, le courage brutal, qui se jette au milieu du danger, la tête baissée et sans calculer, n'est pas dans sa nature.

D'ailleurs, il n'a jamais rêvé que le bien de l'humanité, pour laquelle son amour est réel et immense.

Il ne m'est pas donné d'apprécier ses doctrines; s'il se trompe, il se trompe de bonne foi, il se trompe honorablement et reculerait devant tout moyen sanglant, devant toute répression dangereuse, lors même que le triomphe de ses idées en serait la suite.

Une de ses grandes tristesses, c'est d'être méconnu, mal jugé ; il a des moments de désespérance, non par rapport à ses convictions, sa foi est entière et inébranlable ; mais par rapport à lui : il cesse de croire en lui-même lorsqu'il ne se voit pas apprécié par les autres; ces découragements ne sont pas de longue durée. Il se réveille plus fort, plus disposé à la lutte, il remonte à l'assaut avec une nouvelle ardeur. Fidèle jusqu'au martyre, s'il le fallait, il se crée des illusions magnifiques, il ne doute pas de la régénération du monde, pour lui c'est une question de temps et voilà tout.

Il discutera la plume à la main, armé d'arguments victorieux selon lui et il en découvrira sans cesse de plus victorieux encore, pourvu qu'on lui réponde, pourvu qu'il trouve à qui parler. Il veut convaincre et ne pas étonner, il veut faire des

prosélytes et ne cherche pas des admirateurs.

Son talent est de ceux qui laissent une longue trace, lumineux ou obscur, suivant le point de vue où l'on se place, suivant que le nuage de l'incrédulité flotte entre lui et ceux qui le lisent, il est toujours lui-même, on ne peut lui refuser de grandes pensées et un style merveilleux. Comme critique, il est à la tête de ses émules. Nul n'a plus de logique et de raisonnement, nul ne sait mieux marquer d'un seul mot ce qu'il examine, sa science est immense, il a tout lu, tout appris. Sa mémoire est aussi prodigieuse ; quand il discute, il indique la source où il a puisé, fût-ce dix ans auparavant, il vous dira :

— C'est dans tel livre, telle page, tel volume. Il n'est ni bibliophile, ni encore moins bibliomane, il ne se préoccupe pas si l'édition est ancienne, si elle est du bon libraire, du célèbre imprimeur, il ne voit que la science, et la forme n'est pour lui que secondaire. Il connaît les arts et parle de chacun comme si c'était sa spécialité. Il s'assimile les autres, et leur *pompe* ce qu'ils savent avec une facilité prestigieuse. Il fait *sa chose* de ce qu'ils lui ont donné, il pose son cachet sur cette conquête; dès-lors elle lui devient propre et l'on ne se douterait pas qu'il l'a dérobée.

Pierre Leroux travaille toujours de tête, il est paresseux pour écrire, et bien souvent il n'écrit pas. Il prend des notes au crayon. A l'époque où il habitait Boussen, dans le département de la Creuse, il y avait fondé d'abord une secte de phalanstère, non pas dans les mêmes principes, car il est l'antagoniste le plus redoutable de Fourrier, mais je me sers de ce mot parce qu'il rend succintement le fait. Autour du philosophe se groupaient ses disciples qu'il instruisait et qu'il occupait en même temps. Il dirigeait la *Revue Sociale*, journal qui lui appartenait et avait une imprimerie, où il travaillait en personne. On l'a vu nombre de fois imprimer ses articles sans les avoir écrits, ce qui est assurément un tour de force, son esprit est laborieux, son corps ne l'est pas.

Il est en même temps bavard et rêveur ; il restera des heures entières à contempler un arbre, ou la lune, ou quelque chose qu'il ne voit pas, qu'il crée, car il est essentiellement poëte, il est même tendre et facile aux larmes. Tout à coup sa causerie part comme une fusée, elle est intarrissable, elle est brillante, elle est prestigieuse, elle est gaie, elle est même caustique dans l'occasion. Il manie admirablement l'ironie, il a une façon de railler les gens qui les

désarme, il est impossible de s'en fâcher, on est réduit à en rire soi-même.

Cependant il comprend tout, il est bienveillant, il crée des excuses à ceux qui en manquent, il les trouve beaucoup meilleures, beaucoup plus spécieuses qu'ils ne les trouveraient eux-mêmes. Il n'a aucune acrimonie, il met chacun à son aise, il prête de l'esprit en descendant à la portée de tous, en sachant parler juste de ce qui l'intéresse et de ce qui convient à son interlocuteur; quelque soit le sujet qu'il traite, il n'est jamais ennuyeux, excepté à la tribune, où il n'a pas eu de succès d'orateur, même auprès de son parti. On n'est pas universel.

Ce philosophe a néanmoins du trait dans l'esprit, il est fin, non-seulement en propos, mais encore en actions; il sait vivre dans l'acception de la science de la vie et dans celle de la convenance. Artiste en toutes choses, il jouit de tout ce qui est art, aussi bien qu'il jouit de la nature. La séduction qu'il exerce ne peut se comprendre, il faut l'avoir éprouvée soi-même, c'est un *charmeur*. Je ne crois pas que la plus jolie femme obtienne un pareil empire sur ceux qui l'approchent, rien ne lui résiste, on l'aime dès qu'on le connaît. Les hommes des opinions les plus opposées se l'arrachent, il ne discute

avec eux qu'à armes courtoises, et vient à bout de leur persuader qu'ils sont d'accord à différents points de vue. Sa tolérance est entière, il ne garde pas rancune parce qu'on n'a pas les mêmes vues que lui, et ne cause pas seulement philosophie, arts et politique.

Il est si insinuant, il sait si bien convaincre qu'il adoucit même les Juifs. Lorsqu'il a besoin d'argent, et dans ce temps-ci, cela arrive à tout le monde, il en obtient des prêteurs les plus rebelles. Ceux qui exigent des autres des garanties doubles l'obligent sur sa parole, ou pour parler plus vrai, à cause de sa parole à laquelle rien ne résiste. Cet argent n'est jamais pour lui, car il n'a pas de besoins, il est d'une simplicité outrée et pousse le mépris de l'élégance jusqu'à l'exagération. On aimerait à le voir prendre plus de soin de lui même ; sans être beau il a un de ces visages qui frappent, il est à la fois commun et original. Son regard est superbe et il est excellent; son front est plein de promesses, il rayonne; sa tête est une des plus grosses que l'on connaisse, et sa physionomie aussi sympathique que sa conversation. Pour être philosophe on n'est pas obligé d'imiter Diogène, d'habiter un tonneau et d'en accepter toutes les conséquences.

Pierre Leroux soutient sa famille entière, il a plusieurs frères et leurs enfants, il s'est marié deux fois et a, de ses deux lits, onze rejetons qu'il adore. Il a soigné sa première femme, morte folle, avec une tendresse et une sollicitude très-rare, sans renier aucune des suites de cette folie et sans se plaindre, au contraire. Dans sa femme, il aime toutes les autres et lui garde une fidélité scrupuleuse. D'une humeur parfaitement égale, d'une grande douceur, d'une bonté compatissante, il rend heureux ce qui l'entoure. Personne n'entend mieux que lui l'art de consoler, il compatit aux douleurs qu'il connaît, et cherche à deviner celles qu'il ignore, afin d'y compatir aussi. Nous avons tous les défauts de nos qualités, il est peut-être un peu faible, ce qui rend son commerce le plus agréable du monde aux indifférents. Ses amis préféreraient plus d'énergie ; à force d'être homme de sentiment, le sentiment devient élastique et se prête trop facilement.

Il aime bien, il est serviable ; insensible à la misère, il songe au bien-être des autres sans se soucier du sien, il n'a point d'ambition ; ses espérances ne sont que dans l'avenir des âges, il sait qu'il ne récoltera pas ce qu'il sème, il

n'en prodigue pas moins cette semence, divine croit-il, enfouie longtemps peut-être, mais devant produire des arbres géants, dont les branches abriteront l'univers entier. Tel est son rêve.

En affaires, il est oublieux, les intérêts matériels lui sont trop inférieurs, ce qu'il dépense pour le bien-être du genre humain ou pour le triomphe de *l'idée* est jeté dans le gouffre de l'immensité et devient pour lui un instrument brisé, auquel il ne pense plus.

Comme tous les penseurs, il déteste le monde et n'y va jamais. On ne le voit à aucune réunion, encore moins au café ou dans un club, excepté lorsqu'il s'agissait de politique militante. Sa sobriété est celle d'un spartiate, je ne crois pas qu'il sache ce qu'il mange ou ce qu'il boit. Il fait de très-longues courses à pied dans la campagne, car il habite les champs et ne vient à la ville que par exception. Il a maintemant planté sa tente à Jersey, sans que rien l'y oblige, il y vit dans la même retraite qu'auparavant.

Ainsi qu'il a peu de besoins, il a peu d'arrangement, chez lui la pensée envahit tout. Dès son plus jeune âge il se distingua dans les études sérieuses, il était à dix-neuf ans secré-

taire du ministre de la guerre. Son écriture ressemble à son visage, elle est bizarre, elle est grosse et bien formée, elle est belle, elle est lisible, et pourtant elle étonne.

Au total, Pierre Leroux est une individualité très-marquée, un de ces êtres destinés à jouer un rôle, et que Dieu a créés avec un dessein particulier sans doute. Il a reçu les dons nécessaires à sa mission providentielle, à côté de ces dons se trouvent les inégalités dont ils sont la source. L'avenir dira si ce rôle tracé a été rempli, et la postérité seule peut juger de tels apôtres, lorsque leur doctrine a porté ses fruits, ou lorsqu'elle est retombée dans les utopies.

VII

LOUIS JOURDAN.

Il y a toujours deux hommes dans un écrivain, il y a celui que le public connaît et celui qui se révèle seulement à ses amis; celui qui met souvent en action des principes tout opposés à ceux qu'il proclame, non pas parce qu'il est double, mais parce qu'il interprète sa pensée autrement qu'elle n'est généralement comprise, et aussi parce que toutes les maximes ne sont pas aussi faciles à suivre qu'à inventer.

Ainsi on se crée des physionomies fantastiques, on fait de ses auteurs favoris des portraits qui ne sont ressemblants que dans l'imagination, et si l'on vient à les connaître, on est tout surpris de les trouver justement le contraire de ce qu'on les supposait.

Louis Jourdan est dans cette catégorie.

En lisant ses articles du *Siècle*, d'une critique un peu acerbe quelquefois, ses attaques

anti-religieuses, bien des gens ont fait de lui un épouvantail, ils voient en lui un réprouvé et prodiguent les signes de croix dès qu'ils aperçoivent sa signature. Parlez de lui en province, à ce que l'on appelle improprement les bonnes âmes, elles se voileront le visage, car il est pour elles pire que Satan, avec ses cornes et ses griffes.

Les ennemis de la religion s'enorgueillissent de le compter dans leurs rangs, ils se font un bouclier de ses pensées, et le citent à chaque instant dans leurs discussions ; ses arguments ont autorité, ils le porteraient volontiers en triomphe, pour le récompenser de les défendre et de si bien exprimer leurs opinions. Chaque fois qu'il y a un mot à dire contre les prêtres, ils prennent un air narquois et se répètent :

— Nous allons voir ce que Louis Jourdan écrira là-dessus.

Et si, pour obéir à ce qu'ils nomment sa spécialité, il se laisse aller à quelques réflexions un peu sévères, ils reprennent en chœur :

— Nous le savions bien qu'il parlerait !

Les pauvres gens ! Combien ils se trompent les uns et les autres.

Ce démon si noir est le meilleur des êtres. Ce champion de l'incrédulité est un croyant.

Ils ne veulent pas voir dans ses écrits ce qui s'y trouve, parce que la vérité ne flatterait pas suffisamment leurs haines ou leurs passions; ils interprètent suivant leur caprice ou les besoins de leur cause ce qui est très-clair néanmoins, pour les esprits impartiaux. Chacun verra, dans cette polémique, ce qu'il y voudra voir, en alambiquant, en déchiquetant ses phrases, en les transformant s'il le faut. Ils se les jettent au visage, comme autrefois les pédants se jetaient leurs livres.

Les malheureux n'ont donc jamais lu les *Prières de Ludovic!* S'ils avaient seulement ouvert ce livre, si suave de pureté et d'idées religieuses, ils auraient tous reconnu leur erreur.

Ce n'est pas la foi que Louis Jourdan combat, c'est l'intolérance; sa plume n'est jamais trempée de fiel, elle est guidée par la justice, il la veut pour tous, il la veut éclairée et indulgente, il veut que les hommes ne dénaturent pas cette loi chrétienne que Dieu a faite si belle. Il n'est pas au monde un homme plus véritablement juste devant le Seigneur que celui dont on veut faire un drapeau contre lui.

Le trait le plus positif du caractère de Louis Jourdan est la bonté, non pas une bonté ordinaire, non pas une bonté banale, encore moins

une de ces bontés stériles qui s'étendent sur tous en paroles, et qui ne feraient pas un pas pour prouver leur compassion. Louis Jourdan est le dévouement incarné. Il ne songe jamais à lui, il ne s'occupe que des autres : ses amis trouvent toujours son cœur et sa bourse ouverts, son temps et ses soins leur appartiennent, il s'oublie complétement devant un service à rendre, et cela avec une simplicité, une bonhomie, une délicatesse, qui doublent le prix de ce qu'il fait. Il ne reculera devant aucune peine, aucune démarche, il ira solliciter des butors s'il peut soulager un malheur, et ne se rebutera d'aucunes difficultés.

Non-seulement il se donne tout entier à ses amis, mais il trouve le temps et le secret d'être utile à tous ceux qui souffrent ; il est infatigable pour le bien. Jamais sœur de charité n'a pansé plus de plaies et répandu plus de consolations. Il guérit les douleurs de l'âme, plus cruelles que celles du corps, et plus incurables souvent. Louis Jourdan mène une vie patriarchale, entouré de sa femme et de ses enfants qu'il adore. Il habite Passy et va s'y reposer le soir des agitations de la journée et de l'imagination. Son humeur est douce et égale, son plus grand mouvement de colère ne tien-

drait pas devant la crainte d'affliger quelqu'un. Il a été souvent dupe, comme les grands cœurs, il ne garde pas rancune à ceux qui l'ont trompé, il ne se plaint point ; s'il est amené, par les circonstances, à raconter sa déception, il le fera si simplement, qu'on croirait qu'il s'agit d'un autre.

Ce n'est pas que les moyens et l'énergie lui manquent, il retrouve sa vivacité méridionale lorsqu'il flétrit un abus ou qu'il défend une noble cause. Il faut l'entendre alors, il faut le voir s'animer. Sa parole devient d'une éloquence brillante et incisive, il a des raisonnements et des arguments puisés dans l'esprit de justice qui le distingue, puisés dans son esprit, dans son cœur surtout, auxquels on ne saurait résister.

Il est vif, il est drôle, il n'est pas caustique, il ne saurait se moquer de personne, il est sérieux et profond dans ses convictions et dans ses sentiments, il n'a jamais varié, c'est une de ces natures privilégiées pour le bien, qui ne font de mal qu'en rêves, et pour qui les illusions sont presque toujours des réalités. Il a l'amour de l'humanité poussé à l'excès, ainsi que presque tous les grands cœurs des mêmes croyances que lui. S'ils se trompent, c'est parce qu'ils veu-

lent arriver à la perfection et au bonheur parfait de notre race imparfaite et née pour souffrir. Leur bonne foi est entière, ils sentent plus qu'ils ne raisonnent ; tout est dévouement, tout est abnégation en eux. Avec de semblables convictions l'on fait des martyrs. Ainsi que tous les gens de son pays, Louis Jourdan est exalté et enthousiaste, il a le travail facile, il est laborieux et flâneur en même temps, ses journées se passent sans qu'il puisse dire comment, en courses, pour les autres bien entendu, en visites reçues, en occupations financières, auxquelles il s'est donné depuis quelques années et qui ne lui vont pas, bien qu'il ait réussi.

Il se lève très-matin et se met à écrire, surtout depuis que l'état de sa vue lui interdit de s'occuper le soir. Il prend un bain froid tous les jours, déjeune et part pour Paris ; il commence sa vie militante jusqu'à cinq heures, où il retourne à sa famille. Il revient quelquefois le soir, mais rarement, va peu au théâtre, si ce n'est pour des nouveautés, ou pour de la musique, qu'il aime beaucoup.

Personne n'est plus simple d'habitudes et de toilette. Il n'a aucun désir d'attirer l'attention, ne se met pas en avant, et n'a d'envie contre qui que ce soit. Satisfait de son sort, il ignore

l'ambition ; il vivrait tranquille, dans une médiocrité suffisante, jouissant du bonheur de ceux qu'il aime, et ne demandant à ce monde que ce qu'il peut donner. Il se contente facilement, rien n'est perdu avec lui, il sait gré des moindres choses, et le prouve à l'occasion.

Il est souvent trompé et ne juge pas très-sainement ceux qui l'environnent, il est trop désireux de ne voir que le bien, il ne peut se persuader le mal et se nourrit des chimères que sa confiance lui présente. Sa sérénité n'est pas troublée par les déceptions.

— Tant pis pour ceux qui abusent de la bonté des autres, dit-il.

Ce n'est pas, selon lui, une raison pour changer, ni pour se donner des torts. Il est esclave de ce qu'il considère comme des devoirs, et ces devoirs lui sont chers. Lisez la dédicace placée à la tête de ses *Mauvais Ménages*, qui ont eu tant de succès ; si vous avez aimé votre mère, les larmes vous viendront aux yeux malgré vous. Le style de Louis Jourdan lui ressemble, il est franc et limpide comme sa pensée. On peut mettre ce qu'il écrit entre toutes les mains ; abstraction faite de l'esprit de parti, on n'y trouve pas un mot nuisible ou dangereux si on

se met à son point de vue, ce qui est possible même sans accepter ses doctrines, toutes empreintes du génie de Saint-Simon, son premier maître, pour lequel il a une admiration indestructible.

Louis Jourdan n'a ni passions ruineuses, ni goûts de dépenses, il aime les arts et en sent vivement la beauté. Sa maison est confortable, c'est celle d'un sage, d'un père de famille, d'un amateur de la nature. Il ne reçoit chez lui que des intimes, et en très-petit comité. C'est enfin un de ces ouvriers de la première heure qui, lorsqu'ils viendront demander leur salaire, appuyés sur leurs faucilles, après avoir fini leur tâche, recevront le *talent d'or* tout entier, comme les plus laborieux et les plus solides ; l'Éternel leur dira :

— Vous avez bien mérité de moi, soyez béni.

Je viens de juger impartialement deux hommes, dont je n'ai jamais partagé et ne partagerai jamais les convictions ; j'ai tâché de les voir tels qu'ils sont, sans me laisser influencer par des répugnances d'opinion, souvent injustes. Je crois fermement qu'ils désirent le bien, s'ils se trompent dans la manière de le faire, il ne faut pas moins leur en savoir gré, d'autant plus qu'ils mettent tout en œuvre pour y réussir.

VIII

M. COUSIN.

Notre siècle a toutes les outrecuidances et toutes les présomptions, peut-être aura-t-il celle de prétendre à une école philosophique, créatrice et indépendante. Il citera des noms fameux, certainement, des hommes d'un mérite incontestable ; mais ces hommes sont-ils autre chose que les échos, que les disciples des anciens? Ont-ils découvert une doctrine nouvelle acceptable ? Ont-ils creusé plus avant que leurs devanciers dans les abîmes du cœur humain, et leurs conseils ont-ils acquis un pouvoir régénérateur sur les idées ?

Il nous est permis d'en douter, il nous est permis de nier cette école, à laquelle l'unité manque, dont les membres se dispersent, et qui n'a point porté de fruits, apparents du moins. Sauf quelques rêveurs, bâtissant sur l'impossible, les autres sont des orateurs brillants, des logiciens

spirituels et spécieux. Ils peuvent avoir une influence directe sur les masses, par la magie de leur parole; presque aucuns ne sont assez convaincus pour que leur enseignement n'ait jamais varié. Beaucoup d'entre eux regardaient l'avenir, effrayés de ses présages ; ils tournent maintenant la tête en arrière, afin de ressaisir les lambeaux du passé. Nous ne valons pas mieux que nos pères, nous valons moins, peut-être, et, selon toutes les probabilités, nos enfants vaudront moins que nous, en dépit de l'ère nouvelle qu'on nous annonce et des progrès que nous proclamons si haut.

Nous avons dans M. Cousin un frappant exemple de ce que nous venons d'avancer : il l'avoue lui-même, il a fait de la philosophie comme il aurait fait un autre genre de littérature, moins bien peut-être, ses facultés élégantes le rendant plus amoureux de la forme que du raisonnement. Il a suivi un ordre d'idées où ses relations l'entraînaient, à l'époque où il a commencé sa carrière. Il a pris dans les différentes écoles pour se composer un bagage; il a glané la meilleure part, suivant lui, la plus étincelante, à coup sûr, et il en a composé un tout qu'il s'est approprié, dont il a fait sa doctrine, et qu'il a livré à l'appréciation de ses disciples.

Plus tard son esprit a choisi une autre direction; il a cherché dans l'histoire la vérité qu'il demandait en vain à son siècle, et de nouveaux horizons se sont déroulés à ses yeux. Il a vu les révolutions de ce temps-ci, il a compulsé les révolutions d'autrefois, il a trouvé qu'elles se ressemblaient au fond, mais que la forme était moins blessante jadis. Lui, pour qui la forme est si entraînante, je vous l'ai dit, il a découvert les motifs de cette différence dans la différence du principe des révoltes, avant 89, et dans les chefs qui conduisaient les mouvements populaires. La Ligue et la Fronde surtout se composaient d'éléments aristocratiques; le peuple ne se battait pas pour lui-même, il ne songeait pas aux bouleversements, il n'était pas le maître, et ses excès étaient presque toujours comprimés; on avait donc des révolutions à l'eau de rose. Une nature fine comme celle de M. Cousin devait préférer celles-là.

De là, sa prédilection pour le dix-septième siècle, qu'on a appelé son amour pour Mme de Longueville. M. Cousin est un poëte, bien qu'il n'ait point imprimé de vers; par conséquent, il est un rêveur. Il a rêvé cette charmante princesse et ses charmes; il l'a placée dans ces palais aux grands escaliers, aux salles immenses, puis dans

sa solitude et sa pénitence de Port-Royal. Il a rêvé cette époque splendide où toutes les gloires furent données à la France, depuis celle du monarque jusqu'à celle de la beauté. Il a vécu de cette existence qui rend la nôtre mesquine et rétrécie. Son esprit s'est trouvé à l'aise en ce cadre merveilleux, il s'est élevé plus encore, et nous devons à ce recueillement les ouvrages qu'il nous a donnés depuis quelques années.

M. Cousin a accepté les amitiés et les repentirs de son héroïne, il a été sévère pour ce duc de La Rochefoucauld, dont l'esprit était aussi positif que le cœur. On se rappelle le joli mot de Mme de La Rochefoucauld d'aujourd'hui à notre philosophe. Un jour, dans un salon où ils se trouvaient tous les deux, il s'approcha d'elle avec l'aisance et la familiarité respectueuse d'une connaissance un peu intime. Ils ne s'étaient jamais parlé, il la prenait pour une autre personne, qui lui ressemblait comme une caricature ressemblerait à un joli portrait. Il s'excusa par cette explication.

— Ah ! monsieur, répondit-elle, c'est pousser trop loin votre vengeance contre ma famille.

C'est qu'en effet l'historien s'est tellement identifié avec son récit qu'il a pris les sentiments

de ses personnages, il est facile de le comprendre à la façon dont il les exprime.

M. Cousin a le visage distingué et la physionomie expressive. Il a dû avoir plus que cela dans sa jeunesse; il est toujours très-bien tenu, ses manières sont parfaites, il est homme du monde autant qu'on peut l'être. Sa conversation a du charme, surtout sur ses sujets favoris. Il n'a pas peut-être cette verve et cette séduction de langage que nous signalions chez ses émules, il a la grâce de l'expression, la force des pensées, et le tour le plus élégant dans la manière, ainsi que nous l'avons remarqué pour son style.

Il est grand, élancé, il adopte volontiers les façons des seigneurs d'autrefois. Il a comme eux des airs de tête renversés, une main dans son gousset et les jambes croisées. Cela lui sied, car ce n'est point une affectation. Il va assez souvent dans la société, où il est très-désiré et reçu comme il mérite de l'être.

Sa mise est fort soignée, sans l'exagération de la mode, c'est la mise d'un homme de son âge, on voit qu'il a beaucoup d'esprit et un bon esprit, celui qui sait éviter les écueils et qu'un tact exquis dirige d'abord.

Il souffre malheureusement d'une maladie

cruelle, elle le retient beaucoup chez lui, et même dans son lit, lorsque les douleurs sont trop fortes. De nombreux amis viennent l'y chercher. Sa vue affaiblie lui interdit un travail assidu, il dicte souvent, et se fait lire par un secrétaire les différents livres dont il a besoin pour ses ouvrages. Il prend beaucoup de notes, et, quand il a choisi un sujet, il l'approfondit jusqu'à ce qu'il en soit complétement le maître, il ne laisse rien perdre, il ne néglige pas un détail, il sait tout utiliser.

Ses traits ont une expression douce, quelquefois triste et préoccupée, c'est qu'il pense beaucoup, c'est qu'il vit beaucoup en lui-même, ou plutôt en un autre cercle que le nôtre. Sa politesse est extrême, il rend à chacun ce qu'il doit; il n'est ni susceptible ni exigeant en retour.

Dans son appartement de la Sorbonne, M. Cousin a une magnifique bibliothèque. Il a pour les livres un amour de savant et d'adepte. Il recherche les belles éditions, les rares surtout. Sa bibliothèque est son luxe principal; enfermé avec ses chers *bouquins*, il oublie le reste. Ses reliures sont splendides, il ne les montre qu'aux amateurs dignes de les apprécier. C'est de sa part une preuve de sympathie que de vous

admettre dans ce *sanctum sanctorum* : ne l'obtient pas qui veut.

Parmi les objets précieux que renferment ces rayons, un des plus chers à son cœur est le livre de prières que l'infortuné marquis de Cinq-Mars tenait à la main, en montant sur l'échafaud. Quelle inestimable relique pour un amoureux du dix-septième siècle !

M. Cousin n'est pas aussi heureux en gravures et en tableaux qu'en livres, bien qu'il en ait une immense quantité. Ses connaissances, à cette égard, ne sont pas irréprochables.

Il a inventé ce qu'il appelle l'*école française*, on ne sait pourquoi. Cette école française est tout à fait individuelle ; selon lui, elle est très-supérieure à l'école italienne, à l'école hollandaise ; elle n'est absolument caractérisée que pour lui. Nous autres, profanes, nous la croirions aussi bien espagnole ou anglaise.

Il a surtout la manie des collections ; ainsi, lorsqu'il adopte un héros, il lui faut tous les portraits, toutes les images qui le représentent, celles où il joue un rôle, et cela depuis des enluminures d'un sou jusqu'à des gravures de vingt louis. Il les classe et les réunit, avec les explications qu'il peut recueillir ou qu'il se procure. Il possède ainsi un carton tout entier sur le grand

Condé, un autre sur Mme d'Hautefort ; quant à Mme de Longueville, on juge qu'il n'en a pas dédaigné une parcelle.

Il passe de longues heures dans son musée de souvenirs, dont il est très-fier. C'est en somme une nature contemplative, élevée, très-attachante. Elle a été longtemps indécise, maintenant elle a trouvé son milieu et elle s'y tient.

N'est-ce pas une belle chose qu'un esprit assez vaste, assez puissant pour satisfaire le cœur, pour puiser en lui-même des ressources, capable de se créer les joies et les ravissements de la passion. Les certitudes de la vie valent-elles ces illusions charmantes que rien ne peut détruire, et qui sont à l'abri des déceptions, puisque l'objet en est si bien connu, qu'il ne peut déchoir ? Heureux ceux qui nourrissent de si douces chimères, qui peuvent jeter loin d'eux les réalités d'un monde perverti, et croire à ce qu'ils rêvent, plutôt qu'à la vérité de ce qu'ils voient !

IX

LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

Lorsqu'on veut peindre une époque en peignant les hommes qui l'ont traversée, il faut s'occuper non-seulement des plus illustres, mais des plus connus, à tort ou à raison. Or, il est peu d'écrivains dont la renommée se soit autant répandue que celle du vicomte d'Arlincourt, si oublié aujourd'hui. C'est encore un type : il se présente à l'imagination escorté de la société qui le célébra, et dont il ne restera bientôt plus de traces. Il traîne derrière lui un cortége d'antiques, des médaillons d'airain, de marbre ou d'argile, à l'empreinte plus ou moins effacée. Cette étude est en même temps celle de la génération qui s'en va, emportant ses croyances et ses dévouements, qui ne se retrouveront plus.

M. d'Arlincourt a eu la jeunesse la plus splendide que Dieu puisse accorder à un homme

quel qu'il soit, fût-ce un roi ou un homme de génie. Il avait reçu tous les dons en partage : la richesse, la position, une beauté suffisante, l'intelligence certainement, et surtout un de ces heureux amours-propres qui doublent ces avantages aux yeux de ceux qui les possèdent, et les transforment en héros, pour peu que les flatteurs aident à cette chimère. Lorsqu'il entra dans le monde, c'était sous le premier Empire, on n'y tenait sa place que l'épée à la main; il débuta comme la jeunesse d'alors, par l'armée, où il se conduisit comme chacun se conduisait. Il avait déjà l'imagination vive et croyait à l'antiquité de sa race, anoblie par Louis XV, dans la personne de son aïeul, fermier-général, lors d'une grande distribution de *savonnettes à vilain* à toute la finance. Les petits-enfants seuls de M. d'Arlincourt seraient donc gentilshommes, et de fraîche date encore. C'est là une vérité qu'il faut bien avouer, en dépit de l'opinion reçue, opinion que le pauvre vicomte affichait de bonne foi. On l'eût beaucoup étonné en lui prouvant qu'il ne datait pas des Croisades, et, s'il existait encore, il y aurait une barbare cruauté à lui faire un pareil chagrin, il n'y survivrait pas.

Il se crut donc un descendant des preux, il

se transforma en ménestrel, chantant son Dieu, son roi, sa dame; il se farcit le cerveau des romans de son époque, des anciens fabliaux, des ouvrages de M. de Chateaubriand, des poëmes de lord Byron, et même un peu de Walter-Scott; de tout cela il composa un genre inconnu jusqu'à lui : il fut l'ébauche du romantisme, on ne peut se le dissimuler; il en fut le précurseur, et toute la tribu des échevelés tenait de lui de près ou de loin. Son premier livre, *le Solitaire*, fit une révolution dans la littérature et dans le monde. On se l'arracha; *jamais*, entendez-vous — *jamais*, ni M. de Lamartine, ni Hugo, ni Dumas, n'obtinrent un succès pareil. Il eut en fort peu de temps *vingt-sept éditions!* Il fut traduit dans toutes les langues : la mode s'en empara; tout fut *au Solitaire* et le nom est resté à une couleur. L'Opéra-Comique, les petits théâtres eurent leur *Solitaire.*

On en fit des tableaux, des gravures, des chansons, des romances. La cour vint confirmer ce triomphe, que les femmes couronnaient de leur amour; le Roi, Madame, duchesse de Berry, avouèrent hautement leur sympathie pour l'auteur; cette dernière lui fit même une visite à son château, où il lui donna des fêtes superbes.

Les salons suivirent l'exemple qui leur était

imposé : ils le devancèrent même. Les billets doux, les passions et les rendez-vous pleuvaient chez l'heureux poëte. Il recevait de toutes parts des gages d'amour inconnus : on arrêta un soir sa voiture dans les Champs-Élysées pour y lancer un bracelet de cheveux orné de chiffres en brillants entrelacés. Son cœur était tiré à quatre dévouements : les unes mettaient à ses pieds leurs positions et leurs fortunes ; les autres le menaçaient de se jeter par les fenêtres. C'était comme une épidémie d'adorations et de désespoirs. Son portrait parut au Salon : il était représenté écrivant sur un de ses genoux, drapé dans un manteau, les yeux levés vers le ciel. Cette attitude byronienne, au milieu d'un site sauvage, avec des sapins et une cascade, acheva de tourner les têtes ; la lithographie reproduisit le chef-d'œuvre à des milliers d'exemplaires, qui furent enlevés aussitôt.

Comment, après de tels témoignages, ne se serait-il pas établi sur le piédestal, que dis-je! sur la colonne qu'on lui élevait ? Il n'y manqua pas, il s'y casa si bien qu'il y est mort, en dépit du vide qui se faisait autour de lui. Il s'était créé une foule de carton inamovible, toujours les bras levés, comme des points d'admiration, la bouche ouverte pour crier : bravo ! Il a vu cette

foule avide de le contempler jusqu'à la fin, il s'est enseveli dans sa gloire passée, elle lui a servi de linceul, et Dieu est si miséricordieux qu'il ne l'aura pas désabusé ; il lui laissera ses illusions en paradis.

Car, hâtons-nous de le dire, avant de continuer l'histoire de cette singulière erreur, M. d'Arlincourt avait de grandes qualités ; il était honorable jusqu'à l'exagération ; il était bon, bienveillant, incapable d'un méchant propos, à plus forte raison d'une action méchante.

Il rendait une justice éclatante à tous les talents, à toutes les supériorités. Dévoué et fidèle à sa cause, il chanta, troubadour solitaire, sur les ruines de la monarchie, sans que les voix qui couvraient la sienne lui donnassent même une distraction. Ceci est plus rare qu'on ne pense, par le temps qui court, et celui qui, pendant trente ou quarante ans de sa vie, a écrit tant de pages sans dévier une fois de sa route, mérite une mention honorable.

Parfaitement homme du monde et de bonne compagnie, sa conversation était charmante, non pas d'esprit peut-être, mais de grâce et de savoir-vivre. On ne citait ni ses mots, ni son éloquence ; on citait son désir d'être agréable,

le tour délicat qu'il donnait à ses compliments, son respect pour les femmes. On citait surtout ses excellents procédés envers elles et envers ses amis. Il était fort aimé, fort estimé de ceux qui le connaissaient. Serviable, généreux, il compromit sa fortune pour obliger les autres, et la refit plus tard par un second mariage avec une femme fort riche. Leur maison fut comptée dans la société parisienne, et l'on se disputait la faveur d'y être reçu.

Il donna des fêtes dont on se moquait et auxquelles on courait avec empressement. Le monde est ainsi fait. Il en était de même pour ses lectures trop souvent répétées. On se disputait ses jours. On se disputait les places pour l'entendre, et puis on bâillait, et puis on criait en arrière :

— J'étais hier à tel endroit, M. d'Arlincourt a fait une lecture ; mon Dieu ! que c'était ennuyeux ! les salons étaient si pleins qu'on ne ne savait où s'asseoir. Quelle corvée !

Si cela vous ennuyait, qu'alliez-vous y faire ? si c'était une corvée, pourquoi supplier l'auteur de venir chez vous ? Pourquoi cet empressement ? pourquoi ces applaudissements sans fin ? Qui ne s'y serait trompé à sa place ? On raillait son amour-propre, comment n'en aurait-il pas

eu ? quel sens droit et ferme n'eût pas tourné à ce vent de la flatterie ?

M. d'Arlincourt a fait plusieurs voyages ; les cours étrangères l'ont reçu avec des honneurs singuliers ; non-seulement on le chargeait de décorations et de tabatières, mais on envoyait au devant de lui, à de grandes distances, des chambellans, des gardes d'honneur ; on le fêtait comme une puissance ; les journaux étaient pleins de ses apothéoses. Il revenait en France, non pas bouffi, mais pénétré de ses succès : il les racontait naïvement, sans emphase, avec la conviction de les avoir mérités, et comme une chose qui lui était due.

Jamais contentement de soi-même ne fut si complet, si sûr de son fait, et si plein de mansuétude. Pas la moindre goutte de fiel, pas le plus léger soupçon d'envie ne se glissait dans son âme. Ordinairement les vaniteux nient le mérite des autres, ou ne l'accordent qu'avec une restriction malveillante. Le vicomte n'était point ainsi : il acceptait le talent de chacun, il le louait volontiers et sincèrement, et se plaçait dans une sphère à part, où nul ne pouvait l'atteindre ; il s'y balançait dans l'espace, il planait au-dessus du monde, et s'y berçait dans des songes d'or. Son imagination ressemblait à ces gloires du cinquième acte des féeries, où le génie paraît

couronné de lauriers, entouré de guirlandes de fleurs, éclairé par des feux de Bengale. Il était heureux ainsi, aucun nuage ne troublait la pureté de ce ciel, toujours noyé dans des flots d'azur et d'opale.

Son style, qu'on lui a tant de fois reproché, n'était pas une affectation : il ne le travaillait pas ainsi exprès, il n'aurait pu écrire autrement, les phrases lui venaient renversées à l'esprit. Il y a cependant de belles pages dans ses livres, il y a de la passion, de la poésie ; l'invention pèche par l'invraisemblance, par la couleur locale surtout ; il habille ses héros à notre mode, il leur prête nos sentiments et nos discours, il ne s'inquiète guère des dates, ni des coïncidences historiques. Semblable à Shakspeare, il eût volontiers fait tirer le canon aux Romains s'il en eût eu besoin pour construire sa fable. Qu'importe d'être vrai, pourvu qu'on soit intéressant !

Quant à ses drames, à son poëme de *la Caroléide*, quelques vers sont restés dans la mémoire de tous. Je ne les citerai pas, on s'en souvient. Beaucoup les répètent sans se douter qu'ils lui appartiennent ; on en fait les honneurs à des auteurs plus nouveaux, qui, certes, n'y ont pas des droits égaux aux siens.

Au total, je ne saurais trop le répéter, excepté

cette satisfaction de sa personne, bien justifiée par l'encens qu'on lui prodigua, M. d'Arlincourt n'avait aucun de ces défauts qui marquent dans la vie d'un homme et de ceux qui l'entourent. Il a laissé de vifs regrets, il avait des amis, et pas un ennemi, j'en suis sûr. Nul n'aurait pu lui en vouloir, il n'a jamais désiré le mal à qui que ce soit ; à plus forte raison il était incapable d'en faire.

Son appartement était un vrai musée, où les plus augustes mains déposaient leur offrande. Je ne pourrais compter les portraits, les bagues et les autres joyaux envoyés par les têtes couronnées ; il y tenait excessivement et les montrait avec plaisir. On a disputé dans le temps le succès fabuleux du *Solitaire* et de ses successeurs, on allait jusqu'à prétendre qu'une fée chérie et bienfaisante achetait sous main les éditions complètes retrouvées plus tard dans un grenier, cela est faux : tout a été vendu, et bien vendu, et très-lu, qui pis est; il est impossible d'en douter, si l'on se rappelle l'enthousiasme qu'inspira cette lecture : interrogez les contemporains, vous verrez que je ne vous trompe pas.

M. d'Arlincourt avait perdu une fille charmante ; il ne s'en consola jamais.

X

LE DOCTEUR CABARRUS.

Je ne sais pourquoi je ne m'occuperais point des médecins, dont tout le monde s'occupe de gré ou de force, et qui s'occupent de tant de gens. Je n'ai pas la prétention de faire de la science et de prendre parti ni pour les allopathes, ni pour les homœopathes; à mon sens la meilleure médecine est celle qui guérit. Les deux factions racontent des cures miraculeuses, prenons-les donc toutes deux et ne discutons pas ce que nous ignorons, c'est au moins superflu.

Nous allons peindre un docteur homœopathe pour commencer, non parce qu'il est disciple d'Hahnemann, mais parce qu'il est lui-même, à cause de son individualité. C'est un de ces hommes que l'on voit partout, qui tiennent à tout, et dont la place est marquée dans l'histoire anecdotique d'une époque.

Frère aîné des princes de Chimay, fils de la célèbre Mme Tallien, de *cette belle Notre-Dame de Bon-Secours*, qui fut si excellente et si courageuse dans la Révolution M. de Cabarrus lui ressemble par beaucoup de côtés. Il a la grâce de son sourire et sa physionomie pleine de distinction. Sous d'autres rapports, il tient plus de son grand-père, le comte Cabarrus, l'illustre financier espagnol, que de Mme Tallien ; je dois le dire, si elle s'entendait en finances, elle s'entendait surtout à dépenser largement et généreusement sa fortune. C'est encore une sorte d'économie politique dans certaine position.

Elle destina son fils à la carrière de son aïeul, lui fit faire de bonne heure des études en conséquence, et lui donna pour professeur un des hommes de ce temps, qui s'entendait le mieux à grouper des chiffres, pour en tirer le meilleur parti possible. L'élève prit à son maître, le fameux Ouvrard, la sûreté de son coup d'œil, la justesse de ses vues, cependant il ne se donna pas tout entier à cette partie de son éducation. Une vocation irrésistible l'entraînait vers la médecine, il se mit à l'étudier, malgré les heureux commencements de ses spéculations en affaires.

Cette double direction imprimée à ses travaux

explique toute la vie du docteur. Son esprit achève de la compléter et la présente sur une troisième face, peu ordinaire à ceux de sa profession. Il a plusieurs existences, bien distinctes. Celle du travailleur, du praticien, à laquelle appartient sa journée. Son salon d'attente est un des lieux les plus singuliers de Paris ; on y voit des célébrités de tous les genres, surtout des artistes dont il est l'ami. Depuis trente ans, il vit avec l'élite de l'intelligence et de la poésie : Lamartine, Victor Hugo, A. Dumas, Béranger, le charmant comte d'Orsay, se sont succédés dans son intimité, et s'il regrette amèrement ceux qui ne sont plus, ceux qui restent encore le dédommagent de plus en plus. Il a de précieux autographes qui lui sont adressés ; des vers de Lamatine, illustrés par des dessins de Calame, des pages de Victor Hugo, écrites et peintes par le grand exilé. Je ne vous parle pas des lettres ; elles sont innombrables.

Sa spécialité, c'est la *voix*. Il soigne la voix et il la fait revenir lorsqu'elle est perdue, assure-t-on. Aussi a-t-il pour clients tous les ténors et tous les sopranos. Soit qu'il ait réellement la puissance de les guérir, soit qu'il leur persuade qu'ils le sont, ce dont quelques mé-

chants l'accusent, ils l'ont proclamé le docteur Miracle. Ceci a donné lieu à beaucoup de critiques, on n'attaque en lui que sa médecine, les ennemis du progrès s'en prennent à l'homœopathie, mais tous s'accordent à proclamer que, s'il n'a pas la panacée universelle, il y met tant de zèle, de bonne volonté et de grâce, qu'il fait violence à l'art, à plus forte raison à la nature, et que tous les deux lui obéissent aveuglément.

Il n'en est pas moins très-positif, en dépit de ces sceptiques, que nos plus grands chanteurs et nos plus célèbres virtuoses assiégent sa porte et prennent ses conseils.

Une d'entre elles, un peu naïve, se fit présenter à lui, et, après une foule de compliments, elle ajouta : — Vous êtes la Providence des artistes, aussi il y en aura beaucoup à votre convoi et j'espère bien y chanter aussi. — Je vous remercie, madame, de ces bonnes dispositions, répondit Cabarrus, cependant ne vous hâtez pas trop d'apprendre votre motet.

Le docteur avait commencé par l'allopathie, ainsi que tous ceux de son époque. Un de ses maîtres fut Dupuytren, qui, reconnaissant en lui de grandes qualités, l'encouragea par des prophéties brillantes sur son avenir. Il alla jusqu'à lui prédire que la plus heureuse de ses

spéculations serait l'exercice de la médecine, et il ne s'est pas trompé.

Au milieu de ces globules et de ces infiniments petits, M. Cabarrus a encore des retours vers les travaux financiers. Il vit familièrement avec la haute finance et soigne plusieurs des notabilités sonnantes de ce temps-ci. Il trouve des combinaisons qui les étonnent et raisonne souvent mieux qu'eux sur ces matières dangereuses. En 1848, il adressa dans la *Presse*, une lettre à M. de Lamartine. Ces quelques lignes contiennent les vrais principes du crédit et la consolidation de la dette flottante, adoptée par le gouvernement républicain sur la proposition de M. Cabarrus ; cette ingénieuse idée a non-seulement libéré la France, en enrichissant les créanciers, mais elle rend pour l'avenir toute banqueroute inutile.

Épris du progrès en toutes choses, le docteur s'est donné à l'homœopathie, sans renoncer pourtant à ce qu'il avait appris, à ce qu'il pourrait apprendre encore. Il a expliqué sa conversion dans un livre qui a pour titre : *Philosophie de la médecine*. Le livre est rempli de science et d'anecdotes en même temps, il a été lu à quelques amis seulement, et si l'auteur consent à le faire connaître au public, il est appelé à un grand succès.

La journée de M. Cabarrus appartient tout entière à ses malades et à ses études, nous l'avons dit, rien ne l'en détourne, pas même ces éclairs de génie calculateur, dont nous parlions tout à l'heure. Il est sérieusement enveloppé dans sa robe de médecin, et Molière ne s'en fût pas moqué, lui le grand sceptique de Gallien et d'Hippocrate. Il est vrai qu'Hippocrate et Gallien n'étaient pas des homœopathes, ce qui est tout à fait différent.

A partir de sept heures du soir, cette robe est renfermée dans une armoire, nous ne retrouvons plus le grave personnage, dont la tête enfante tant de choses sérieuses et dont la main signe tant de bienfaisantes prescriptions; il ne reste que l'homme d'esprit, le conteur charmant, l'habitué des réunions de Mme de Girardin, appelées par M. de Lamartine : *Les petits couverts de rois sans sujets.*

Il ne dîne jamais chez lui, il n'a point de vie intérieure. Autrefois il mangeait au café de Paris, maintenant c'est au café Anglais. On le sait et on va l'y attendre, afin d'apprendre de lui des nouvelles et de l'entendre les raconter. Cette conversation étincelle de mots heureux et d'aperçus philosophiques. Il juge parfaitement les événements et les hommes, mais il a une étrange habitude, c'est de mettre lui-même ces

mots et ces aperçus en circulation sous le nom d'un autre. D'abord ce fut M. de Montrond, puis, plus tard, le prince Calimaki, ce qui faisait dire à la grande Delphine :

— Je connais quelqu'un qui a plus d'esprit que Cabarrus, c'est le prince Calimaki.

Elle a cité beaucoup le docteur Cabarrus, entr'autres dans son roman de *Marguerite*, la fameuse définition des affaires.

— C'est l'argent des autres.

M. de Girardin est son frère de lait, ils ne se sont jamais perdus de vue depuis lors. C'est avec lui que le rédacteur en chef de la *Presse* affronta la colère de la foule, dans cette fameuse journée de 48, racontée à l'article de M. de Girardin. Ils coururent ensemble cet immense danger, et le médecin ne montra pas moins d'intrépidité que le publiciste. Il est très-courageux et très-énergique, bien que personne n'ait plus de douceur et un caractère plus facile. Il est bon, il est serviable, il oblige volontiers de ses démarches et même de sa bourse, il ne peut pas voir souffrir, ce qui est étrange chez un homme accoutumé à vivre entouré de souffrances.

Il est gai, il plaisante volontiers, il manie très-bien la raillerie sans méchanceté. Toujours prêt à la riposte, il n'attaque guère; il aime à

parler, son langage est choisi sans pédanterie. Ses manières sont parfaites, il est d'excellente compagnie mais le trait particulier de sa physionomie est la bienveillance.

Il est partout; on le rencontre dans les salons, aux premières représentations, aux réunions d'artistes. Recherché dans tous les mondes, il y tient admirablement sa place, il n'est ni pédant, ni obséquieux.

Chaque soir, de onze heures à une heure du matin, le docteur se promène sur le boulevard des Italiens, hiver et été; il faut une pluie battante pour qu'il y manque.

Cinq ou six fidèles l'accompagnent, parmi eux est le docteur Favrot, un allopathe homœopathique, je ne dis pas homœopathisé, car il n'a pas changé de croyance, il fait seulement quelques excursions dans le camp rival et il y butine. Des feuilletonistes, des chroniqueurs bien avisés, ne manquent pas ce rendez-vous quotidien, ils le quittent avec leur article tout fait, car on y parle de tout et de tous, et le trait n'y manque pas plus que le fond.

M. Cabarrus adore les femmes, il en est sans cesse entouré, il a pour elles de ces galanteries, de ces attentions du siècle dernier, reflets de son adorable mère et qui la rappellent. Son en-

fance, entourée de ces souvenirs, a fait de lui un des hommes agréables de l'époque qui s'en va. On n'est pas ainsi maintenant, la génération qui s'élève n'aura même plus d'idée de ces façons chevaleresques, lorsque celle-ci aura disparu; la révolution est plus complète sous ce rapport que sous les autres, car il ne restera pas même les traditions. Hélas ! ils s'en consoleront, les niais, qui sait s'ils ne riront point de nous, même par ce que nous avons la faiblesse de les plaindre.

X

ROSSINI.

On a beaucoup dit, on a beaucoup écrit sur le roi de la musique moderne, on a examiné, exalté son talent merveilleux. Je ne sais si une étude consciencieuse a été faite sur sa personne, et c'est avec cette confiance que je l'entreprends aujourd'hui. Un homme d'une pareille valeur est une individualité puissante, avant que d'être un grand artiste. Il est devenu musicien, parce que son penchant, les circonstances et mille autres raisons l'ont poussé dans cette voie, mais n'importe quelle carrière il eût embrassée, il y eût tenu la première place, il eût pu être non-seulement ministre, calculateur, philosophe !

C'est encore un homme de génie et le génie c'est l'incarnation suprême de Dieu. A peine si un siècle en fournit deux ou trois; Rossini a été merveilleusement doué, il a tant reçu de la Providence, même les défauts nécessaires au

contre-poids de ses qualités, ces défauts *utiles* sans lesquels on est toujours malheureux, ces défauts qui relient un pareil homme à cette terre d'argile, qui lui servent à conduire les autres, et à s'en créer des instruments.

Ce génie, comme tous les génies complets, est essentiellement multiple. Il a composé *Moïse* et *Guillaume Tell*, il a écrit le *comte Ory* et *Le Barbier*. Il travaille tantôt avec son âme, tantôt avec son esprit. L'une lui dicte un jour les sublimes mélodies d'*Otello* et *Sémiramide*, l'autre gazouille à son oreille les fanfaronneries adorables de l'*Italienne à Alger*. Il est tout entier dans ses œuvres, avec ses élans passionnés, avec ses douleurs rêvées, avec ses éclats joyeux et ses moqueries. Il a ses insouciances et ses paresses ; ses boutades d'enfant gâté, en cherchant bien, nous les retrouverons encore. Cette faculté créatrice et dominante, qui n'a qu'un nom dans toutes les langues, s'empare de celui qui la possède au point de le posséder à son tour, et de ne plus lui laisser la libre disposition de lui-même. Rossini a combattu son génie plus que personne, il a voulu de lui le repos après en avoir obtenu la célébrité et la fortune, il l'a comprimé peut-être, mais il ne l'a pas vaincu et la preuve, c'est qu'il compose encore, c'est que, presque chaque

jour, il écrit de la musique, il la garde pour lui et pour ses élus, c'est à proprement parler de la musique aussi brillante, aussi magnifique que s'il l'eût dédiée à un parterre de rois.

Ce Cygne de Pesaro est un des plus vastes, des plus charmants esprits que Dieu ait créés, il a le trait, il a la profondeur, il a l'à-propos surtout. On ne peut l'embarrasser; il a réponse à tout, il écoute admirablement, sa physionomie peint ce qu'il pense, ou plutôt ce qu'il veut penser. Quant à sa pensée réelle, nul ne la sait complétement que Dieu et lui. Sa conversation est prestigieuse, il y mêle tout ce qui sait plaire et attacher. Il est caustique souvent, il a cette pointe de malice qui relève la causerie et qui lui donne du montant. Il marque d'un mot les gens et les choses, ce mot reste et ceux qui l'entendent ne peuvent l'oublier, il reste dans la mémoire comme un tableau.

Son tout est exquis, il s'arrêtera juste à la nuance qu'il ne faut pas franchir. Il juge d'un coup d'œil d'aigle et les hommes et les positions, il sait ce qu'il faut faire pour réussir, il sait les difficultés du chemin et ne s'aventure jamais qu'après avoir exploré les routes.

Rossini est adroit au suprême degré, il a dans le caractère plus de finesse encore qu'il n'en a

dans le regard. Il est Italien jusqu'au bout des ongles, et il connaît à fond son pays. Il sait par cœur ses compatriotes. S'il voulait parler, personne mieux que lui ne définirait l'Italie, personne n'en prédirait plus sûrement les destinées, il a le jugement droit et sûr, il observe car il parle peu, excepté lorsque sa verve méridionale l'entraîne, en petit comité et devant des amis éprouvés.

Il ne pose point, il est naturel, il n'a ni la modestie d'un homme timide, ni l'assurance d'un vaniteux. Il a de lui-même l'opinion qu'il doit en avoir. Il ne s'estime pas plus qu'il ne faut, il est très-capable de se rallier en sa pensée et de l'examiner aussi impartialement qu'il examinerait son voisin. Il ne réussirait pas à se tromper, sa perspicacité est inouïe.

Rossini joint à son esprit de mots un esprit de calcul au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Il dresse des contrats et fait des devis mieux que tous les notaires et que tous les architectes. Il a gagné beaucoup d'argent, il y tient et cela se conçoit. Il n'a pas les prodigalités de la Bohême, et sait parfaitement que la clef du sol et les doubles croches sont une triste nourriture, lorsqu'on est réduit à ne manger que cela. Il n'a aucune vocation ni pour les besoins,

ni pour les voyages. La vue seule d'un chemin de fer le fait évanouir. Il aime la vie, elle lui paraît bonne et douce, il désire la conserver le plus longtemps possible et fuit les occasions de l'aventure. Ceci est d'une bonne administration, il soigne son individu, il s'en occupe spirituellement, sans en ennuyer les autres et sans s'ennuyer non plus par des minuties, ce qui est le comble du savoir-vivre, je prends ce mot, non dans le sens de l'étiquette et des convenances, mais dans celui de la science de la vie, ce qui ne se ressemble pas du tout.

Son abord est gracieux, encourageant, il est plein d'indulgence, il la montre du moins et la pousse jusqu'aux compliments, c'est pour lui une monnaie courante et de convention, il ne s'engage pas à la donner vraie, et n'exige pas qu'on l'accepte pour telle. Ceux qui le connaissent découvriraient facilement la vérité dans un pli de son sourire bienveillant, dans un éclair de son regard. S'il ne dit pas tout ce qu'il pense, du moins il n'a pas la prétention de penser tout ce qu'il dit.

On l'a accusé d'être envieux et de voir avec regret les succès des autres, ceci n'est pas exact. Ces succès, il les escompte en épigrammes, si finement acérées qu'elles ressemblent à

des éloges; il sait bien qu'il en retrouvera de nouveaux, d'éclatants, le jour où il daignera nous accorder la permission de l'applaudir, il se délecte dans sa tranquillité, dans le *dolce farniente* qu'il peuple de tant d'admirations et de tant de souvenirs, il se livre à ses goûts, il s'écoute vivre au lieu de s'écouter chanter. C'est un rossignol en cage, bien choyé, regardant à travers les barreaux ceux qui se mouillent, ceux que le soleil brûle sur les branches. Il a toujours son gosier divin, il pourrait unir sa voix au sublime concert de la nature, et tous se tairaient pour l'entendre; il reste sur son perchoir, il hérisse ses plumes afin qu'elles le couvrent mieux et qu'elles lui fassent un édredon plus doux. Il dort la tête sous son aile, jusqu'au moment où un rayon de son astre aimé vient le frapper à son tour, où un reflet de la poésie juvénile réveille ses instincts engourdis, alors la cage s'ouvre devant sa volonté, il déploie ses ailes, il lance dans l'espace ces notes merveilleuses que les anges lui envient, et tient de nouveau l'univers à ses genoux.

Hélas! quand s'ouvrira cette cage?

La vie du maëstro est fort régulière, il est assez matinal et reçoit chaque matin les artistes qui lui sont recommandés. Il les aime, il leur

accorde des auditions, et, s'il les juge capable de réussir, il les protége. Il n'épargne point ses conseils et ne garde pas rancune à ceux qui ne les suivent point. Il est obligeant, il cherche à rendre service, il se donne ce plaisir comme un luxe dont on n'aime pas à s'embarrasser, il ne prend ainsi que la quintessence de la vie. On assure que son testament renferme plusieurs legs à des artistes pauvres et des fondations de bienfaisance en leur faveur. C'est d'un noble cœur, il fuit même les remerciements et la reconnaissance, ceci s'appelle la pudeur de la bonté.

La maison de Rossini est très-hospitalière, il reçoit beaucoup et fort bien, il appelle autour de lui toutes les célébrités, et sait les faire valoir. Ses dîners sont cités, il est gourmand, non pas à notre manière, il pousse au plus haut degré le patriotisme de l'estomac, et ne prise que les mets italiens. Il met son amour-propre à les faire connaître et à en inventer de nouveaux. On lui fait sa cour en les louant et en les mangeant de bon appétit.

Le maître du logis se retire de très-bonne heure, excepté les jours où il y a du monde, où il reste généralement jusqu'à la fin. Il se promène à pied après son déjeuner pour l'hygiène, hors cela il ne sort presque jamais, ne va point

dans le monde, ne dîne chez personne et ne fait pas de visites. Il ne met pas le pied dans un théâtre, quelquefois à une répétition générale; il adore la musique, quoi qu'il en dise dans ses boutades, et quoi qu'on en ait dit surtout.

Dans sa jeunesse, il était fort beau, la tête est encore superbe, il a énormément grossi. A l'époque de ses succès, il s'est fort occupé des femmes, qui le lui ont bien rendu. Il a épousé une des plus belles et des plus séduisantes personnes de son temps, mademoiselle Olympe Pélissier. Elle fait les honneurs de ce salon d'élite avec toute la bonne grâce d'une femme heureuse et fière de porter un pareil nom.

Rossini est fort distingué, il a d'excellentes manières, il met chacun à son aise, on n'est pas intimidé devant lui, malgré son génie. Il semble l'oublier et descend au niveau de celui qui lui parle. Il a l'apparence *bon homme*, et cependant rien n'est plus loin que lui de cette qualification vulgaire. Il est bon avec discernement, il ne prodigue point les caresses de son cœur, s'il éparpille celles de son esprit. Il a des amis anciens et dévoués, il les connaît et s'appuie sur eux, lorsque l'espèce humaine lui paraît trop sotte ou trop ingrate. Il a assisté à trop d'événements pour ne pas être philosophe et pour ne pas attendre patiemment l'avenir.

XII

F. SOLAR

C'est une étrange époque que celle où les financiers deviennent des études où les physionomies de ceux qu'on appelait jadis des traitants et des parvenus tiennent une place véritable dans l'histoire contemporaine et savent occuper le monde d'eux autrement que par leurs écus. L'argent est un haut et puissant seigneur, il nivelle bien des choses, il prend ce qui est en bas pour l'élever, et il relève ce qui tombe. Cependant, l'argent seul ne peut donner une valeur réelle à un homme ; la fortune dore la superficie, elle ne fait pas un caractère. Tout aveugle qu'elle soit, celui qu'elle a comblé de ses faveurs ne se soutient pas avec son seul appui : on l'encense, et on s'en moque; elle attire des flatteurs, mais non pas des amis, lorsque rien ne la justifie, Nos financiers d'aujourd'hui ne ressemblent pas à la majorité de ceux d'autrefois, qu'on traitait

de sots, en leur faisant la révérence et en puisant dans leurs coffres à pleines mains. Ils se sont enrichis, d'abord parce qu'ils sont heureux, ceci est incontestable, mais aussi parce qu'ils sont habiles. S'il y a des atous en grand nombre dans leur jeu, il y a également du bien joué et de l'adresse. Les circonstances les ont servis, leur savoir-faire a profité des circonstances; avec rien, ils ont élevé un édifice, plus ou moins solide peut-être, il est au moins magnifique à l'extérieur. Ce n'est point un château de cartes, il ne suffirait pas d'un coup de vent pour le renverser.

Parmi ces figures remarquables, celle dont nous nous occupons en ce moment forme un type tout à fait à part des autres. Rien dans la personne de M. Solar ne révèle la position qu'il occupe. Vous diriez plutôt un hidalgo, ayant dans les veines quelques gouttes de sang Maure, qu'un spéculateur d'affaires industrielles. Il reçoit en grand seigneur, avec une politesse irréprochable. Non-seulement il sait vivre, ce qui est rare aujourd'hui dans tous les mondes et surtout dans celui-là, mais il est très-bien élevé, il a d'excellentes manières, dans toute l'expression de ce terme. Il a reçu une éducation solide et bienveillante en même temps. On en a fait

un homme du monde et un homme d'études.

Il aime les livres avec passion, comme chacun sait, il a une des plus splendides bibliothèques de l'Europe, non par la quantité peut-être, mais par la qualité. Il est fort difficile dans ses choix et n'admet pas sur ses rayons le premier bouquin qui se présente. Il ne suffit pas qu'il soit rare, il faut surtout qu'il soit précieux. M. Solar est à la fois un bibliomane et un bibliophile. Son orgueil et son bonheur consistent à trouver ces éditions merveilleuses et authentiques que l'or seul ne procure pas, il a des trésors en ce genre. Ses reliures sont aussi magistrales, un amateur passerait des nuits à examiner en détail ces richesses et ne s'en lasserait pas.

M. Solar est très-instruit et cette instruction s'augmente par le goût irrésistible qui l'entraîne vers la science et la littérature. C'est un chercheur infatigable de chroniques, d'anciennes légendes. Il ne se contente pas de regarder les volumes qu'il paie si cher, il les lit, il les fouille, il en prend la quintessence et s'en forme une érudition, qui s'agrandit insensiblement.

Il a été longtemps journaliste, il s'en souvient : il aime les lettres et les fait marcher de front avec les affaires. On a de lui des portraits historiques qui le placent au nombre des écri-

vains, et qui n'ont point été oubliés. Il a dirigé l'*Époque*, lors de l'apparition de ce journal et il est entraîné vers les souvenirs de ses anciens travaux, voire même vers le théâtre, où il donne encore des pièces incognito.

Lors de la révolution de 1848, il n'appartenait pas à l'opinion régnante. Il crut comme beaucoup d'autres aux traditions de la première république contre ses ennemis et sans attendre qu'on le persécutât, il se réfugia lui-même en Espagne. Lorsque la première tourmente fut passée, il se hasarda à reparaître, et obtint d'abord une petite place de dix-huit cents francs. C'était peu ! Une circonstance heureuse, son ancienne liaison avec M. Mirès, le rendit l'associé de celui-ci, et commença sa rapide fortune. Ses vastes conceptions financières, son intelligence, la justesse de ses vues, le rendirent bientôt un des éléments les plus indispensables de cette grande maison. M. Solar est ce que l'on appelle *une bonne tête ;* il conçoit promptement et il mûrit, son activité d'imagination est prodigieuse. Il travaille bien et il travaille vite, ce qui lui laisse beaucoup de temps à dépenser. Il dépouille une affaire en un coup-d'œil et la réduit à sa plus simple et plus véritable expression. Son sens est parfaitement droit.

Il a pris avec les associés un double rôle que sa nature, son éducation et ses habitudes lui rendent facile. Il entreprend beaucoup, et pourtant il est le frein qui souvent arrête les élans trop hardis, parce qu'il en prévoit les conséquences. Il est en même temps la goutte d'huile adoucissante, il pallie la rudesse de certaines manières, il corrige les brusqueries par ses relations agréables ; on est rarement mécontent de lui, lorsqu'on le quitte.

Toujours calme, toujours maître de lui, il a de la diplomatie dans les façons : il sait tourner les choses pour qu'elles ne blessent pas, et cependant il parvient à tout dire. Fin, délié, contenu, il est causeur sans être bavard et ne montre de sa pensée que ce qu'il faut en laisser voir, quand on ne tient pas à une renommée de dissimulation enviée par quelques-uns, rejetée par les esprits justes. La dissimulation une fois connue ne trompe personne, on s'en défie, on cherche un sens caché à toutes les paroles, on ne croit plus en celui qui ne montre jamais son visage, on ne prend même pas la peine de soulever son masque, on est très-convaincu que ce qu'il cache n'est pas la vérité, il ne découvrirait qu'une grimace de plus.

Ce millionnaire est un grand financier, il a les

qualités et les défauts nécessaires à la réussite. Un être parfait ne gagnerait que de l'eau claire et des déceptions à ce métier-là. C'est une sorte de guerre, où l'on déploie des finesses, pour ne pas dire des finasseries, auxquelles un caractère confiant perdrait son latin. Il faut savoir se défendre, en se servant des mêmes armes que ses adversaires, il faut les deviner, il faut prévoir les coups dont on est menacé et les prévenir en attaquant soi-même. C'est plus difficile qu'on ne pense.

M. Solar est généreux par inclination. Il a fait beaucoup de bien aux gens de lettres, il n'oublie pas ses anciens amis et cherche à leur être utile. Cependant il est partagé entre deux principes, régnant successivement en son âme. Le bon génie le livre d'abord tout entier au désir, au besoin de secourir ceux qui souffrent ou ceux qu'il a aimés. Le génie défiant vient ensuite, escorté de l'amour-propre; ils murmurent à son oreille le mot d'exploitation et l'ange compatissant s'enfuit à tire-d'aile. De là, les inégalités qu'on a remarquées chez lui; de là, les différents accueils que reçoivent les mêmes demandes. Quelques-uns l'ont trouvé dur, d'autres bon jusqu'à la plus exquise délicatesse. Sa bienveillance est la même au fond, je n'en

doute pas; les effets changent suivant les inspirations du moment. Il est sincère dans l'un et l'autre cas, il obéit à un entraînement ou à une *tremeur*. (je voudrais bien que ce mot-là fût français, il rend bien ma pensée); il n'y a ni ostentation ni rancune dans le bienfait ou dans le refus, il n'y a qu'une impression traduite par un fait.

On citerait de lui bien des traits de philantropie, je dirais même de charité, ce qui vaut mieux. Ainsi, un de ses amis lui envoya un jour deux tableaux assez médiocres, en lui écrivant :

« Vous ne faites point collection de peintures « et ces toiles ne sont pas dignes de figurer dans « une collection : il s'agit de secourir une grande « misère ; je m'adresse à vous, bien certain de « ne pas être refusé. »

M. Solar envoya cinq cents francs et mit les cadres au grenier. Il le fit spontanément, sans hésiter, avec la bonne grâce qui double le prix de la bonne action.

Ce jour-là, et bien d'autres jours encore, c'était lui qui triomphait.

La maison de M. Solar est charmante, elle est surtout d'un confort délicieux. Il reçoit très-peu de monde, des amis seulement. Il donne quelques dîners, jamais de fêtes. Son hospita-

lité est très-large, très-recherchée, très-élégante. Sa vie est plutôt extérieure que retirée. Il sort beaucoup, pour ses affaires et pour ses plaisirs, lorsqu'il ne se concentre pas avec ses livres bien-aimés. Il a dans la conversation toute la gaieté méridionale, il est amusant et gai, il plaisante bien sans satire, ou lorsqu'elle pointe, elle est assez fine pour ne pas être blâmée. Il a un grand soin de sa personne, sans ridicule toutefois. Hors de son cabinet, c'est un homme du monde distingué et désireux d'être traité comme tel.

Tous ceux qui sont familiers avec l'histoire anecdotique du dix-huitième siècle connaissent M. de Beaujon, le grand financier, que sa bienfaisance a rendu populaire. C'était un homme d'esprit, aimant avec enthousiasme tout ce qui est beau, tout ce qui est aimable, les arts, les femmes, la magnificence ; c'était un sultan au petit pied ; il avait des harems dans tous les coins de Paris, il achetait également des statues, des livres, des amours et des châteaux. Il dépensait sa vie de mille côtés, il la dépensa si vite, qu'il l'usa de bonne heure. Arrivé à l'âge où d ordinaire les jouissances de toutes sortes ne sont pas éteintes, il fut réduit aux illusions. La faculté et la nature lui défen-

dirent de concert les bons repas, les doux entretiens; il ne lui resta plus que l'ombre de tout ce qu'il avait adoré. Il en fut réduit à s'entourer des plus jolies femmes de Paris, qui se relevaient pour le distraire ; il leur faisait servir des repas splendides, il les regardait manger et vider leurs coupes d'ambroisie, en buvant de l'eau claire, en grignotant un biscuit. Il écoutait leurs saillies et n'en souriait plus que du bout des lèvres ; il s'endormait enfin au milieu de ces beautés, qui s'amusaient quelquefois à le bercer de leurs chansons, ce qui les fit appeler ses *berceuses.*

Parmi nos hommes de finance d'aujourd hui, M. de Beaujon a fait école. Il en est certains d'entre eux qui aiment comme lui cette existence brillante, éparpillée, ouvrent leurs trésors aux artistes, aux jolies filles, aux spéculations, surtout aux malheureux, dépensant royalement ce qu'ils gagnent, laissant après eux une trace dorée et une mémoire bénie.

Seulement, ils en sont à la première manière; mieux organisés que leur devancier, ils n'ont pas recours aux chimères, et s'ils ont des berceuses, ce ne sera que pour écouter leurs mélodieuses voix et répéter avec elles de gais refrains.

III

ALFRED DE MUSSET

Avec quelle profonde tristesse ma plume vient de tracer ce nom, en pensant qu'il est maintenant gravé sur une tombe. Lui, ce poëte, que j'ai connu plein de vie, brillant, fêté, il est parti si jeune, parti pour toujours, sans que les vœux de ceux qui l'ont aimé le rappellent jamais? Hélas! que puis-je en dire? Non pas ce que tout le monde sait, pourquoi faire? Une fleur de plus à sa couronne, que signifierait-elle? Mais une larme pour sa mémoire, une larme du cœur, il ne l'eût pas dédaignée, c'est l'obole du souvenir, c'est le regret!

Alfred de Musset ressemblait plus à ses œuvres qu'aucun de ses émules ou de ses rivaux. En le voyant dans l'intimité, en l'apercevant dans le monde, on retrouvait l'*Enfant du Siècle*, on retrouvait l'amant de la *Marchesa d'Amaigny*, on retrouvait tous ses héros

réunis en un seul. Il faisait entrer sa vie dans la poésie, comme la poésie dans sa vie elle-même. Aucun des poëtes de ce temps n'a possédé comme lui cette faculté. Souvent, dans ces gaietés enfantines, qu'il perdit sur la fin de sa carrière, au milieu d'un éclat de rire, d'une plaisanterie, après une de ces pointes qu'il s'amusait à tirer par les cheveux et qu'il proclamait si *bêtes*, il devenait subitement rêveur, son œil changeait d'expression, il abandonnait ceux qui l'écoutaient, et son imagination partait sur l'aile de la fantaisie, pour un monde créé par lui, où il avait ses amitiés, ses sympathies, ses chimères. Si on ne le réveillait pas, il restait ainsi longtemps, oubliant qu'il n'était pas seul et complétement dépouillé de sa *guenille*. Un mot le rappelait quelquefois; quelquefois aussi il fallait de véritables efforts pour qu'il descendît sur la terre. Il y retombait avec peine, presque toujours avec humeur. On s'informait alors d'où venait ce nuage, il répondait : Je n'ai rien, avec la mine d'un enfant arraché malgré lui à son sommeil.

Une des singularités de cette nature, qui en avait tant, c'était de ne pas vouloir être ce qu'il était et de viser à autre chose. Ainsi, il n'aimait pas à parler de ses ouvrages, même

avec ceux qui les admiraient. Les compliments, les éloges le taquinaient. Quand on lui disait : Vous êtes un grand poëte, il haussait les épaules et priait qu'on le laissât tranquille. Il se proclamait positif, et cela dans les sentiments où l'idéal prend ordinairement la part la plus large. Il se posait vis-à-vis des femmes en incrédule, en don Juan, il cherchait à réduire l'amour aux proportions matérielles et se moquait de toute aspiration romanesque. Le plaisir était, assurait-il, le seul but que l'on dût poursuivre, tout le reste ne valait pas une plume volante, une bulle de savon, il n'en donnerait pas un fétu de paille. Il insistait pour qu'on le crût, et cherchait à persuader en se persuadant lui-même. Je dois ajouter qu'il ne réussissait pas plus d'un côté que de l'autre. Ses beaux raisonnements péchaient par la base, son cœur débordait, malgré lui, sur ses lèvres; ce bonheur qu'il affectait de mépriser était l'objet éternel de ses désirs. Pour avoir trop souffert, il ne croyait plus l'atteindre, il s'épargnait, il se ménageait, comme on ménage un ami; il lui échappait, dans un moment d'abandon, une comparaison un peu vulgaire, peut-être, mais qu'il relevait si bien par son geste et par son sourire!

— En amour, disait-il, on se promet plus de beurre que de pain. On mange le beurre avec délices, et quand il ne reste plus que le pain sec, on découvre qu'on s'était trompé. Je ne veux pas manger de pain sec.

Qui de nous n'en a pas mangé cependant!

Tout ce qui sentait le *métier*, en littérature, lui était odieux; vivre de sa plume, en vivre uniquement surtout, lui semblait impossible. Quand on parlait de fortunes trouvées dans un encrier :

— Je ne saurais jamais gagner autant d'argent que cela, répliquait-il.

Il n'avait point la vanité de son talent, il en montrait à peine le juste orgueil. Sans envie, sans haines, il jugeait sainement, il rendait à chacun sa part. En jouant un jour devant nous le rôle de la postérité, il distribuait l'immortalité avec une mesure impartiale, mais, trop modeste, il se faisait une portion bien légère.

— Il restera *quelques vers de moi.*

Ils resteront tous, et plus le temps marchera, plus on saura l'apprécier. Il n'a point de rivaux dans son genre.

Son esprit *lui ressemblait* et ne pouvait ressembler qu'à lui. Il en avait beaucoup, et par boutades, il lui échappait des saillies, il était drôle

quelquefois, rarement depuis bien des années. Il parlait peu, il n'écoutait pas toujours. On s'en apercevait à son regard, et il savait gré à ceux qui s'en apercevaient sans en faire la remarque. Il avait le tact d'un homme élevé pour la bonne compagnie et par la bonne compagnie. Personne ne tenait mieux sa place dans un salon, quand il le voulait; il fuyait le monde et détestait la gêne. Il était parvenu ainsi à se faire oublier des sots et des curieux, qu'il ne pouvait souffrir, ils le croyaient presque mort et ils exerçaient ailleurs leur industrie de propos et de méchancetés.

Alfred de Musset, sans avoir une beauté précisément réelle, était fort agréable : sa tournure distinguée, son visage expressif, ses cheveux blonds, bouclés en auréole, lui créaient une *spécialité* juvénile, qu'il a conservée au-delà du temps ordinaire. Il était fort élégant autrefois, c'était une de ses prétentions et il en avait si peu ! On lui faisait la réputation d'un fat, il n'était qu'enfant et naïf. Les coquettes l'attiraient, comme la flamme attire le papillon. Il se croyait plus fort qu'elles et il se laissait prendre à des semblants, qu'il affectait de mépriser. Il a dû être bien aimé de quelques femmes qu'il n'aimait pas, auxquelles il ne se

révélait que par ses livres; prenant à tâche de détruire l'impression qu'elles en avaient reçue et de leur en donner une toute contraire.

Il a adoré, prétend-on, la plus admirable incarnation du génie dans la femme, et cet amour a fait toute sa destinée, à lui qui ne voulait pas être romanesque. La vérité de cette histoire n'est pas connue, il se refusait à en parler. Ce que je puis affirmer seulement, c'est que, dans ses confidences, lorsqu'on le poussait en ses derniers retranchements, il rejetait les torts prétendus de cette belle idole ; il ne prononçait son nom qu'avec admiration et respect. La blessure saignait toujours, il se plaisait à l'entretenir; il regardait couler ce sang presque avec bonheur, et ne permettait pas qu'une main amie essayât de la fermer; à peine admettait-il une allusion à ces temps agités de sa première jeunesse (1).

Il avait le cœur plein de bonté, plein de tendresse qu'il ne dépensait pas, parce qu'il se proclamait sceptique, ainsi que je l'ai dit. Il aimait

(1) Depuis que ce portrait a paru, bien des confidences ont été faites au public ; l'auteur croit devoir n'y rien changer néanmoins, par respect pour les souvenirs.

sa mère, son frère, sa famille, il aimait ses amis, en doutant d'eux, ou plutôt en voulant douter, afin de s'épargner une déception. Après la rêverie, son penchant favori était la conversation en petit comité, en tête à tête, s'il le pouvait. Il se mettait en des divagations infinies sur des chapitres qu'il soutenait, et n'accordait pas qu'on le contrariât, lorsque ses principes tournaient au *misanthropisme*. Quand il avait jeté son :

— Je ne crois à rien ici-bas !

Il ne fallait pas lui répondre :

— Vous croyez à tout. Votre tête et votre cœur sont un foyer d'illusions et de chimères, vous le savez bien, et vous le niez parce que vous avez peur.

Il se serait sauvé pour ne pas vous entendre, il avait trop de sa propre conviction, sans y joindre la vôtre.

Il se promenait seul, il cherchait les lieux publics, afin d'y être plus isolé. Qui de nous ne l'a vu, pendant nombre d'années, à tous les bals de l'Opéra, errant dans les corridors, ou assis à l'écart dans un coin du foyer. A peine s'il répondait aux amis qui l'abordaient; il quêtait une aventure qui pût le distraire, qui fût nouvelle, et qui lui présentât autre chose que la routine de

la vie et des amours battus par tout le monde. Il en ébauchait dix par nuit : elles commençaient à peine et il les rompait brusquement, pour s'en retourner à ses rêves pailletés, à ses espérances infinies. Cette âme altérée ne pouvait étancher sa soif qu'à de nobles sources, et il les repoussait dans la crainte d'un enivrement dont il connaissait les dangers. Il avait plusieurs types en ses songes éveillés. La grande dame, haut placée, entourée des parfums d'une renommée sans tache, dont la conquête eût été une gloire. Celle-là il n'osait pas y penser, il eût fallu donner tout son être à un pareil sentiment, et il en réservait la meilleure partie au passé ; ou bien une ballerine gaie, insouciante, gracieuse, que le cœur ne gênait pas, et qui ne pouvait gêner le sien. Il riait avec elle, il l'écoutait chanter, il la suivait du regard par la chambre, lorsqu'elle courait follement ou qu'elle essayait un pas nouveau, il croyait s'amuser de ses joies, il la trouvait belle, il admirait cette beauté, amoureux avant tout de la forme. Tout à coup son rire se glaçait, il se souvenait, malgré les séductions qui l'entouraient, il comparait, il devenait triste, jetait le masque et montrait le visage ; le découragement reprenait sa proie.

Il n'oubliait pas et il voulait oublier. Il essaya

de tous les moyens; il contraignit son talent au travail; il rechercha les distractions qu'il avait repoussées; les succès de ses pièces au théâtre le mirent dans une société qui lui plut. Il eut quelques lueurs de tranquillité parmi de charmants esprits, leur frottement ranima les étincelles obscurcies de son génie, jusqu'à ce qu'il se fatigua de nouveau. Il lui fallut autre chose : comme les Musulmans et les Chinois, il sépara de son corps, dont il était las, cette âme aux inspirations insatiables, que rien ne pouvait satisfaire, au milieu de la prose qui nous étouffe. Il se procura des extases, il s'envola loin de cette terre que ses larmes avaient arrosée, il tâcha de ne plus souffrir des mêmes maux et s'en créa d'autres qui nous l'ont enlevé. Hélas! il ne tenait plus à vivre, il brisait un à un les fils de sa pensée, il suivait les progrès de ce détachement universel où il devait nécessairement arriver, et lorsqu'il s'en est allé, lorsqu'il avait embrassé d'un regard ce qu'il laissait derrière lui, il ne regrettait plus rien peut-être.

Il n'avait point les préjugés de caste, tout en sachant ce que valait sa noblesse, une des plus anciennes de France. La devise de ses armes est : *La bonne aventure;* et cela en mémoire d'Henri IV, qui fit pour une dame de Musset, ha-

bitant le château de la Bonne-Aventure, situé près de Vendôme, la fameuse chanson, *La bonne aventure, ô gué !* La famille de Musset date de très-loin ; mais elle tirera certainement son illustration la plus grande du délicieux poëte qu'elle nous a donné. Il ne lui manqua rien de ce qui fait les hommes remarquables, rien de ce qui les fait chérir. Il n'était point de ce monde et n'y devait pas rester longtemps. Dieu marque de son sceau les privilégiés de son amour, il nous les prête, mais il leur laisse, au fond du cœur, un dégoût profond de ce qui les entoure, une aspiration incessante vers lui et vers ces sphères éthérées où ils étendent leurs ailes.

Les poëtes sont les favoris du Seigneur, il les éprouve parce qu'il les aime; la source de leur douleur est en eux-mêmes, elle ne peut se tarir, car cette source est aussi celle de leur génie. L'art est un bourreau, il vit de larmes, sans en être rassasié jamais.

IV

JULES LACROIX.

Nous avons quelques poëtes en France, je ne dis pas que nous en ayons beaucoup, malgré les prétentions qui courent dans la littérature. Parmi ces poëtes, il en est peu qui le soient ailleurs que dans leurs vers, ils savent ordinairement très-bien les choses de ce monde, leurs rêves les emportent plus de ce côté que vers les régions éthérées. L'homme dont nous allons parler n'est pas ainsi, il forme une exception à ce qui nous entoure, et par cela même, il devient une étude curieuse ; les personnalités sont rares en ce temps-ci.

Ceux qui rencontreraient Jules Lacroix dans la rue, sans le connaître, ne se douteraient pas qu'ils coudoient l'auteur de *Louis XI* et de *Valéria* ; ceux qui sauraient son nom, au contraire, pourraient s'amuser à le suivre et trouver dans cette promenade un intérêt réel. Sa grande taille, sa barbe blonde, sa vue basse, son cha-

peau à larges bords attirent immédiatement l'attention ; il ressemble au premier coup d'œil à un bourgeois, à un rentier qui *flâne* le nez au vent, cherchant à passer sa journée n'importe comment, pourvu qu'il la passe. Mais en l'examinant de plus près, en faisant avec lui le tour des quais, par exemple, on changera d'opinion bien vite.

On le verra s'arrêter à chaque vitrine de libraire, à chaque étalage de bouquiniste, on le verra toucher d'une main tremblante d'émotion quelque petit volume poudreux et écorné. Sa physionomie qui, au repos, exprime la quiétude parfaite, prendra une animation singulière, son regard brillera à travers ses lunettes, vous assisterez à une transformation. C'est que Jules Lacroix est aussi bibliophile que son frère; il l'est même plus passionnément, parce que chez lui les impressions sont plus vives. Il aime les livres, non pas en amateur, mais en ami. Dans cette nature pleine de tendresse, les sensations deviennent des sentiments. Il vit par son cœur et son cœur déverse sur tout. Je ne pourrai que difficilement vous faire comprendre jusqu'à quel point cette organisation est particulière.

Sa timidité est excessive. Lorsqu'on n'est pas dans son intimité et qu'on cause avec lui sur

des sujets indifférents, on croirait volontiers qu'il n'a pas d'esprit, il parle peu et difficilement, il semble étranger à la conversation ; on jurerait qu'il ne l'écoute pas et souvent l'on ne se tromperait guère. Il ne vit pas de la vie de tout le monde, il ignore ce que tout le monde sait, et il sait au contraire ce que bien peu savent comme lui.

Dès sa première jeunesse, au collége, où il était fort mauvais élève, il faisait des vers, il faisait même des tragédies; il en présenta une à l'Odéon, à peine avait-il seize ans. Cette pièce, que l'inexpérience de l'âge et de la scène ne permit pas de représenter, est cependant remplie de vers remarquables. Après le lycée, il entra dans la maison du Roi, et le bureau le vit, comme la classe, plus occupé de poésie que de chiffres ; aussi dès qu'il atteignit ses vingt ans, il jeta son emploi aux nuages et se voua aux lettres avec foi, avec amour. Elles devinrent son culte exclusif, et jamais les Muses n'eurent d'adorateur plus fervent, plus convaincu. Il se retira dans une solitude complète, fuyant le monde qu'il détestait, reniant ses pompes et ses œuvres, à ce second baptême que lui donnait la science. Il n'a peut-être jamais figuré dans un bal, assurément il n'a jamais dansé. Cependant aucun des avantages extérieurs ne lui manquait, il y eût tenu

une place distinguée ; tout en lui appelait la sympathie. Un de ses plus illustres confrères l'avait surnommé *Jupiter Olympien.*

Il ne songea point à tout cela et se mit à étudier avec une persévérance exclusive. Il reprit ces classiques tant dédaignés à la pension, et devint bientôt un fort helléniste, un latiniste érudit, ainsi que le prouvent les superbes traductions qu'il a faites de Juvénal, d'Horace et de Perse, et plus tard celle d'*Œdipe Roi*, de Sophocle, qui fut tant remarquée des vrais amateurs.

La mode était alors aux romans, son frère Paul tenait une des premières places dans la littérature romantique, il suivit cette voie, qui n'était pas la sienne, et il y obtint cependant plusieurs succès. Parmi ses romans, il en est un, *les Parasites*, qui sort de la ligne, c'est un véritable tableau de mœurs. Dans les autres, il se plut à entasser ce qu'il y a d'horrible et de criminel. Lui si doux, si affectueux, si simple, il ne peignit que des passions atroces, il ne représenta que des choses repoussantes. Ce sont des cauchemars qui laissent l'âme endolorie, qui détachent de la société, vicieuse et abominable.

Rien n'est plus étrange et plus inexplicable que ce contraste entre le sujet du livre et le caractère

de l'auteur. Ses qualités sont la candeur et la bonté. Il ignore les mauvaises pensées, il ignore les mauvaises actions, c'est l'honnête homme, dans la plus délicate acception du mot. Il n'a pas même le soupçon du mal chez les autres et il est indulgent pour le prochain, sans avoir l'espoir qu'on lui rende la même indulgence. Souvent cette bonté sans pareille arrive à la naïveté; il ne voit autour de lui rien de mauvais, il ne pressent nulle part la malice, la perfidie, la trahison, il regarde l'humanité dans son miroir. Il est sensible comme une femme, rien de plus facile que de lui tirer des larmes avec le récit d'une infortune.

Son amitié est de la tendresse et de l'habitude; il est aimé de tous ceux qui l'approchent, mais s'il a une bienveillance générale, il n'a que peu d'affections, il se concentre au lieu de s'étendre. Ses plus chers amis sont ses frères : il possède au plus haut degré le sentiment de la famille, il est plein d'enthousiasme pour ses parents, qu'il place en première ligne, chacun dans leur genre, et qu'il prône à tout venant. Il redoute les nouvelles connaissances, il craint, il évite les gênes, les liens de la société. Il ignore ce que c'est que de distribuer des cartes, ou d'écrire des lettres de politesse banale. Sa femme,

qu'il aime comme il peut aimer, avec le tendre abandon d'un enfant, n'a jamais obtenu qu'il l'accompagnât dans un salon :

— Ce serait, dit-il, m'imposer un ennui que je suis incapable de supporter.

Il faut donc que, sans l'avertir, on le dispense de ces devoirs du monde, qui sont pour lui des monstres, capables d'empoisonner sa vie paisible. Il ne sait pas qu'on écrit son nom à la porte des maisons où il n'est jamais entré, où il n'entrera jamais. En revanche, il est heureux en petit comité, avec deux ou trois personnes choisies, surtout quand un de ses frères est du nombre. Il oublie l'heure, il ne songe plus à se retirer dans son *antre*, il appelle ainsi la bibliothèque qu'il s'est composée, pièce à pièce; il connaît les livres, les vieux livres surtout, il les recueille, il les entasse, il vit avec eux.

Jules Lacroix n'est pas reconnaissable dans l'intimité : il passerait la nuit à parler de théâtre et de poésie, son esprit a la promptitude et la vivacité de celui du bibliophile Jacob, il a même des boutades gaies et drôles. Son existence est calme, uniforme, pacifique. La poésie et l'art, voilà ses récréations ; la famille et l'amitié, voilà ses joies. Tout le reste lui semble indifférent, inutile et désagréable.

Avant son mariage, quand il rencontrait sur le boulevard, le soir, un ami, ou une simple connaissance, pourvu que ce fût un littérateur, il ne le quittait plus et se laissait entraîner au courant de sa causerie. On raconte que Méry, Cordelier de la Noue, Adolphe Dumas, l'ont tenu une fois jusqu'à quatre heures du matin, marchant devant eux par un froid mortel et parlant de livres et d'histoire.

Un autre soir, ou plutôt une nuit, il rencontra un poëte sur la place du carrousel; il pleuvait à torrent. Abrité à peine sous un parapluie, il écouta mille ou quinze cents vers que lui débita son confrère.

Ses premiers élans furent vers Shakespeare, il traduisit plusieurs drames de ce grand maître *Macbeth*, *Hamlet*, *le roi Léar*, *Richard III*. Un seul, Macbeth, a été publié et c'est une œuvre achevée, très-supérieure à ce qui a été fait en ce genre. Son recueil de sonnets, les *Pervenches*, imprimées pour quelques amis seulement, est un véritable écrin. Nous avons tous applaudi le *Testament de César*, *Valéria*, *Louis XI*.

Jules Lacroix est poëte par le fond et par la forme, sa pensée prend d'elle-même les ailes poétiques et s'envole gracieuse ou terrible dans

ces espaces où le vulgaire ne pénètre pas. Il appartient à l'école de Victor Hugo. Toutefois son talent se retrempe dans ses fortes études grecques, romaines, anglaises. Je ne sais s'il arrivera à l'Académie, bien qu'il y mérite une place ; il n'y aura jamais moyen de lui faire faire les visites nécessaires, et s'il partait dans cette intention, il est si distrait qu'il pourrait bien revenir sans avoir vu aucun des Quarante, en disant *qu'ils étaient au salut*, comme la femme du bonhomme.

M. Lacroix a épousé une grande dame dont les aïeux ont donné des rois à la Pologne, la comtesse Chirchuwitz, née comtesse Byenscha, sœur de madame de Balzac. Elle a été fort belle, elle est encore charmante. Chez elle, l'envie de plaire conserve la jeunesse, et la grâce efface les traces des années. On a dit d'elle au moment de son mariage : C'est la bonté qui remonte à sa source.

Rien, en effet, n'est bon, serviable, dévoué comme ce cœur de femme ; elle sème les bienfaits sans s'informer si elle sème des ingrats. Son intelligence supérieure ajoute à la magie de sa conversation. Elle passionne un chœur d'admirateurs, ramassant les perles tombées de cet esprit éblouissant. On la recherche dans le plus grand

monde, elle a elle-même un salon, un des derniers où l'on sache causer, le seul où son mari consente à paraître, parce qu'il ne quitte pas son chez lui de tous les jours. On ne saurait énumérer les services qu'a rendus madame Lacroix; son grand crédit est à la disposition de ceux qui souffrent. Après la révolution de Pologne, elle a sauvé plus d'une tête, et le maréchal Pas-Kewitz disait en prononçant une sentence rigoureuse :

« Que la comtesse Chirchuwitz ne le sache pas, je n'aurais plus un moment de repos. »

Elle est devenue française par son mariage avec un de nos écrivains distingués; elle s'intéresse à tout ce qui est français, surtout aux choses littéraires, elle s'entoure de littérateurs ; elle écrit notre langue mieux que nous. Qu'il nous soit permis de le dire néanmoins, nous lui désirerions un peu plus de tolérance dans les questions religieuses, elle y met une vivacité qui n'est pas dans ses habitudes d'indulgence.

Madame Lacroix est un des originaux de ce type qui disparaît de plus en plus et qui ne sera bientôt qu'un souvenir : La grande dame. Le comte Kisseleff, ambassadeur de Russie, a infiniment d'esprit et sait bien s'en servir ; on lui attribue un mot heureux sur elle :

« Je me demande souvent si madame Lacroix

a autant d'esprit que de bonté et j'en reviens toujours à me dire qu'elle est la plus spirituelle des femmes, puisqu'elle en est aussi la meilleure. »

Le poëte des *Pervenches* n'a pas d'ambition ; il ne changerait pas sa vie tranquille et studieuse contre une couronne. Pour lui, la haine est une anomalie impossible, l'envie n'approche pas de son cœur. Il est excellent par nature, ainsi qu'un arbre dont les fruits sont parfaits, parce que Dieu l'a créé ainsi et sans qu'on le cultive. Il tourne dans un cercle de goûts, d'idées et de sentiments honnêtes et nobles. Il aspire sans cesse à perfectionner ses œuvres, dont il n'est point complétement satisfait. Celle qu'il entreprend doit dépasser la précédente et il ne s'arrêtera jamais dans ses efforts.

Il ne vit guère dans la réalité, les compagnons de son existence lui suffisent, il n'en cherche pas d'autres; il ne songe pas qu'ils peuvent disparaître et qu'un jour ils s'en iront où nous allons tous, mais cette idée ne lui vient point, il croit Dieu trop clément pour les lui prendre. On pourrait en un mot l'intituler : Le philosophe de l'amitié et de l'habitude.

V

EUGÈNE SCRIBE.

Ce pays-ci, malgré la réputation qu'on lui attribue, n'est inconstant que dans ses affections, dans ses admirations surtout. Ses goûts et ses habitudes ne varient point, on lui fera faire cent ans de suite la même chose ; il aura à jour fixe les mêmes plaisirs, qui l'ennuient, mais auxquels il ne renonce pas, parce que de toute éternité il a suivi le bœuf gras, ou regardé les masques sur le boulevard. Il recommence le lendemain ses actions de la veille, il garde de vieilles coutumes, de vieilles idées, en dépit du progrès des lumières : ce qu'il ne supporte pas, c'est la gloire durable, c'est le succès qui ne varie point. Il se jette au-devant de tout astre qui se lève, il l'adore, il l'encense tant qu'il ne paraît qu'à l'horizon, tant qu'on ne peut être sûr de sa destinée ; si l'astre persiste à monter, il s'étonne ; s'il monte plus haut encore, le Parisien

se lasse. Quelque éclatante que soit la lumière, il prend son télescope du mauvais bout et y découvre des taches.

En dépit de ces impatiences, l'étoile brille encore ; alors il s'impatiente, il s'emporte, il déclare qu'elle brille trop longtemps, qu'elle doit faire place aux autres, qu'il lui faut du nouveau absolument. Ce qui l'a fait pâmer d'aise lui déplaît, il renie ses joies, il n'a plus de souvenirs, il est ingrat. Il rit de ses Dieux ! Combien d'exemples n'en avons-nous pas comptés depuis le commencement de ce siècle ! Mlle Mars, Nourrit, maintenant M. Scribe.

Cette injustice est tellement aveugle qu'elle refuse aux anciennes idoles jusqu'au passé. Ils vous disent, en levant les épaules :

— Nos pères trouvaient cela beau !

Leur regard ajoute :

— Nos pères étaient stupides. Nous, à la bonne heure ! Voilà le fin du fin ! les vieux ! perruques !

Les insensés ! s'ils vivent assez pour se voir oubliés à leur tour, ils assisteront à la réaction immanquable qui réhabilitera ce qu'ils repoussent. Le beau est toujours beau, en dépit des bouderies et des intrigues : voyez Balzac. De son vivant, il était pour eux un bavard insi-

pide; aujourd'hui, il est sublime! On ne le craint plus, il ne peut barrer la route à aucune médiocrité, on lui permet d'avoir du génie.

Une seule corde vibre encore à l'endroit des anciennes illustrations, la curiosité. On est avide de les voir, de les connaître, ne fût-ce que pour les critiquer et pour répéter, quand l'occasion s'en présente :

— J'ai rencontré ***; qu'il est changé!

Ne changeons-nous pas aussi?

L'écrivain dont nous allons nous occuper est de ceux qui tiennent une époque attachée à leur renommée. Il a régné sur toutes les scènes, il régnerait toujours si le public n'était pas insatiable de ce qu'il ignore, et incapable de louer longtemps la même gloire.

Il a commencé par des succès et continué pendant trente ans des triomphes non interrompus. Bien qu'on en dise, il est artiste : c'est un artiste ordonné peut-être, un artiste qui sait dominer sa fougue et la diriger, un artiste doublé d'une enfance passée dans une maison commerciale et qui n'a pu oublier son origine. Donnez-lui pour père un grand seigneur ou un bohême, et vous ne retrouverez plus ces dispositions raisonnables auxquels M. Scribe doit sa fortune et son bien-être, et qui ont servi de

thème à ses envieux pour le blâmer, faute de pouvoir faire comme lui.

M. Scribe est heureusement doué par la nature : il a été créé pour faire des comédies, pour peindre des caractères et pour trouver des mots charmants, qui lui viennent sans qu'il les cherche.

Lorsqu'il travaille, il ne possède pas son idée, il est au contraire possédé par elle. Aussitôt qu'il l'a conçue, elle ne le quitte plus; il aime à en parler avec ses collaborateurs, il les écoute et s'assimile leurs observations avant qu'ils aient achevé de les lui transmettre. Il les change et les fait siennes. Dans un quart d'heure de conversation, il lui vient trente modifications différentes : ses paroles ressemblent à une cascade de paillettes, tant sa verve est intarissable. Lorsqu'il se trouve entravé par une situation délicate, une de ces impossibilités devant lesquelles l'imagination recule, son activité redouble ; il n'a point d'inquiétudes : au contraire ; il s'en rapporte à lui pour tourner l'obstacle, pour l'escamoter à la rigueur. Il cherche l'effet d'abord, il songera plus tard à la vraisemblance, et il saura charpenter sa scène d'une façon spécieuse, sinon irréprochable. Quand il a réussi, il est enchanté, c'est une dif-

ficulté vaincue, dont il se glorifie comme d'une conquête.

Avec lui, rien n'est perdu ; il tire un parti merveilleux de la moindre bagatelle : les traits de caractère, les petits événements, il les enregistre tous et ils prennent leur place au moment opportun. Il collabore en causant, il écoute et il retient, les idées abondent chez lui, il lui en naîtra trente dans une heure, il transforme immédiatement celles qu'on lui apporte et on ne les reconnaît plus.

Pour lui, le travail est une habitude et un état. Il met sa sensibilité dans sa tête, afin de la mieux raisonner ; de là vient qu'il réussit mieux dans la comédie, dans la comédie intriguée, fine surtout, que dans le drame. Ses larmes sont parfumées, elles sont rarement amères, il a des situations fortes, auxquelles peut-être la spontanéité de la passion manque un peu. Il n'eût jamais fait *Antony* ni *Marion Delorme*, il a fait *Bertrand et Raton* et *la Camaraderie*.

Il a des jongleries dans l'esprit, si je puis me servir de ce terme, c'est-à-dire qu'il joue avec cet esprit comme un jongleur avec ses boules. Il le jette, il le rattrape, il le laisse tomber et le ramène si vite qu'on ne s'aperçoit pas de la chute. Il a quelquefois même des enfantillages,

ainsi il a pris l'amour de l'alphabet, et a trouvé le moyen de baptiser vingt-cinq de ses pièces de noms commençant par les vingt-cinq lettres, même les plus invraisemblables. On se rappelle *Yelva*, *Haydée*, *Zerline*, etc.

M. Scribe a une énergie de travail fabuleuse, il faut l'avoir vu pour le croire. Sa facilité est prodigieuse. Il est *le Siamois* de son idée, et il ne l'abandonne qu'après l'avoir pressurée jusqu'à sa dernière expression. Depuis plus de vingt-cinq ans, il a un certain livre caché dans un de ses tiroirs ; dans ce livre il écrit ses plans, ceux qui sont complets et ceux qui ne sont encore qu'en projet. Un indifférent passerait à côté de ce livre sans lui accorder un coup d'œil, il est plus que simple et pourtant il renferme la fortune et la renommée d'un des hommes les plus illustres de ce siècle. Ces notes sont souvent illisibles, elles ressemblent plus à des hiéroglyphes qu'à des souvenirs, l'auteur seul peut s'y reconnaître et nous savons comment il s'y reconnaît.

Aux répétitions, il forme lui-même un vrai spectacle. Il commande en général d'armée et manie ses acteurs comme les pièces d'un échiquier. Il joue lui-même, afin de leur montrer ce qu'il souhaite, beaucoup d'entre eux

ont acquis leur réputation avec des effets qu'il leur a indiqués, dont ils se sont faits les interprètes.

Le mérite de M. Scribe n'est pas plus discutable que son succès. Dans le nombre considérable d'ouvrages qu'il a produits, on compte des petits chefs-d'œuvre. Les pièces en un ou deux actes données à l'ancien Gymnase de vrais bijoux de salon, elles défrayeron à perpétuité les châteaux et les théâtres de bonne compagnie, on n'a rien fait de plus charmant depuis lors. C'est un talent adroit, heureux, en affaires autant qu'en gloire, c'est le talent adhérent à ce siècle, dont il a les ten dances et le cachet. Il a plu à un parterre devenu bourgeois comme notre époque. Il lui manque, prétend-on, la poudre et l'élégance de l'ancienne cour. Qu'importe? Il n'a pas écrit pour les morts, il a écrit pour ceux qu'il voit et ce qu'il voit. C'est une preuve de plus de l'esprit, du savoir-faire qu'on ne peut refuser à l'auteur d'une *Chaîne* et du *Mariage de raison*. Le théâtre dirige les mœurs, dit-on: il est aussi dirigé par elles. Le public a de singulières fantaisies; il faut lui servir les mets qu'il préfère: fussent-ils moins bons que les autres, il les trouvera excellents du mo-

ment qu'il les a choisis, et ce n'est pas ici le cas. Ce qu'il adoptait, ce qu'il prônait, est et restera comme l'expression la plus exacte de nos tendances d'esprit. La postérité confirmera ce qu'a acclamé la génération qui s'écoule, n'en déplaise à celle qui s'élève et qui blâme ce que ses pères ont acclamé.

Le caractère de M. Scribe mérite l'estime générale dont il jouit. D'une probité sans reproches, d'une droiture inattaquable, il tient à toujours rester dans son droit et à se mettre en règle avec tout le monde. Sa logique est inflexible, il raisonne comme un notaire; en affaires il est positif, surtout dans ce qui concerne ses travaux. Il sait ce que chaque pièce lui a rapporté, sa fortune et sa maison sont administrées avec un ordre parfait. Ce n'est pas qu'il soit avare : il sait donner et donner à propos, mieux que qui que ce soit. Il a dans sa vie des traits de générosité et de délicatesse exquise. Il n'y met aucune ostentation, il ne s'en vante jamais, il est apitoyable et facile à attendrir, il ne peut voir une souffrance sans chercher à la soulager, non pas à tort et à travers mais judicieusement. Il a rendu une foule de services à ses amis, pour lesquels il est très-

dévoué, et même à des indifférents, à des littérateurs nécessitenx ; ils ne s'adressent pas à lui sans être secourus. On l'ignore, parce qu'il ne s'en vante pas.

Il vit dans sa famille comme un patriarche : tout ce qui le touche par un lien quelconque est pourvu, il prévoit l'avenir et consolide le passé. Bien qu'il ait une imagination étincelante, il ne comprend l'art qu'à son point de vue, son exaltation ne se porte guère que d'un seul côté : peut-être est-il trop rangé, trop habitué au bien-être pour s'identifier avec les péripéties, les emportements, les désordres qui composent la vie d'un artiste tel que Salvator Rosa, ou Benvenuto Cellini par exemple, et pour bien apprécier leurs œuvres. Certaines existences ressemblent à de belles rivières, promenant doucement leurs eaux transparentes au milieu des prairies semées de violettes et de marguerites, tandis que d'autres sont des torrents écumeux, s'élançant à travers les rochers, entraînant tout dans leur course et se jetant avec fracas dans l'abîme. Le torrent et la rivière ont chacun leurs beautés, mais ils ne se ressemblent pas et ne sauraient couler côte à côte.

Les circonstances ont sur lui une influence

constante, j'entends sur son talent bien plus que sur son caractère. Il est simple, il parle peu et ne se met pas en relief, il faut le chercher; dans l'intimité, il est très-brillant, il est surtout d'une égalité parfaite, on le retrouve tel qu'on l'a quitté. Il n'a pas defausse modestie, mais il n'a pas de vanité, il parle de lui impartialement sans se faire valoir et sans se dénigrer. La preuve que M. Scribe est bon, c'est qu'il ménage les autres, même ceux qui lui ont fait du mal. Il n'a pas de *vindication*, ainsi que disent les paysans; ce mot n'est pas français, il devrait l'être, il est clair et énergique. Il rend justice à ses rivaux autant qu'à ses amis. Ce titre n'est pas à ses yeux une sinécure, il en a les délicatesses et il en remplit les obligations. Son activité d'esprit et de corps a survécu à la jeunesse, rien n'est changé dans ses habitudes à cet égard.

M. Scribe a été strictement honorable dans ses liaisons d'amour, presque toutes ont été longues et suivies. Très-faible avec les femmes, il ne savait rien leur refuser, et se laissait non pas conduire, ni diriger, mais subjuguer par elles. Il perdait l'indépendance de son cœur, tout en conservant celle de son intelligence, il travaillait même en s'occupant de ses maîtresses.

Un des grands éloges qu'il leur accordât était celui-ci :

— Elle est charmante, on peut lui raconter ses plans.

Il n'a jamais eu de ces torts que les hommes considèrent comme des priviléges, qu'ils refusent à l'autre sexe, c'est-à-dire que s'il fut infidèle, il s'arrangea de façon à ménager les susceptibilités. Ses affections ont survécu au temps, les soins et les égards étaient les mêmes lorsque celles qui les recevaient n'étaient plus jeunes que pendant leurs belles années; cette délicatesse d'attention est aussi rare que louable. Il avait la religion et la reconnaissance des souvenirs, à côté de l'oubli ou plutôt du silence des mauvais procédés, les reproches lui semblaient inutiles quand ils n'étaient pas nuisibles.

Depuis qu'il a épousé une charmante femme, il vit dans son intérieur; il ne sort guère qu'avec elle, si ce n'est pour ses affaires. Il a une belle maison, très-élégante et très-confortable, où l'un et l'autre reçoivent avec infiniment de grâce, non pas un cercle nombreux, mais leurs parents, leurs amis, les anciens et nouveaux collaborateurs du maître. Tout est bien entendu, ordonné et intelligent. La bibliothèque du célèbre écrivain est entourée de panneaux représentant

les différentes circonstances de sa vie, depuis le magasin paternel, jusqu'à ce splendide hôtel, gagné par son talent. Sa terre de Montalais, qu'il a vendue, était pleine de souvenirs. Chaque objet rappelait un de ses succès, il l'avait embellie et marquée *à son estampille*. Le château de Séricourt, qu'il possède maintenant, est plus magnifique peut-être : pourtant, je gage qu'il regrette le premier toit qu'il ait acquis en travaillant.

Pendant plus de vingt ans, M. Scribe se levait à cinq heures du matin : en hiver, il allumait lui-même son feu, préparé la veille. Il avait pour axiome que cette diligence double la vie. Il travaillait seul jusqu'à neuf heures ; ses collaborateurs venaient ensuite et ne le quittaient qu'à onze heures ou midi. A dix heures, on lui apportait à déjeuner sur un plateau, au bout d'un quart d'heure il n'en était plus question ? Son agent de change et ses gens d'affaires paraissaient ensuite : il se rasait, tout en causant avec eux, afin de ne pas perdre un instant. Quelquefois une visite plus tendre l'interrompait dans ses travaux ; il la recevait vite, car il était attendu ; les entêtées assistaient à la collaboration. A midi, il allait aux répétitions, après un quart d'heure donné à *Zaïre* ;

à quatre heures, il rentrait et travaillait de nouveau. De six à dix heures, sa vie était murée et nul n'en savait davantage.

C'est ainsi qu'il construisait pierre par pierre cet édifice de gloire et de fortune qui a fait tant d'envieux. S'il n'eût pas su conserver cette raison suprême, la première qualité de ce cerveau si parfaitement doué, il eût jeté aux vents comme tant d'autres les cendres de ses couronnes brûlées au feu des passions, et dissipé en folies ces trésors si laborieusement amassés. Pour se consoler des injustices qui le poursuivent, il lui suffit de regarder derrière lui et de se rappeler. Un tel passé porte son reflet lumineux jusqu'aux limites de l'avenir. On doit être heureux en se reposant sur de pareils souvenirs; n'ouvrent-ils pas la porte à toutes les espérances?

VI

E. BENAZET.

Parmi les portraits que renferme cette galerie, il en est peu d'aussi curieux que celui dont nous allons nous occuper. Les autres ont des rivaux, des émules : celui-ci est unique et ne ressemble à personne. Toutes les spécialités doivent trouver place ici, pour peu qu'elles fassent du bruit dans le monde, et M. Bénazet fait beaucoup parler de lui.

Il avait mille difficultés à vaincre ; la position qu'il occupait et à laquelle se rattachaient bien des souvenirs funestes, demandait de sa part de grands efforts, pour se créer une individualité en dehors de ces souvenirs et de ces craintes. Ce mot terrible : le jeu, excitait les consciences timorées et les inquiétudes maternelles. Les circonstances l'ont servi ; il en a profité sans calcul, seulement parce qu'il les a rencontrées : ses instincts distingués et généreux ont fait le reste.

Pendant les premières années du règne de Louis-Philippe, lors de ces terribles émeutes qui mirent plusieurs fois la monarchie de Juillet à deux doigts de sa perte, il commandait la garde nationale de Colombes et il montra un courage remarquable. Le courage est un des traits distinctifs de son caractère ; il place son nom où il désirait qu'il fût, après avoir forcé au silence les ennemis de sa famille. Il a eu des duels terribles à plusieurs reprises, dans l'un desquels il fut blessé dangereusement. Les témoins racontèrent que jamais on ne vit une bravoure plus calme, plus simple et plus réelle par conséquent. La forfanterie est le masque des poltrons.

Les hommes véritablement et noblement courageux sont ordinairement bons : la force n'est ni querelleuse, ni méchante; elle se contente de se défendre si on l'attaque. On n'est pas courageux si l'on n'a pas de cœur. M. Bénazet ne fait pas mentir cette conséquence. Son père était surnommé Ben-Azet, en arabe le généreux : le fils mérite plus encore ce surnom. Le bien qu'il a fait est incalculable. Il est d'une générosité complète, car il est généreux par tempérament et par inclination : l'esprit et le raisonnement, l'amour-propre ne sont pour rien dans

sa libéralité ; il donnerait lors même que personne ne devrait le savoir, pour le plaisir de donner, par égoïsme, si je puis m'exprimer ainsi. On raconte de lui des traits sans nombre qui le prouvent. Non-seulement les artistes trouvent chez lui un protecteur inépuisable, mais les malheureux de toute sorte sont certains d'être écoutés par lui, justement parce qu'ils sont malheureux. Si je faisais une biographie au lieu d'un portrait, je remplirais des pages entières de faits presque incroyables, tant ils sont rares dans le siècle où nous sommes. M. Bénazet a une générosité bienveillante, mais il a encore, ce qui est plus rare que le reste, une générosité distinguée. C'est le dernier grand seigneur : il n'est ni princes, ni banquiers millionnaires qui fassent de leur fortune ce qu'il fait de la sienne : peut-être en découvrirons-nous la raison tout à l'heure.

Sous sa baguette magique, cet Éden de Baden s'est transformé. Dieu avait tout fait sans doute pour ce coin de la terre ; il lui avait donné des vallées délicieuses, des rivières et des torrents limpides comme du cristal, une verdure d'émeraude, des montagnes assez élevées pour former une splendide décoration, et assez riantes pour que cette décoration ne fût pas sauvage. Il

avait semé des ruines sur les sommets des pics ; il avait donné pour voisin à ce joujou favori le Rhin et la Forêt-Noire ; tout cela existait, mais tout cela ne vivait pas, et l'habile directeur des bains a donné la vie à tout cela. Il a fait un paradis de ces lieux où l'on allait jadis rêver beaucoup et se guérir un peu. Quelques rares étrangers y portaient leur oisiveté ennuyée ; maintenant toute l'Europe y accourt. Quiconque a vu Baden-Baden il y a vingt ans ne le reconnaîtra plus. Ces merveilles sont l'ouvrage d'un seul homme pourtant.

Ce penchant à la magnificence, ces goûts splendides tiennent de la même source que sa générosité. M. Bénazet n'est pas de ce siècle. Il est dans les traditions du dix-septième et du dix-huitième ; il ne comprend ni les mesquineries, ni les existences resserrées de notre époque. C'est une âme en peine au milieu de nous ; il cherche les belles dames, les hauts seigneurs et les palais superbes ; il se sent à l'étroit dans ce temps d'économie et d'égoïsme ; son instinct, son cœur le poussent vers les grandes choses ; il fait ce qu'il peut dans son cadre, et ce n'est pas sa faute si les limites ne sauraient l'élargir.

Il a dépensé des sommes énormes pour avoir à Baden une miniature de Versailles ; il n'aime

sur son théâtre que les pièces en poudre et en costume : l'habit noir lui fait mal aux yeux. Il trouve que nos mœurs, nos habitudes, nos idées ne sont pas si parfaites qu'on ne soit heureux d'y échapper quelques instants par la fiction, du moins si la réalité nous attend à la porte. Bien des gens seront de son avis.

Par suite de ces reflets d'autrefois, il a conservé le respect profond, le culte de la femme. C'est pour lui une religion chevaleresque, une tradition précieuse ; il se croirait coupable en y manquant, et d'autant plus coupable sans doute, qu'il y voit trop manquer autour de lui.

Il a beaucoup conservé des inclinations, des tendances de l'ancien régime ; les critiques ne lui sont point épargnées à ce sujet. On veut qu'il soit coquet comme un abbé de cour, susceptible à l'endroit de son âge comme une douairière ; on lui prête ce que la jeunesse appelle des affectations, et ce que nous appellerons, nous, d'excellentes manières. Les gandins et les lions édentés de ce pays-ci n'ont d'estime que pour quatre choses :

L'argent d'abord, et malheureusement bien d'autres partagent leur opinion à l'endroit de ce métal ;

Les chevaux ensuite.

Le cigare pour quelques-uns passe avant tout :

Enfin les demoiselles.

Sortez-les de ces quatre points cardinaux, il n'y a plus rien. Ils ne sauront que dire ; toute conversation qui ne roule pas sur un de ces bienheureux sujets est oiseuse ; toute société qui exclut un sans-gêne complet est insupportable. Les arts, la littérature, ne sont bons qu'à amuser les vieillards, à moins qu'ils ne tournent au scandale, toutefois ; alors, la jeunesse dorée les accepte et les prône, ils rentrent dans sa spécialité ; quant aux sentiments, on n'y songe que pour en rire, ils sont passés de mode.

Ce n'est pas ainsi que M. Bénazet entend l'existence. Accoutumé à voir sans cesse la plus haute compagnie, il en a pris les façons. Sa mise, sans aucune recherche, est toujours parfaitement élégante et soignée. Il sait rendre à chacun ce qui lui revient. Nul ne connaît mieux que lui les mystères de l'étiquette, si chère à l'aristocratie allemande, dont il est fort estimé. S. A. R. le grand duc de Baden l'honore d'une bienveillance toute particulière, et cela se conçoit ; il lui doit la prospérité toujours croissante de sa ville privilégiée.

La probité de directeur des eaux est prover-

biale, il en a donné une immense preuve à la mort de son père. Celui-ci lui laissa pour tout héritage deux millions de dettes ; il les a payées jusqu'au dernier florin et a recommencé sa fortune à nouveau, confiant dans la justice du Dieu des bonnes gens, qui est aussi celui des gens honnêtes. Ce bon Dieu l'a entendu, afin de prouver qu'en effet il était juste.

Les goûts de M. Bénazet sont très-simples ; malgré le luxe qui l'entoure, il fait des concessions à la position qu'il occupe, et sa maison est ouverte à la plus large hospitalité. Il y a chez lui, tous les jours, à Baden, des dîners de vingt couverts ; il donne des soirées, où l'on fait de la musique excellente et toujours suivie d'un bal improvisé. Il a un théâtre d'amateurs dans son orangerie : on y joue des pièces de salon. Madame Bénazet, sa seconde femme, est fort belle et charmante ; elle fait admirablement les honneurs de sa maison, et elle est une des meilleures actrices de *la troupe*.

Sa villa est bâtie sur une hauteur, c'est un vrai bijou, il n'en sort que pour faire des excursions à *Rothenfels*, à la *Favorite*, au *Châlet*, à la cascade de *Geroldsau*, au *Vieux-Château*, en nombreuse compagnie d'artistes et de gens du monde. Il arrange très-intelligemment ces par-

ties, on dîne, on chante, on danse même dans les ruines du manoir des burgraves.

M. Bénazet aime passionnément les arts, il est très-connaisseur, il le prouve, non-seulement par ses acquisitions, mais par la protection éclairée qu'il leur accorde. Chaque hiver il voyage en Italie, il en rapporte en détail un musée, dont il est très-fier à juste titre. Il rentre en France en avril et se rend à Baden avant le 1er mai, afin de préparer sa saison.

D'une humeur douce et égale, il a le caractère gai et l'abord très-sympathique. Cette gaieté se montre surtout dans l'intimité, car personne ne sait aussi bien à qui il s'adresse. L'habitude de voir beaucoup de monde, de vivre au milieu des hommes, de les observer, lui a donné une connaissance profonde des hommes. Il juge vite et presque toujours sûrement, ce qui ne l'empêche pas, comme tous les grands cœurs, de mal placer ses bienfaits et de faire des ingrats.

Une des conversations qu'il préfère est celle qui roule sur l'histoire; il se plaît à retourner en arrière, à se placer quelques instants au milieu d'un cercle qui répond à ses idées. Il cause de tout et bien, car sans être un bénédictin de science, il a beaucoup d'esprit.

Malgré son adoration pour les femmes, on ne lui a pas connu d'aventures éclatantes ; il a sans doute caché ses bonheurs et ses tristesses, ou peut-être les préoccupations de ses premières années l'ont-elles détourné de la *galanterie*. Je me sers de ce mot, qui n'a plus de sens maintenant, parce que je l'applique à un homme qui n'en a jamais eu ni la vanité, ni le goût, et qui semble avoir toujours préféré les joies intimes aux plaisirs éclatants.

Chose étrange et qu'on aura de la peine à croire, M. Bénazet parle très-rarement de jeu, et il ne joue jamais. Une de ses joies favorites est de rester en famille, afin de se reposer de la représentation. Alors, *on joue* jusqu'à minuit, et il est un des plus zélés acteurs de cette *débauche* de domino, dont l'enjeu est de *vingt-cinq* centimes.

Par les millions qui courent et qui donnent tant d'envie à ceux qui ne les ont pas, cette vie toute spéciale m'a paru curieuse à étudier. Elle peut servir l'histoire de ce temps, où les tendances sont toutes de ce côté. Chaque enrichi a une manière différente d'user de sa fortune, et presque aucun n'a réalisé les rêves de sa médiocrité. En devenant riche, les besoins, les sentiments changent : la richesse est, plus encore

que le malheur peut-être, la pierre de touche de l'âme ; bien peu résistent aux entraînements, aux séductions de la flatterie et de l'abondance, le cœur se rétrécit à mesure que la caisse devient plus large, l'égoïsme envahit peu à peu la place, il n'en reste plus pour les souvenirs et encore moins pour la pitié. On ne se rappelle pas qu'on a souffert, les tourments des autres ne trouvent guère d'écho dans une atmosphère où l'on n'entend que le son de l'or ; il n'est pas de bruit plus absorbant que celui-là.

XXIII

LE DUC DE PERSIGNY.

Il est des destinées étranges qui feraient croire à la fatalité. Certains êtres naissent dans un milieu tranquille, ils semblent appelés, par leurs antécédents, à la vie de tout le monde, cependant on remarque en eux des facultés inutiles, nuisibles même à leur calme avenir; ils sont trop à l'étroit dans leur cadre, ils aspirent à le quitter lorsque tout les y retient, et un jour, par un effort suprême, ils brisent leurs chaînes, ils jettent au vent les espérances qu'on nourrissait pour eux, ils se lancent dans l'inconnu et se livrent au hasard.

S'ils échouent, ils sont, aux yeux de tous, des extravagants.

S'ils réussissent, on les porte aux nues, ils ont plus que du talent, ils ont du génie ; le succès est tout puissant, et, comme la baguette des fées, ce qu'il touche il le transforme.

Ainsi, lorsque M. Fialin de Persigny naquit dans le Forez, il était destiné à suivre une carrière tracée d'avance. Ses ancêtres, bons gentilshommes, avaient porté les armes, il devait les porter comme eux. Sa famille est originaire du Dauphiné, peut-être du Piémont, où l'on signale fort anciennement des Fialini. Les annales de Grenoble parlent d'un Fialin, seigneur de Saint-Michel, en 1440.

C'étaient des précédents semblables à ceux de mille autres, mais Dieu l'avait marqué pour une tâche plus laborieuse, il devait prendre une part active aux bouleversements de cette époque, et les dons qu'il avait reçus trouvaient alors leur application.

Depuis quinze ans, cette vie, commencée si différemment, a tout à fait changé d'aspect. D'obscure et d'ignorée qu'elle était, elle est devenue éclatante; elle remplit le monde, car elle a une influence positive sur ce pays qui dirige l'univers. Sentinelle avancée du bien et du mal, la France conduit les siècles au but marqué par la volonté immuable de la Providence.

M. de Persigny a, comme nous tous, les défauts de ses qualités; nul n'est parfait ici-bas, et nos imperfections ont leurs raisons d'être, elles concourent à l'harmonie de ce grand tout,

dont nous sommes les faibles parties. Nos fautes même amènent des événements, ces événements en produisent d'autres, nécessaires à l'accomplissement des décrets éternels.

On obtient tout de M. de Persigny en s'adressant à son cœur ; il est essentiellement bon, il ne sait pas voir souffrir, et l'on a peine à comprendre comment un homme de cette trempe peut être aussi impressionnable, aussi accessible aux sentiments tendres, à la pitié.

Sa bonté n'a pas d'ostentation, il fait le bien pour le bien, pour se satisfaire lui-même, et il lui déplaît d'en entendre parler ensuite, cela blesse la susceptibilité de son organisation ; non pas qu'il craigne la reconnaissance, mais il y croit peu, ainsi que les gens qui ont beaucoup vécu.

Il aime sa famille, ses enfants, son bonheur est en eux ; tous ses actes, dans les affaires privées, n'ont qu'eux pour mobile. Il les quitte le moins possible, et, au milieu des graves intérêts qui l'occupent, son délassement favori est de les voir, de suivre le développement de leur intelligence et de leur caractère. Il souhaiterait vivre entre eux et quelques amis ; l'intimité est son rêve, la représentation lui est odieuse, et ce n'est pas pour lui la moindre charge de sa position officielle.

M. de Persigny est facile à vivre, il est bienveillant et d'un abord agréable. Il n'a pas la vanité d'un nouvel arrivé, il est, au contraire, modeste et ne tient nullement aux honneurs rendus à la position qu'il occupe. Jamais il ne porte ses décorations, il lui est pénible qu'on le reconnaisse et qu'on le nomme dans les endroits où il va incognito ; il déteste de fixer l'attention.

Il a été souvent question de ses emportements ; les anecdotes, à ce sujet, ne manquent pas dans le public, qui ne fait point la part d'une maladie d'estomac très-violente, dont les accès rapprochés influent sur son humeur. Les jours où il ne souffre pas, sa nature prend le dessus, et tout devient facile autour de lui ; si, au contraire, la douleur l'étreint et le domine, il n'est plus maître de ses impressions et le reflet de ses tortures se répand sur ce qui l'approche.

C'est l'effet inévitable de ces sortes d'affections

De là vient qu'il est *journalier* dans ses rapports. Quelques-uns se plaignent de lui, qui, dans une autre circonstance, auraient probablement beaucoup à s'en louer. Il est chevaleresque, il défend volontiers les causes oppri-

mées ; il suffit qu'on soit malheureux pour avoir des droits à sa protection.

Un autre trait saillant de son caractère est une distraction étrange. Son imagination l'emporte parfois si loin de ce qu'il fait, qu'on a peine à l'y rappeler.

Sans être un travailleur, il aime à s'occuper. Il fait lui-même ses circulaires et ses discours. Lorsqu'il était ministre, il ne s'arrêtait pas aux détails secondaires. Son système consiste à rendre chacun responsable de son œuvre. Il veut que le travail soit distribué par hiérarchie, et que l'ensemble et la surveillance appartiennent au chef seul : on lui préparait les projets venus de lui, d'après les ordres qu'il avait donnés, et il les approuvait ou les rejetait, suivant que la matière était traitée.

Il s'attache surtout aux grandes affaires ; elles s'emparent de lui, elles l'exaltent, elles le possèdent jusqu'à ce que la solution en soit obtenue. Il sait approfondir une question et la rendre limpide ; il a des intuitions politiques d'une rapidité et d'une sûreté merveilleuses. Bien qu'il n'ait pas dirigé ses études de ce côté, dans sa jeunesse, il s'est promptement mis au fait de cette science difficile, et cela plutôt par instinct que par suite de connaissances acquises.

Il sent et il devine; aussi, se trompe-t-il quelquefois. Les circonstances l'ont grandi, et il s'est trouvé tout à coup à la hauteur des plus grandes positions; il est monté au premier rang sans avoir pris d'autres degrés que les dangers qu'il a courus, les difficultés qu'il a vaincues. Son guide le plus ordinaire est un dévouement absolu, non-seulement à la cause de l'Empire, mais à la personne de l'Empereur. C'est chez lui une religion, un fanatisme. Il sacrifierait à son triomphe ce qu'il a de plus cher. Pour cette cause, rien ne lui paraît impossible; il bouleverserait le ciel et la terre; il arriverait ou il succomberait sous les obstacles ; c'est une de ces abnégations que la foi seule inspire, et il a la foi.

Rien de plus vif que sa décision ; il saisit d'un coup d'œil le fort et le faible des choses. Il écoute bien, et chaque mot porte ; les objections se présentent toutes prêtes à son esprit, il les exprime; si on les lève, il accepte; si elles ne lui paraissent pas suffisamment écartées, il refuse. Dans les propositions les plus graves, vingt-quatre heures lui suffisent. Je l'ai dit, il est l'homme des résolutions; il croit à l'infaillibilité des surprises; dans un pays tel que celui-ci, c'est peut-être ce qui réussit le mieux en effet.

Après avoir quitté le service militaire, où il aurait pourtant avancé, il entra dans la rédaction de quelques journaux, il fit des articles, des correspondances, des brochures ; il apporta partout les mêmes dispositions. Son style est concis, clair, un peu cassant, comme celui de tous les gens convaincus et décidés.

Il aime de préférence les études abstraites : le blason, les étymologies, l'archéologie, les recherches historiques. Il a fait une généalogie des *comtes du Forez*, son pays, qui prouve une vraie science des dates et des origines.

Son ouvrage capital est un mémoire adressé à l'Institut sur l'*Utilité des pyramides d'Égypte*. Il y a émis, pour la première fois, une idée qui, depuis, a fait des partisans parmi ceux qui élaborent ces sujets spéciaux. Selon lui, les Pharaons n'ont élevé ces monuments gigantesques ni à la mémoire de leur règne, ni à la gloire de leurs exploits; ils n'ont pas songé davantage à se créer des tombeaux immortels. Plus sages et plus prévoyants, ils auraient posé ces masses de pierres comme un rempart pour défendre la vallée du Nil contre les sables du désert.

Les vents arrêtés, divisés par elles, refoulent en arrière le nuage meurtrier. C'est une expli-

cation au moins plausible de cette énigme tant de fois séculaire et dont le mot est enseveli sous la poussière de cinquante générations.

M. de Persigny est un penseur ; il parle peu, à moins que la conversation ne s'engage sur une question qui l'intéresse ou qui lui plaît. Alors il s'anime et il devient brillant. Il n'a pas l'esprit des mots, l'esprit qui saisit, qui éblouit, qui entraîne ; il est plutôt réservé, sérieux.

Ses manières sont celles d'un homme de bonne compagnie ; il a été fort bien élevé ; cependant il n'est pas ce que nos grand'mères appelaient un homme de cour, type perdu, du reste, et qui ne se retrouvera point, nos mœurs nous en éloignent trop. La cour n'a plus ses formalités et ses étiquettes ; elle n'a plus ses exigences, et les façons de l'ancien régime sont oubliées avec les traditions du passé.

La sobriété est imposée au comte par sa santé et par ses goûts : il mange fort peu et boit encore moins ; la table est donc pour lui plutôt une fatigue qu'un plaisir. Il la subit dans les occasions solennelles, il se soumet à la représentation chez lui et chez les autres ; mais il s'y soumet seulement, et il serait heureux de s'y soustraire.

Il ne se plaît que dans son intérieur, il est

même *casanier;* ni la promenade, ni les distractions ne le séduisent : la campagne et la solitude ont pour lui beaucoup de charmes. Une de ses joies est de s'occuper de son habitation, de l'embellir, de l'améliorer pour ses enfants. Il rêve sous les ombrages de son parc, il s'y repose des agitations qui le dévorent à Paris, il fait trêve à ces préoccupations incessantes, dont l'âme est obsédée lorsque tant d'intérêts divers pèsent sur elle.

M. de Persigny se couche assez tard. Habituellement, il a, le soir, quelques amis pour causer et fumer ; c'est le bon moment de sa journée, il se délasse en liberté, il laisse aller ses paroles sans crainte qu'elles soient commentées, interprétées par la malveillance, ou dénaturées par la calomnie. Il se trouve lui-même alors; il se dépouille de ses grandeurs dont il est si peu infatué, et qui le gêneraient si elles ne se rattachaient pas à la consolidation du gouvernement qu'il regarde comme le seul port de salut pour sa patrie.

Ses maisons sont charmantes, d'une élégance distinguée ; il tient au confort plutôt qu'au luxe que sa position le force à déployer. Il a du goût et saisit vite ce qui est bien. Il aime les arts et les protége, il voit très-volontiers les artistes et

les écrivains. Sous son ministère, il leur fit une large part.

Ce n'est pourtant ni un collectionneur, ni un bibliophile.

A-t-il le temps, d'ailleurs? le temps qui nous dévore tous, à l'époque où nous sommes, « *le temps, cette étoffe dont la vie est faite,* » a dit un philosophe.

Et l'homme politique si occupé, dont les moments sont si précieux, en a peu à semer sur sa route.

Il en perd néanmoins beaucoup, chaque matin, à sa toilette, non pas à sa parure, remarquez-le bien. Il a les habitudes anglaises d'une propreté méticuleuse. Il a pris beaucoup, du reste, à l'Angleterre, où il était adoré pendant son ambassade. Son nom est un talisman dans la haute fashion. Ce qu'il recommande est sûr de réussir, et son souvenir est resté dans toutes les mémoires.

Le service, les arrangements d'intérieur, chez lui, se font à l'anglaise; on ne peut s'empêcher d'en reconnaître la supériorité sur les nôtres. Nous devons aller prendre des leçons chez nos voisins, nous qui leur en donnions jadis; c'est que nous n'avons plus de grands seigneurs et qu'ils en ont toujours.

M. de Persigny est galant, mais timide. C'est un reste de son ancienne éducation ; il sacrifie au passé sur ces deux points. Il ne sait pas traiter les femmes comme le font les hommes du jour, et leur demander en commandant, sans s'inquiéter de leur réponse. Il les aime sans que ce penchant ait une grande influence sur ses actions ; elles ne sont pour lui qu'une occupation secondaire ; aucune ne le détournera de sa route. Il ne se laissera ni dominer, ni conduire, il n'est plus à l'âge des sentiments exclusifs, et il n'a pas celui des entraînements désordonnés, dont les tendances de son esprit le garantiraient suffisamment d'ailleurs.

Si l'avenir nous était connu, s'il nous était seulement donné de l'entrevoir, on pourrait préciser le rôle qu'un homme tel que celui-ci est appelé à jouer dans le drame du dix-neuvième siècle. Quel qu'il soit, il l'acceptera sans doute. Les circonstances l'ont porté jusqu'ici, elles lui ont tracé une route qu'il doit suivre sans regarder en arrière, et, en dépit des accidents du voyage, il la suivra ; car il n'est pas de ceux qui abandonnent une tâche avant de l'avoir accomplie, avant qu'elle ait porté ses fruits, avant d'avoir réalisé l'idée qui les a fait agir.

XXIV

M. SAINTE-BEUVE.

En traçant un des grands noms de la littérature ou de la politique, ma plume hésite, ma main tremble. Comment juger ceux dont le mérite nous domine tellement et dont le génie est si fort au-dessus du nôtre? C'est une témérité, excusable seulement lorsque le succès la couronne, et dont nous demandons d'avance pardon au lecteur.

Le célèbre *causeur du lundi* peut être apprécié sous bien des faces. Il est en même temps poëte, prosateur et critique; il a fait des vers, il a fait des livres, il a travaillé dans les journaux et dans les revues, et il a réussi en toutes ces choses. La génération actuelle le connaît surtout comme critique. Elle lit peu ce qui a paru avant elle, et depuis que M. Sainte-Beuve a passé le printemps de la vie, son talent est entré dans une phase totalement différente.

Ses vers et ses romans firent beaucoup de bruit à l'époque où ils parurent; il fut un des chefs de l'innovation romantique, un de ceux qui contribuèrent le plus à la chute des anciens jeux, ce qui ne l'empêche pas d'être aujourd'hui académicien.

Depuis sa jeunesse, ses idées ont changé de direction, il s'est mûri au contact des hommes, l'enthousiasme s'est transformé; sans renier ses croyances, il les a modifiées, il les a rendues plus pratiques. Son imagination s'élance encore quelquefois dans le domaine de la fantaisie; mais c'est plutôt comme un reflet du passé, un regret des beaux rêves éteints, des illusions envolées.

Il a pris une place éminente dans les lettres, une place que nul ne saurait lui ravir. Il forme maintenant une sorte de trait-d'union entre les écoles qui nous ont dominés. Il les résume en ce qu'elles ont de raisonnable, sans rien perdre de leur éclat et de leur clarté.

Je ne donnerai point ici la liste de ses ouvrages; elle se trouve dans les biographies. Les poésies de *Joseph Delorme,* la préface surtout, furent longtemps un de ses titres les plus reconnus à la célébrité. Cette préface révélait chez l'auteur des souffrances intimes

dont on lui sut gré; il les exprimait avec un charme et une mélancolie qui lui valurent bien des partisans, parmi les femmes surtout; elles aiment à s'attendrir, elles aiment les âmes incomprises et déclassées; elles voudraient leur rendre en pitié ce que la rigueur du sort leur enlève.

Souvent elles sont trompées par ces décevantes plaintes, et ces poëtes désolés sont de joyeux compagnons qui riment à volonté une chanson à boire et qui tournent agréablement un sonnet badin.

M. Sainte-Beuve n'était pas de ceux-là. Ardemment convaincu, il convainquait les autres, il les persuadait, il les attachait à sa cause. *Volupté* a fait divaguer beaucoup de jeunes cerveaux. Ils étaient tous en ébullition, on vivait double et l'on vivait plus par l'idéal que par la réalité.

Maintenant, l'illustre critique est dans toute la maturité de sa puissance, il a acquis une autorité inattaquable, c'est un titre d'honneur que de se trouver sous sa plume ; ceux qu'il discute doivent être fiers d'être nommés par lui.

Il est de taille moyenne, un peu chauve et porte souvent une petite calotte, qui donne à sa physionomie et à son visage épanoui quel-

que chose d'un digne chanoine. Sa peau est d'un blanc mat; son œil gris, ordinairement calme et d'une bienveillance rare, s'illumine quelquefois et lance des épigrammes comme une étoile lance ses rayons. Son regard est franc ; il cherche ceux des autres et les soutient en face, quelle qu'en soit l'expression ou la portée.

Ses mains et ses pieds sont remarquablement petits, ses épaules sont larges, sa taille forte ; son buste est long ; assis, il paraît plus grand qu'il ne l'est de fait , ce qui prête de la dignité à son attitude lorsqu'il parle officiellement.

Sa tenue est très-soignée, sa propreté scrupuleuse. Il est mis très-simplement, rien chez lui n'attire l'attention ; si on ne le nomme pas, il passera inaperçu ; sa distinction est tout entière dans son intelligence et dans sa supériorité.

Rien de plus honorable que sa vie privée; sa probité, son désintéressement sont au-dessus de toutes atteintes; c'est un honnête homme dans la force du mot. Bien que très-vif et très-emporté, il aime la raison avant tout. Il a un bon sens parfait, une droiture qui n'exclut pas la finesse. Sa perspicacité est merveilleuse ; il juge les gens, et très-justement, sur de légers

indices; il est rare qu'il se trompe, et, jusque dans ses erreurs, il côtoye au moins la vérité.

Il connaît son monde et n'exige de chacun que ce qu'il peut donner ; son indulgence est extrême, parce que sa valeur est grande ; il sait faire la part des circonstances et des entraînements. Il a lui-même tant éprouvé, tant ressenti, tant vu, qu'il lit couramment dans le cœur des autres et qu'il sait les excuser.

C'est plus qu'un philosophe en théorie, c'est un philosophe pratique.

M. Sainte-Beuve a beaucoup de fermeté, il a aussi beaucoup de patience. Il sait voir venir, il attend les événements et ne les devance pas. Ce que l'on prend quelquefois pour du calcul ou de la versatilité, n'est qu'une conséquence de réflexions plus approfondies sur un sujet effleuré jusque-là ; car, une des particularités de sa pensée, est de n'en épuiser aucun. Il préfère le reprendre et en tirer tout ce dont il est susceptible ; ce sont des provisions amassées pour les jours de disette et de solitude. Ces jours arrivent rarement.

Le fond de son caractère est la bonté ; il aime le bien, il aime à l'accomplir, il aime à le répandre. Il s'intéresse à ceux qui souffrent, il les aide, il protége les talents inconnus ou mal-

heureux ; c'est une de ses maximes qu'on ne saurait trop faire pour leur ouvrir la route et la leur rendre facile. Il n'a pas besoin de connaître les gens pour les encourager. Il les cherche, et ne se trouve point importuné des conseils qu'on lui demande.

Toute sa vie il a eu de l'ordre, il a su régler ses dépenses, et cela sans lésinerie. Il fait ce qui est à propos ; tout, chez lui, est régi par un esprit juste, sur lequel l'imagination n'a pas de puissance, en dehors de son domaine spécial; il suffit de pénétrer dans son intérieur pour en être convaincu.

La maison qu'il habite rue du Montparnasse, lui appartient ; c'est un héritage de famille. Il l'a partagée longtemps avec madame sa mère, femme d'un esprit distingué, qui fut pour beaucoup dans la direction donnée à ses études.

Cette maison est bien petite; l'escalier est d'une *étroitesse* qu'aurait enviée Socrate pour la sienne. Deux amis n'y sauraient passer de front. Son cabinet prend jour sur un jardin du même format que le logis ; l'ombrage n'y manque pas, il ressemble à une mignonne chartreuse.

L'auteur de *Volupté* travaille beaucoup et avec facilité. Selon lui, on doit écrire simplement

comme on parle ; de là vient la lucidité de son style.

Son intérieur a le calme et les allures de celui d'un ecclésiastique. Il est dirigé par une gouvernante ; le service n'est fait que par des femmes. Il prend lui-même presque toutes ses notes. Il n'emploie son secrétaire que pour les lectures. Rien n'est plus tranquille, d'un aspect plus agréable que ce réduit consacré à l'étude. L'esprit se repose en y pénétrant, on comprend combien celui qui l'habite doit y trouver de charmes ; il n'est certainement pas sans influence sur le genre de ses travaux.

Combien il serait malheureux qu'une si belle intelligence, un savoir si profond, s'égarassent sur les matières les plus sérieuses et les plus fondamentales ? Comment un homme de cœur ne trouverait-il pas dans son cœur même les croyances qui consolent et qui font supporter les maux de cette vie, par l'espérance de l'autre ? Nous devons tous un péage à l'humanité, il est vrai, et nous tenons à la terre par des liens que les grandeurs même de notre âme ne peuvent briser.

M. Sainte-Beuve est un des plus charmants causeurs de notre époque. Ceux qui ont été admis au bonheur de l'entendre ne sauraient

l'oublier. C'est une source toujours féconde, où l'on peut puiser toujours, sans craindre de la voir tarir. Son érudition est immense et sa mémoire prodigieuse ; il se souvient de ce qu'on lui a dit, de ce qu'il a lu, et cela, avec des détails qui étonnent ; les dates, les moindres circonstances, tout est conservé et raconté avec une grâce exempte d'affectation. Il attaque, au contraire, les prétentieux, il s'en raille : la simplicité est pour lui la qualité suprême. Plus elle est rare, et plus il la prise.

Ce charmant causeur sait écouter ; son attitude, son regard, vous prouvent qu'il suit vos paroles et qu'il les apprécie. Il n'est pas moqueur, c'est au-dessous de sa portée ; il est malicieux, et, sous ce rapport, sa physionomie est plus bavarde que sa conversation. Il cite volontiers et toujours à propos, bien que le pédantisme lui soit odieux.

Il recherche, au contraire, la causerie qui ne s'appuie sur rien, celle qui s'alimente seulement par l'esprit, cette conversation véritablement française que nous a léguée le dix-huitième siècle et dont nous perdons tous les jours le secret.

M. Sainte-Beuve a énormément de cet esprit-là et de tous les autres ; c'est un esprit à la Di-

derot : peu de mots, mais beaucoup de traits, une observation enrichie par l'expérience et finement rendue. Ce sont des arabesques et des broderies charmantes ; elles échappent au vulgaire et enchantent les délicats.

Homme d'excellente compagnie, personne ne sait mieux vivre que lui : il rend à chacun ce qu'il doit ; ses manières sont celles d'un habitué des meilleurs salons, où il va assez volontiers, sans se prodiguer néanmoins. Il excelle dans l'art de diriger la conversation comme il lui convient qu'elle le soit, il vous détourne d'un sujet, et sans que vous puissiez vous en plaindre. Son esprit vous manie avec une adresse qui vous enchante et vous endort, ainsi que le fait la torpille ; on est séduit, et l'on s'oublie soi-même devant cette séduction.

C'est un si grand magicien que l'esprit !

Le brillant académicien, lorsqu'il discute, attaque avec la raison. Il trouve des arguments préparés par elle, et d'un mot il impose silence à son adversaire. Ce mot est un stygmate ; il marque et il reste.

M. Sainte-Beuve lit mal, sa prononciation n'est pas parfaite ; il mange certaines lettres, et ses gestes ne sont pas en rapport avec ses paroles. Il n'est donc pas éloquent, bien qu'il

ait fait plusieurs cours en France et à l'étranger. Il vaut mieux lire ses discours que de les entendre, et la pureté de son style, ce tour tout particulier qu'il lui donne, rappellent la belle langue du dix-septième siècle, qu'il a tant étudiée, et dont il a célébré si souvent la magnificence.

Il a eu beaucoup d'amis dont les revirements de doctrines l'ont séparé. Il fit partie du fameux *cénacle*, qui réunissait les meilleurs poëtes de l'époque. C'était le beau temps alors ! le temps où l'exaltation, l'enthousiasme dominaient tout ; le temps où l'on se battait pour un hémistiche, ou pour une épithète mal comprise, adressée à un héros de tragédie. Le sang coulait ardemment dans leurs veines, à ces jeunes gens de 1830. Ils regardaient la vie du haut de leurs rêves, et ils la méprisaient telle que les préjugés l'avaient faite ; ils s'élançaient dans l'idéal, je l'ai dit, et jusque dans leurs amours sensuelles, cet idéal trouvait une place.

Ils avaient des aspirations nobles et généreuses, ils puisaient dans leur imagination ce que leur cœur ne leur inspirait pas et ils s'y trompaient eux-mêmes ; par conséquent, ils trompaient les autres, tout en restant de bonne foi. Bien des femmes se sont fiées à ces passions

fallacieuses, elles ont cru à l'éternité d'un amour qu'on leur jurait éternel et dont on leur dissimulait les déceptions sous des délices si pures et si enivrantes. Elles ont toutes expié leur erreur quand le bon sens est revenu à cette génération endiablée, et toutes, j'en suis sûr, ont regretté ces mirages que leurs filles, certainement, n'auront pas à redouter.

Les belles amitiés s'en sont allées comme les amours. Beaucoup de ces fraternités de plume se sont dissoutes et sont devenues des antipathies, suivant la route que chacun a suivie en *mûrissant*. M. Sainte-Beuve est pourtant un excellent ami, il a de ces soins qu'on rencontre peu, même dans le monde, où ils sont imposés par le savoir-vivre. Il s'occupe de ceux qui lui sont chers ; il pourrait bien s'occuper aussi de ceux qu'il n'aime pas, mais c'est d'une autre façon.

Un homme supérieur a toujours des ennemis ; s'il ne s'en entretenait pas quelques-uns, on croirait qu'il baisse et qu'il n'est plus à redouter.

Les vrais poëtes adorent les femmes, ils ont tous une Laure, une Elvire, une Éléonore ; M. Sainte-Beuve n'a pas failli à cette coutume. Il a beaucoup aimé, et on l'a beaucoup aimé

aussi ; mais non de ces tendresses vulgaires et infidèles qui s'échangent aujourd'hui. La bohème envahit jusqu'au sentiment ; les amours couchent à la porte, ils voguent par les chemins, ils cueillent çà et là quelques fleurs placées sous la main du premier passant venu. Ils ne comprennent pas qu'on se fixe, qu'on s'attache par la souffrance même, et que cette souffrance soit un bienfait.

Ils ont supprimé ce qui conduisait au dénouement ; ils prennent le bonheur d'assaut et se conduisent après comme dans une ville conquise. Les romans n'ont plus qu'un volume, le second, et c'est sagement penser ; à quoi serviraient les premiers chapitres, puisqu'on ne les lit plus ?

Ils étaient bien doux, bien suaves, pourtant, ces chapitres-là !

XXV

ARSÈNE HOUSSAYE,

Nous avons à peindre une nature multiple, assez mal jugée par cette raison, et dont l'apparence ne ressemble guère à la réalité. Ce visage blanc, ces cheveux blonds, ces manières douces et un peu féminines, cachent une volonté inébranlable et une résolution peu commune. Ce n'est pas un parti pris, ce n'est pas de l'hypocrisie, c'est tout simplement vrai ; et justement parce que cela est simple et vrai, personne ne s'inquiète de le deviner. On prend Arsène Houssaye pour ce qu'il paraît être ; on dit :

— C'est un homme heureux.

On ajoute :

— Il est agréable et blond.

Et, lorsqu'on a parlé de son esprit, on croit avoir décrit en deux mots son caractère, qu'on n'approfondit pas. Le monde est ainsi. Il envie les supériorités, et il les adopte lorsqu'elles

s'imposent par la réussite ; mais il ne prend pas la peine de les étudier ; il trouve plus court de les accepter telles qu'elles se montrent, ce qui le rend presque toujours injuste et partial.

M. Houssaye est entré dans la vie militante fort jeune. Ses relations de famille, très ignorées à Paris, où il ne s'en vante pas, lui ouvraient toutes les carrières. Gentilhomme sans le vouloir, et presque sans le savoir, il était né pour écrire ce qu'il a écrit. Les traditions conservées par son grand-père paternel, le genre de ses études l'attiraient vers le passé; mais son grand-père maternel, ancien constituant, le poussait vers l'avenir. Poëte avant tout, il se décida à devenir un écrivain, et arriva ici armé d'un premier livre, où il avait mis tout son cœur, toute son âme, ainsi qu'on le fait lorsqu'on a vingt ans.

Cependant cet esprit, profondément réfléchi et observateur en ce qui le touche surtout, ne s'aventura pas sans avoir examiné la route. Il vit autour de lui les hommes de lettres dupes d'eux-mêmes et des autres ; il se jura de ne pas donner dans ce travers et d'arriver à la fortune en même temps qu'à la réputation. Il choisit pour modèle et pour exemple Voltaire et Beaumarchais, auxquels la gloire servit de coffre-fort, et ne se laissa pas prendre au mirage des man-

sardes de la bohême, des dîners à quinze sous, des dettes, des élégies terminées par l'hôpital, le tout sous prétexte de mépris des richesses, de rêves inassouvis et de génie méconnu. Toute cette friperie de désespoir et de privations lui sembla aussi ridicule qu'une auréole de bouts de chandelle, et il se garda bien de s'en affubler.

Son extérieur le servit ; on ne se défia pas de sa modestie, de sa bienveillance. Lorsque les gens doués de ces enseignes d'irrésolution sont décidés, ils le sont quatre fois plus que les autres, et ils ont l'immense avantage de ne pas se faire craindre ; on s'aperçoit qu'ils marchent, seulement quand ils sont arrivés ; ils ont l'air d'obéir à la volonté des autres et ils imposent la leur, devenue pour eux un levier invincible par cette transformation. Nul ne peut méconnaître cette vérité en songeant d'où il est parti, et en combien de temps il a gravi cette cîme escarpée du succès; il s'y maintient en dépit des pierres qui roulent autour de lui, des fleurs qui se dessèchent et qui tombent.

Il a la passion de l'art, et néanmoins il est plus poëte qu'artiste. Son esprit a une grande élégance, on devine qu'il hante de préférence les seigneurs et les belles dames du temps qui

n'est plus. Il en a pris les tours parfumés.

Il a le travail facile : il dicte devant deux ou trois personnes, tout en causant. Il s'est peut-être trop éparpillé, au lieu de choisir un genre spécial. Son talent, très-fin, très-distingué, ne sera jamais populaire. Il est apprécié à sa valeur par le public éclairé, par la bonne compagnie ; ses livres sont des livres de bibliothèque, et non pas des livres de cabinet de lecture ; cela tient sans doute à ce qu'il a moins d'imagination que de style, de savoir et de fantaisie.

Il est paresseux avec délices ; cependant, comme Figaro, il a remué beaucoup de choses, tout en paraissant ne rien faire. Il n'en parle jamais et ne se vante pas. S'il a de l'orgueil, et cela pourrait bien être, c'est un orgueil sédentaire et naïf, qui ne s'impose point, qui ne va pas par la ville quêter des compliments.

M. Sainte-Beuve l'appelle le poëte des roses et de la jeunesse ; il a raison. Arsène Houssaye restera toujours jeune, il est de ceux qui ont vingt ans à perpétuité ; ils les doublent, ils les triplent, ils les quadruplent quelquefois à la façon de Saint-Aulaire, de Fontenelle, de Saint-Evremont, et c'est encore vingt ans ! Les illusions et les rêves les accompagnent jusqu'à la

fin, et la mort ne leur apparaît qu'avec une conronne de pavots ; c'est pour eux le sommeil, et rien de plus.

Je l'ai dit, notre poëte a été fort heureux, le hasard a plus fait pour lui que les combinaisons et que son mérite véritable. Il est devenu riche, parce qu'il a gagné plus d'argent qu'il n'a pu en dépenser. Sa prodigalité, bien loin de lui nuire, est comme une semaille ; il jette follement une somme pour satisfaire un caprice, le caprice se transforme en affaire et double ce qu'il a supposé perdu. Il ouvre un gouffre par une entreprise incertaine, ce gouffre se comble et l'entreprise devient bonne sans qu'il ait rien fait pour l'améliorer.

L'argent est pour lui un moyen, non pas un but. Il le recherche pour s'en débarrasser promptement ; *il n'a point de tiroir* et n'a pas connu cette ambition secrète de tous ceux qui créent leur fortune. Il sait compter, au besoin ; la plupart du temps, il ne compte pas. Il joue avec ce métal comme les soldats avec leurs armes ; il n'a pas l'argent vaniteux, pourtant, et c'est très-rare lorsqu'on le gagne soi-même.

Arsène Houssaye est aventureux : il adore l'imprévu. Il ne forme point de plans, il se laisse aller aux entraînements de la vie, il la

guette au passage et profite de ce qu'elle lui offre. Il s'éveille chaque matin avec une nouvelle perspective. Ses habitudes sont de n'en avoir aucunes, aussi voyage-t-il avec un plaisir infini, pourvu qu'il ne soit pas seul ; il lui faut quelqu'un à qui il puisse communiquer ses impressions, qui partage ses enthousiasmes, ses accès de gaîté ou ses tristesses, quelqu'un qui lui donne la réplique ; il hait les monologues, il se traite lui-même comme un compagnon importun, qui ne vaut pas la peine qu'on se donnerait pour l'amuser.

Il est né architecte ; il aime à bâtir, et il s'y entend. Il a construit plusieurs hôtels remarquables. Dans celui qu'il habite, il se trouve une galerie-musée où il a réuni plus de trois cents portraits des trois derniers siècles ; des grands seigneurs, des artistes, des femmes surtout. Cette collection est très-curieuse, elle fera époque.

M. Houssaye est essentiellement bon, il désire bien vivre avec tout le monde, il ne dit pas de méchancetés, il n'en fait pas, et si par hasard cela lui arrive, ce n'est pas avec le dessein de nuire : il le répare de son mieux ; il est de ceux qui peuvent afficher sur leur porte :

« ICI ON REND SERVICE. »

C'est une profession qui conduit bientôt à une autre, et qui fait changer la première enseigne contre celle-ci :

« FABRIQUE D'INGRATS. »

Il s'est lassé, son obligeance est devenue quinteuse, il s'improvise des férocités inouïes. Quelquefois il y persiste ; quelquefois il se laisse attendrir : cela dépend de la corde qu'on touche. Telles qui vibrent à son cœur, à ses souvenirs, lui rendent les sensibilités qu'il s'efforce d'éteindre.

Le meilleur temps de son existence, celui où il gravitait dans son axe véritable, fut sa direction de la Comédie-Française. C'est la plus belle page de ses Mémoires : son cabinet fut le dernier salon où l'on causa ; ses réunions furent la dernière lueur de la société française polie et lettrée. Les illustrations s'y rencontraient, les intelligences s'y complétaient l'une par l'autre. Les plus charmants esprits d'une génération qui s'en va et qui ne sera pas remplacée, y lançaient leurs étincelles. Rachel, Augustine Brohan, bien d'autres jolies femmes, y venaient assidûment. On parlait de tout, on apportait les nouvelles, on critiquait les pièces et les livres ; c'était, enfin, le célèbre foyer de l'an-

cienne Comédie-Française, dont les souvenirs sont toujours vivants.

Houssaye a des aspirations particulières : ce ne sont pas celles de la politique, ce ne sont pas celles de l'Académie, ce sont les aspirations de la vie proprement dite. Il est inquiet, il ne se sent complétement bien nulle part, il lui semble qu'il est appelé ailleurs. Voilà pourquoi il a tant changé de demeures : il cherche toujours mieux. Le seul asile qui lui plaise véritablement, est la chapelle gothique, à Bruyères, où il a placé le tombeau de sa première femme. Il y passait des heures entières, enfermé et content. C'est une bizarrerie, et c'est un trait distinctif de son caractère, qu'il faut avoir étudié pour le connaître.

Un homme de cette sorte doit nécessairement s'occuper des femmes. Il les aime passionnément, elles ont sur lui un immense empire. Il ne cherche pas à les dominer, il préfère qu'elles le dominent ; idolâtre de la beauté, elle est pour lui une souveraineté incontestable, à laquelle il se soumet volontiers. L'amour, à ses yeux, est l'art sous sa plus charmante forme : c'est l'art vivant ; il le cherche plus dans la nature que dans ses reproductions. L'art le séduit, le transporte, il lui fait tout oublier, c'est son

espoir, c'est le paradis de ses rêves. De là peut-être cette inquiétude dont je vous parlais tout à l'heure ; il ne rencontre pas la perfection, et il la souhaite incessamment. C'est une soif que rien ne peut assouvir.

Les poëtes tiennent tous un peu des enfants et des femmes. Arsène Houssaye aime les animaux, les chats surtout, et s'entoure de fleurs. Le luxe intérieur est un besoin pour lui. Il a des appartements délicieux. Son goût est celui d'un artiste véritable. Quant à son cabinet, c'est ce que nos pères appelaient, je ne sais pourquoi, un *capharnaüm*. On ne peut s'y retourner ; une vénérable poussière couvre les tableaux, les livres, les papiers épars çà et là, jusque sur le tapis. Il faut se faire un sentier à travers tout cela ; excepté le maître du logis, nul ne saurait s'y reconnaître ; il s'y reconnaît, cependant.

Houssaye est plutôt friand que gourmand, il grignote ; mais il préfère les choses délicates, les fruits, les pêches d'abord, les cailles, les miévreries de la cuisine. C'est un estomac de duchesse, de jeune fille. Il a pourtant ses heures de rosbif. Les bergeries dont on l'accuse sont toutes dans ses instincts délicats, à moins que ce ne soit par amour du gigot. Ses mou-

tons, d'ailleurs, sont du pré salé. Il a l'horreur du grossier et du commun en toutes circonstances. S'il fût né il y a cent ans, il eût tenu un rang distingué dans ces cercles d'élite qu'il sait si bien peindre et qu'il regrette tant. C'est un esprit, une âme dépaysés; notre siècle et nos mœurs lui pèsent; il désire ce qu'il ne peut avoir, et ce qu'il obtient perd son prix à ses yeux. Ses illusions se détruisent par les réalités, et son bonheur est tout entier dans ses illusions; il s'envole à leur suite.

XXVI

M. MOCQUARD

Dans ce temps, où tout se nivelle, c'est une bonne fortune que de rencontrer une originalité. Nous sommes divisés par catégories, par classes ; on peut savoir d'avance ce que vous êtes, en suivant, pendant quelques heures, le courant de vos idées et de vos habitudes ; on est à peu près sûr de ne pas se tromper.

La civilisation, qui marche, arrive à supprimer la famille aux dépens de l'individu ; elle enfante l'égoïsme, et ce vice même se répand comme une lèpre, efface d'un autre côté les aspérités du caractère et nous rend semblables les uns aux autres ; nous arborons tous la même bannière : *le moi!* Nous tendons vers le même but, et nous le cherchons avec une persistance qui prend toutes les formes, sans sortir de l'ornière où nous pataugeons plus ou moins

honorablement, plus ou moins heureusement surtout, c'est l'essentiel.

Dans cette foule, quelques-uns, bien rares, choisissent une route moins fréquentée, et ceux-là restent eux-mêmes, quelles que soient les difficultés ou les oasis qu'ils rencontrent; ils subissent ou acceptent également la bonne et la mauvaise fortune; le bonheur ou le malheur n'arrivent même pas à les modifier; ce sont les natures privilégiées, celles qui doivent marquer leur place dans l'époque qu'ils traversent: de ce nombre est M. Mocquard.

Il occupe une position qui le voue aux louanges; l'encens qu'on brûle autour de lui n'est pas toujours de bon aloi; il pourrait lui monter à la tête et troubler ses idées.

Point!

Il a trop de pénétration, trop de finesse, pour ne pas faire la part de la flatterie et pour ne pas se connaître lui-même. Il sait bien ce qu'il est.

Il sait bien qu'il reste jeune, en dépit des années; que sa vivacité, son esprit étincelant impriment à sa personne un cachet que le sérieux, la délicatesse des fonctions qu'il remplit ne lui enlèveront jamais. La nature l'a admirablement servi, elle lui a donné la grâce de ses quali-

tés, et, pour le secrétaire confident de Napopoléon III, c'est le premier des avantages.

Il porte cette lourde charge sans avoir l'air d'en sentir le poids, et sans l'imposer aux autres ; il n'imite aucun de ses prédécesseurs, dont l'histoire nous a conservé le souvenir, il est M. Mocquard ; et, lorsqu'il a quitté les Tuileries, lorsqu'il reprend la liberté de ses actions, on ne se douterait pas qu'il soit autre chose.

Il n'a que l'importance de sa situation ; il n'a pas celle de sa personne.

Il y a deux êtres en lui :

L'un, entièrement dévoué à l'Empereur qu'il sert, et dont toutes les pensées se rapportent à ce dévouement. Il a toutes les sollicitudes, toutes les affections d'un dévouement maternel. Il a vu grandir celui qui est devenu son maître. Il a contribué à développer chez lui les facultés puissantes qui l'ont porté sur le trône, en dépit des obstacles, il aime en lui et l'enfant d'autrefois et l'homme d'à présent. Ces deux amours se confondent et s'unissent au point d'attacher sa vie à la vie de son ancien élève ; pour lui, l'empire c'est l'Empereur ; il s'est inféodé au prince Louis d'abord, au souverain ensuite, et toujours avec le même sentiment depuis quarante-cinq années, quelles que

fussent les péripéties de cette existence accidentée et légendaire.

Ce dévouement a cela de particulier qu'il est lucide ; il n'accepte pas aveuglément les conséquences de ce qui se fait : il les prévoit et il les annonce. Il a son *franc-parler* et il en use. Il critique à haute voix des actes ou des projets qu'il condamne ; il combat les ministres et les mesures que son habile jugement des hommes et des choses lui fait trouver défectueux. Il ne défend pas un régime, il défend un trône, parce qu'il défend le Prince qui l'occupe, et tout ce qui le touche est pour lui le premier intérêt ici-bas.

Son ambition, ses espérances, ses craintes, tout est concentré sur Napoléon ; il n'est pas d'expressions qui puissent rendre cet attachement sans bornes qui tient au plus profond de son cœur.

La force politique de M. Mocquard est surtout dans sa prompte perception ; il voit vite et il voit bien ; il reste franc et sincère, peut-être même à cause de la responsabilité qui pèse sur les hautes fonctions qu'il remplit.

Il met, entre sa vie publique et sa vie privée, une distance infranchissable ; ses loisirs et les travaux de son cabinet n'ont rien à voir ensemble.

Ce *second être*, dont nous parlions tout à l'heure, est aussi complet que le premier ; c'est l'homme du monde, l'homme d'esprit par excellence. On le voit sortir du palais, y rentrer, sans que ce visage fin, distingué, trahisse la moindre préoccupation. Il s'isole instantanément de ce qu'il laisse derrière lui, et prend possession de ce qu'il va chercher comme si le reste n'existait pas.

Si un diplomate, un quêteur de nouvelles, viennent fouiller son regard afin d'y découvrir la solution d'une question brûlante, il trouve ce regard fixé sur une jolie femme qui passe ; ses lèvres, si agréablement souriantes, laisseront échapper un mot spirituel, jamais une expression dont la curiosité puisse s'emparer et qui révèle la pensée que l'on scrute, la vérité que l'on désire savoir.

Il ne veut plus entendre parler des affaires quand il est sorti de leurs griffes ; il les enferme toutes sous la clef de son bureau. Libre, jeune comme à vingt ans, bien qu'il en ait soixante-dix — on peut le dire, pour lui, c'est une coquetterie, — chaque jour, en toute saison, quelque temps qu'il fasse, il monte dans une voiture féerique à force de *légèreté* (ceux qui la rencontrent sont effrayés de ses proportions

aériennes), et court au bois de Boulogne. *Court* n'est pas assez, il faudrait dire qu'il *vole*. Ce seul mot peut rendre la vitesse de son cheval.

Il s'efforce de l'augmenter encore, il y met son amour-propre. Son phaéton est suivi d'un tilbury conduit par un domestique à sa livrée. Les deux chevaux s'élancent; l'attention de leur maître se concentre sur cette lutte quotidienne, entre la jument *Jessie* et *Charleston*, le trotteur américain. Les conflits de l'Europe sont oubliés en ce moment; il ne s'intéresse plus qu'à l'émulation de ses deux favoris.

Le soir, on le rencontre à l'Opéra, dans les coulisses au milieu des danseuses, causant derrière un portant, au pied d'un arbre ou d'un clocher, avec cette vivacité prodigieuse qui fait mentir son extrait de naissance. Ou bien il sera dans la loge n° 9, avec son ami Auber et ceux qui le visitent. Là, sa verve brillera de tout son éclat; on parlera drames, musique, critique et littérature; politique, jamais!

Le lendemain, il sera à la Gaîté, au Cirque-Impérial, à la Comédie-Française; il écoutera un peu le spectacle et s'occupera beaucoup de ce qui se passe dans la salle ou sur le théâtre. Il connaît tout le monde, et une fois qu'il a vu les gens, il ne les oublie plus.

Sa conversation, même grave, a des étincelles comme les feux de sarments. Elle est nette, droite ; elle a de la légèreté et de la profondeur. Sa phrase a la pureté académique à côté du trait gaulois. Son érudition se trahit ; il est très-loin du pédantisme ; il cite si à propos et si juste, qu'il semble plutôt exprimer sa pensée qu'emprunter celle des anciens auteurs. Virgile et Horace lui dictent soit leurs meilleurs vers, ou leurs remarques les plus fines ; Tacite lui prête la concision élégante qui le rend intraduisible pour les intelligences médiocres. Tout cela est naturel et simple ; rien ne sent, chez lui, l'étude ou le travail.

Il a le même pouvoir sur son physique que sur sa volonté.

La veille du départ des troupes françaises pour l'Italie, il faisait au bois de Boulogne, une horrible chute de voiture ; et le soir du 1er décembre 1851, quelques heures avant le grand conseil tenu la nuit à l'Elysée, il dansait à un bal, donné pour le mariage d'une enfant qu'il avait vue naître.

M. Mocquard a cependant un ennemi : c'est la goutte. Il la dompte par un régime sévère et par une sobriété qui ne se relâche point. Son tempérament nerveux, sec et énergique, lui

donne la tournure d'un homme de quarante ans : il se tient droit, il a l'air distingué. Il a été beau et il en conserve un reflet indélébile.

Il n'aime ni la table ni aucun plaisir du monde. Il ne demande à un dîner qu'une réunion élégante de femmes d'esprits et d'hommes intelligents. Il a les repas officiels en horreur et les fuit tant qu'il peut le faire. Il n'entre qu'une fois par an aux Tuileries, en costume d'étiquette, c'est pour le dîner du 31 décembre qui réunit autour du Monarque ses serviteurs fidèles ; ils viennent terminer avec lui l'année et lui offrir leurs vœux pour celle qui va commencer.

Les bals, les réceptions lui sont odieux ; il n'aime pas, comme il le dit lui-même, à *chambellaniser*.

Rien n'est plus simple que sa vie intérieure.

Il se lève à six heures du matin, s'habille lui-même ; il est soigné sans recherche. Il consacre cette première heure à la lecture. Bossuet, Tacite, Plutarque, La Bruyère, sont ses maîtres préférés ; il prise moins Voltaire, Rousseau et les autres écrivains du dix-huitième siècle.

Il passe ensuite à son travail de portefeuille, il examine les demandes, les pétitions, les lettres, les rapports, il y en a des volumes. Tout est lu, saisi et résumé vivement. Il classe les

affaires, dicte les réponses, et soutient cette lutte quotidienne avec une ardeur qui ne se lasse pas, avec une générosité qui ne s'épuise pas non plus. Les infortunes le touchent au cœur; il est bon, il est confiant, on en abuse quelquefois, et il se laisse tromper.

Comme toutes les grandes natures, il est enclin à juger les autres par lui-même ; il juge par ce qu'il sent, l'expérience ne le guérit pas.

Il a su choisir ses amis, et néanmoins, peut-être, le bon grain s'est-il mêlé à l'ivraie. Il rencontre souvent, dans les hautes fonctions publiques, d'anciens camarades du barreau, qu'il tutoie comme on se tutoie au palais ; car il faisait partie, sous la Restauration, de ce groupe d'avocats qui prirent la défense de la liberté, et, par conséquent, des conspirateurs. Il avait pour contemporains les Barthe, les Berryer, les Mérilhou ; il se montra d'une hardiesse de paroles et d'attitude qui promettait une éclatante carrière ; il dut y renoncer par suite d'une maladie de larynx, de même qu'il avait renoncé à la diplomatie un peu avant la chute de l'Empire.

C'est alors qu'il fut admis dans la retraite de

la reine Hortense, où cette noble femme veillait à l'éducation de ses fils; depuis lors il n'a pas varié.

M. Mocquard a pour les lettres un culte véritable, il les sert avec toute la ferveur d'un néophyte, et les plus précieux de ses moments sont ceux qu'il leur consacre.

Il a commencé et presque achevé une traduction de Tacite; il ne se décide pas à la livrer à l'impression, parce qu'il la revoit sans cesse et qu'elle ne lui paraît pas assez parfaite. Il professe un tel respect pour les anciens, que toute mutilation de leur texte est pour lui une profanation. Il dit, comme le proverbe italien :

« Traduttor traditore. »

Il craint que son œuvre ne soit pas digne du grand historien et il n'ose la produire. C'est trop de modestie. Ses amis et ceux de Tacite ont le droit de s'en plaindre.

M. Mocquard descend, par sa mère, du comte de Bussy-Rabutin ; il est donc aussi un peu parent de Mme de Sévigné. Il semble que ces deux épistoliers lui aient légué une partie de leur talent. Personne n'écrit mieux une lettre que lui. Ce talent qui, d'après certaines opinions,

s'est vulgarisé en France, est, selon moi, un des plus rares, au contraire. Une lettre simple, spirituelle, claire, d'un style élégant et concis, est plus difficile à faire qu'un livre diffus.

Le secrétaire de l'empereur n'a publié sous son nom que deux volumes de causes célèbres, intitulés : *les Fastes du crime*. Il en inventa quelques-uns, rajeunit les autres et céda cette fois, contre son ordinaire, à la propension du siècle : le livre se ressent d'une rapide fabrication. Ils ont fourni le sujet de plusieurs drames, non-seulement à leur auteur, qui ne les signa pas, mais à d'autres écrivains ; plusieurs ont eu un grand succès.

Ainsi que je viens de le dire, il aime le travail, sa facilité de conception et la vivacité de son esprit l'y rendent plus propre qu'un autre. Il revoit et corrige ce qu'il fait, il n'en est point satisfait tant qu'il y découvre la moindre tache ; s'il avait plus de loisirs, il les consacrerait à ces retouches, et il ne produirait peut-être pas davantage. Son joli roman de *Jessie*, dont le succès a été si brillant, n'est pour lui qu'une œuvre légère, une distraction.

Un de ses plaisirs est de lire haut, à quelques amis dignes de le comprendre, des passages de

nos grands prosateurs ecclésiastiques Bossuet, Scudéri, Bourdaloue ou de ceux de l'antiquité. Il lit à merveille, le timbre de sa voix est très-agréable, son geste est noble et intelligent. La lecture est encore un talent qui se perd.

M. Mocquard a appartenu à la presse militante. Il fut rédacteur en chef du *Commerce,* sous Louis-Philippe, à l'époque où ce journal était l'organe des intérêts napoléoniens. Il combattit vaillamment, et s'il eût continué, la France eût compté un polémiste de plus. Il porta à cette tribune les mêmes qualités qu'à celle du palais ; la force, l'esprit, la verve, la témérité quelquefois. Il a des amis dans la presse et il est jugé à sa valeur ; il n'inspire ni jalousies, ni haines, dans la position qu'il occupe, c'est un bel éloge.

Son arme la plus sûre pour traverser la cohue de la vie, est une philosophie douce et résignée à tout. Il est toujours prêt à se détacher des grandeurs, il les voit avec indifférence et ne les accepte que pour honorer la main qui les offre. Il saurait les quitter, au cas où les événements le commanderaient ; il rentrerait sans regrets dans la médiocrité du sage, si le sacrifice le regardait seul. Emportant dans sa retraite, sous un modeste toit, les livres qu'il aime, il se refe-

rait une autre existence. Il conserverait sa gaieté, cette compagne qui ne l'abandonne pas; il a une famille, un foyer, où il peut réunir autour de lui ces êtres si chers, c'est un port contre l'orage, il s'en contentera toujours.

XVII

THÉOPHILE GAUTIER.

M. Théophile Gautier est un des hommes les plus connus et les plus aimés de toute la littérature. Il occupe une place que chacun respecte et semble lui réserver.

Il a été, parmi les thuriféraires de Victor Hugo, celui dont la position a pris le plus d'importance et qui a le mieux surnagé lorsque la mer s'est calmée.

Sa jeunesse fut un enthousiasme perpétuel : il se jeta à corps perdu dans les nouvelles doctrines, il se fit romantique jusque dans son costume, jusque dans ses habitudes ; il voulut mettre en pratique les usages de ce temps que le génie du prophète ressuscitait. Il ne vécut pas parmi les Français du dix-neuvième siècle, mais bien dans les nuages, dans les exaltations de l'âme, et si, quelquefois, il rasait la terre de son aile, c'était pour y rêver des choses impos-

sibles, pour s'y créer des chimères que la réalité ne pouvait lui offrir. Plus tard, il a pris une autre manière, il est devenu raisonnable, sans perdre tout à fait ses premières tendances; il en est résulté un mélange qui tient des diverses époques et qui lui compose un talent multiple dont le prisme chatoyant éblouit les yeux.

Il aime l'art avec passion, et il sait le faire aimer à ses lecteurs, en s'emparant des imaginations vives par des descriptions merveilleuses. Il étudie plus peut-être l'art humain que le cœur de l'homme, et l'œil de son corps est plus juste que celui de son esprit.

Amoureux de la forme, il semble plus artiste que poëte, et cependant la poésie éclate en tout ce qu'il fait; il ne saurait toucher à une œuvre sans y imprimer ce cachet de poésie, en même temps éthérée et matérielle, qui lui est particulier.

C'est un orfèvre, c'est un Benvenuto Cellini; il travaille un vers comme le célèbre ouvrier travaillait un bijou; l'or, c'est sa pensée, il ne la lâche pas qu'il ne l'ait ciselée, émaillée, contournée dans tous les sens; on croirait qu'il n'est jamais content de lui et qu'il a la simplicité en horreur.

Il porte cette disposition dans sa prose. Ses phrases ne viennent pas naturellement, il cherche des mots inusités, des tours inconnus, qu'il invente ou qu'il reprend chez les écrivains du seizième siècle, presque sans s'en apercevoir, parce qu'il les a beaucoup lus et qu'il les apprécie.

Son style est donc brillant, imagé, un peu martelé par moments, quelquefois obscur; beaucoup de gens l'admirent de confiance, justement parce qu'ils ne le comprennent pas.

M. Théophile Gautier n'est pas de ceux que l'on discute; toute attaque contre son talent passerait pour une hérésie. Les *jeunes* mêmes, ces jeunes que l'on acclame et que l'on ne voit point, l'admettent comme un maître; il a beaucoup de leurs errements, il fait école parmi les enfants de cette génération turbulente, probablement parce qu'il fut un novateur aussi, et qu'on n'oublie pas l'éclat, l'excentricité de ses débuts.

La fantaisie est son culte, il se laisse aller à ses séductions, et c'est surtout alors qu'il est aussi véritablement séduisant. Il sait prendre tous les tons; lorsqu'elle l'inspire, il a des délicatesses inouïes, des mots qu'il jette sans faire semblant de rien et qui retombent juste sur le

cœur ; il arrache une larme à la paupière rebelle, il charme les esprits, même les sérieux, et l'on ne peut se lasser de le relire.

Il a écrit trois petits chefs-d'œuvre, de vraies perles à enchâsser, chacune dans leur genre : le *Bichon Fanfreluche*, la *Tapisserie* et un *Conte fantastique*, dont je ne puis me rappeler le titre. C'est une conversation entre une bouilloire et un grillon, dans la cheminée. Ce conte est plein de poésie, d'*humour*, de philosophie ; il est surtout plus spirituel qu'Hoffmann et tous ses imitateurs.

Le *Bichon Fanfreluche* est une page écrite sous la dictée de quelque duchesse du dix-huitième siècle ; la distinction, la raillerie, la finesse, n'étaient pas plus exquises dans le boudoir de Mme de Pompadour.

On a fait beaucoup de scandale autour de *Mademoiselle de Maupin*, on a mis ce livre à l'index, on le vendrait volontiers sous le manteau ; il n'est pas plus débraillé que beaucoup d'autres publiés en même temps ; seulement, comme il est supérieur à ces autres, et qu'il est signé d'un grand nom, il a survécu, et il blesse les idées de beaucoup de gens timorés ; ceci prouve qu'ils l'ont lu néanmoins.

Comme journaliste, Théophile Gautier tient

le premier rang. Ses articles de critique sont fort estimés et pèsent d'un grand poids dans la balance de l'opinion. Il ne travaille pourtant que malgré lui, presque de force. Il va, chaque semaine, au *Moniteur* s'établir à côté du prote, et il écrit son feuilleton, qu'on attend à mesure pour le composer ; chez lui, il se ferait à lui-même des prétextes de retard : il jouerait avec ses chats qu'il adore, — en revanche il méprise les chiens ; — il regarderait courir un nuage ou voltiger dans son jardin

« Les papillons couleur de neige, »

suivant sa ravissante expression dans une de ses plus jolies pièces.

Non-seulement il n'est pas de notre temps, mais il n'est pas de notre pays. Il se plaît davantage à l'étranger qu'en France ; nos vêtements et nos exigences lui sont antipathiques. Il aime les larges habits, bien étoffés, dont les plis tombent amplement et gracieusement autour de lui ; il aime à s'étaler sur des coussins, à suivre la fumée de sa pipe, qui monte en spirales bizarres et qui l'enveloppe d'un nuage. Il se croit dans un autre univers et il oublie celui-ci. Au lieu de naître à Tarbes, il devait naître à Constantinople, qu'il a peint *con amore* et avec

une exactitude remarquable. Son voyage est assurément le meilleur et le plus vrai parmi la foule des relations sur la Turquie; je n'en excepte pas les plus illustres. Après l'avoir lu, on connaît Stamboul et ses environs; après avoir lu les écrivains qui les ont décrits, on en prend une idée aussi fausse qu'exagérée, et si l'on est appelé à en juger par soi-même, on ne rencontre que des déceptions.

Son ère est antérieure à celle du Christ; pour lui, l'établissement du monde chrétien, la doctrine, n'ont rien changé à ce qui existait auparavant. Il se voit à Rome ou à Athènes; il vivrait mieux en Algérie, en Espagne, en Turquie, en Russie même qu'ici. Il est partout chez lui, c'est un véritable cosmopolite.

On se le représente facilement en pacha, quand les pachas s'habillaient d'or et de soie, sous les ombrages embaumés des jasmins et des roses grimpantes, fumant son narguillé, rafraîchi par les jets d'eau parfumés d'ambre, et entouré de houris versant l'ambroisie dans sa coupe.

Son visage a le type maure; il est beau surtout quand il est calme et qu'il est silencieux, l'agitation et le sourire ne lui vont pas; il est né pour être grave, il est né pour le rêve et

pour le *far niente*. Il n'a pas besoin de se renouveler au contact des autres; il vit de sa propre substance, et il trouve en ses pensées, en ses sensations, une nourriture suffisante : la solitude ne lui pèse pas.

Sa conversation est néanmoins amusante et variée; il a du trait; il lance une épigramme sans y tâcher. Si on ne lui donne pas la réplique, si on ne l'*échauffe* pas, il se tait, il rentre en lui-même; il oublierait volontiers qu'il n'est pas seul.

Il fut d'un brillant sans égal dans le cercle de Mme de Girardin; il y rencontrait tous les éléments qui l'excitent; et la maîtresse du logis, qui savait mieux que personne faire valoir ses amis, écartait les entraves dont son esprit est gêné. Elle le lançait à toute bride dans la voie qu'il préférait suivre, où il était certain de trouver le succès; elle l'excitait par ses réponses et même par ses interruptions : ils se comprenaient admirablement. Nulle part il ne fut aussi bien que dans ce salon.

Il y arrivait sûr de réussir. Ce portique à colonnes, cette maison bâtie à l'antique lui procuraient une première illusion; il était fier, heureux, lorsque sa voiture le descendait sur le

seuil sacré, car il avait des chevaux, alors, et cette circonstance est loin d'être indifférente pour lui.

Lorsque son écurie est pleine, il monte à son apogée, il domine tous les obstacles, il est au point culminant de sa vie. Son grand désir serait d'arriver à quatre chevaux partout où il se présente. C'est un souvenir de cette dignité de pacha, pour laquelle Dieu l'a fait exprès, et que le diable lui remet toujours en mémoire.

Ce salon de Mme de Girardin et Mme de Girardin elle-même sont les objets très-réels de ses regrets. Il aimait sincèrement la grande Delphine, il appréciait son esprit à ce point, que, depuis sa mort et celle de l'une de ses amies, Mme Alexandre Dumas, il n'y a plus, selon lui, de femmes d'esprit en ce monde.

Il se fera, par ce jugement, plus d'une querelle avec celles qui n'en ont pas.

Théophile Gautier est bon, d'une bonté qui va jusqu'à l'indifférence, tant le mal lui est antipathique. On dirait qu'il ne fait que passer sur la terre ; tout ce qui y séjourne lui est égal. Le fond de son caractère est l'insouciance, non pas l'insouciance vulgaire, mais l'insouciance du poëte. Ce qu'il voit est si loin de ce qu'il imagine, ce qu'il éprouve est si peu de chose en

comparaison de ce qu'il désire ; il y a une telle distance, enfin, entre le monde de sa création et le monde véritable, qu'il prend tout ce qui *est* dans une pitié profonde et qu'il ne daigne pas fixer ses regards si bas.

Il est froid pour l'humanité entière; sa passion se concentre dans son intelligence et ne se répand pas au dehors. Plus jeune, il a cru dominer la vie, se sentant si fort; il a lutté, il a combattu, il a succombé dans cette lutte. Il s'est lassé vite, il a cédé, laissant aux événements leur cours, aux jugements des hommes leur injustice, aux ingrats leur cynisme et leur bassesse.

On a dit qu'il était faible, sans volonté, sans énergie, qu'il oubliait les autres pour s'occuper de lui seul; on a pris enfin les conséquences de ce dédain suprême pour le dédain même : c'est ainsi que le monde juge.

Il a, au contraire, d'excellentes qualités; il fait le bien qu'il peut faire à sa famille et à ses amis. Il n'est pas militant, ce n'est pas sa vocation; son cœur est paresseux comme son esprit, ni l'un ni l'autre n'ont d'initiative : c'est le revers de ses facultés.

Qui dit poëte, dit rêveur, et Théophile est essentiellement poëte, je ne saurais trop

le répéter, car dans ce mot est la clef de son caractère. Ses distractinos, ses bizarreries, les singularités de ses opinions, tout est là. La vie contemplative est la seule qui lui plaise réellement; ce qui l'en distrait le blesse.

Ses passions suivent la même voie d'illusions. Idolâtre de la beauté, il demande à une femme, avant tout, d'être belle, et on ne l'a jamais vu attaché qu'à des femmes d'une beauté ordinaire : son amour les transformait en Vénus, c'était chez lui une conviction.

Il comprend aussi un peu l'amour en Mahométan. Les voluptés du harem ne lui déplairaient pas; devant son imagination défilent ces belles fille d'Orient, qu'il lui a été donné d'apercevoir de loin. Il les regarde danser, sous leurs costumes de mousseline blanche et d'or, il se laisse bercer par leurs chants monotones, et primitifs.

Les exagérations, les violences des amoureux de sa génération ne sont pas dans ses cordes, le matérialisme l'attire davantage. Ce qu'il peint dans ses livres, ce sont encore ses chimères, elles ne se rattachent pas à ce qu'il éprouve. Son être est double : un de ses *lui* a des ailes et nage dans l'azur, le second tient à cette terre et

s'y rattache de son mieux, par des liens dorés, par des chaînes de fleurs.

Il est constant dans ses habitudes, et n'a jamais amusé les oisifs de ses tendresses. Il n'ouvre pas volontiers sa vie privée et ne tient pas à ce que l'on s'occupe de lui sous ce rapport. Il ne pose pas, il se rend justice ; il n'a pas de fausse modestie ; il sait ce qu'il peut et combien il éveille de sympathies. Les fidèles de l'ancienne école s'effrayent encore de lui ; il a l'audace des mots, audace qui s'excuse souvent moins que celle des idées ; elle frappe plus vite, plus directement peut-être ; la réflexion l'amoindrit : mais combien peu de gens réfléchissent.

Théophile Gautier voit peu de monde ; il habite, à Neuilly, une maison qu'il aime ; il a son jardin et il s'y plaît. Il a fui la ville, où le bruit et surtout les visites perpétuelles des oisifs, des curieux, des importuns lui sont odieuses. Il a beaucoup d'amis ; ils savent le trouver dans sa retraite et ils l'y cherchent, encore plus de connaissances qu'il peut braver par son éloignement ; il se débarrasse ainsi de la plupart des ennuyeux.

Il vit avec sa famille, il a ses chats, ses livres ; qui le croirait ? il feuillette le dictionnaire ! En

tout, c'est un original. Il l'est d'autant plus que cette originalité est naturelle et qu'il ne la calcule pas.

Ses accoutrements sont bizarres, il n'est pas mis comme tout le monde ; il ne prend de sa personne qu'un soin superficiel, qu'il oublie quelquefois ; ses longs cheveux le font remarquer, ils sout pourtant bien moins longs que dans sa jeunesse, alors qu'il ornait sa tête d'un chapeau pointu à larges bords.

Son intérieur est celui d'un homme de son caractère : il a des flux et des reflux, la régularité le fatigue. Il a des accès de luxe, où rien ne peut le satisfaire, où les magnificences de Sardanapale ne combleraient pas ses aspirations, et puis, il les néglige, il cesse d'en éprouver le besoin : c'est comme une fièvre apaisée.

Ainsi que presque tous les gens d'esprit, il aime les plaisirs de la table, non pas qu'il leur accorde dans sa vie une place trop étendue, mais il y tient. Il est sensuel, je l'ai fait remarquer, et la gourmandise est un péché des sens qui survit aux autres. Il ne laisse ni les mêmes traces, ni les mêmes déceptions. Je ne sais qui a dit :

« Les indigestions sont les remords de l'estomac. »

Un bon estomac n'a jamais de remords.

Notre poëte est aussi un peintre, il a même, je crois, commencé par là, et c'est toujours une de ses occupations favorites. De là vient qu'il est si bon juge en peinture et qu'il se connaît si bien en arts; c'est son goût dominant, rien ne peut l'en distraire, et, lorsqu'il en parle, il est aisé de voir combien ce sujet lui est agréable à traiter.

Il sort peu. On le rencontre dans quelques maisons privilégiées et dans les salons officiels; il ne va qu'aux premières représentations, en sa qualite de critique juré. Il n'est point un homme du monde, il ne se pique pas d'en avoir les façons, et il ne saurait se soumettre à ses exigences. Il a trop d'indépendance dans les idées et dans le caractère, ces liens imperceptibles le gênent autant que s'ils étaient pesants, il les brise.

Gautier se couche de bonne heure; il aime le lit, c'est une conséquence de ses goûts asiatiques; il tient à ses aises, et c'est un sentiment naturel chez tous les êtres créés; l'intelligence le développe, excepté chez les ambitieux, les avares et les mystiques. Mon modèle n'appartient à aucune de ces catégories. C'est une nature bonne, distinguée, placide, incapable du

mal et très-portée au bien. C'est un des rares esprits qui peuvent vivre sans l'aliment de l'hostilité universelle ; ceux-là sont les plus sympathiques et les plus puissants, n'en doutez pas.

TABLE DES MATIÈRES

PORTRAITS CONTEMPORAINS

I	M. Mirès	1
II	P. de Béranger	13
III	M. Thiers	29
IV	G. Meyerbeer	41
V	Isaac et Émile Pereire	51
VI	Rosina Stoltz	59
VII	M. Villemain	69
VIII	Adélaïde Ristori	77
IX	Comtesse d'Agoult	87
X	P.-M. Millaud	98
XI	Rose Chéri (Mme Montigny)	107
XII	Pierre Leroux	117
XIII	Louis Jourdan	127
XIV	M. Cousin	135
XV	Le vicomte d'Arlincourt	143
XVI	Le docteur Gabarrus	153
XVII	Rossini	163
XVIII	F. Solar	171
XIX	Alfred de Musset	181
XX	Jules Lacroix	191
XXI	Eugène Scribe	201
XXII	E. Benazet	214
XXIII	Le duc de Persigny	226
XXIV	M. Sainte-Beuve	237
XXV	Arsène Houssaye	249
XXVI	M. Mocquard	259
XXVII	Théophile Gautier	273